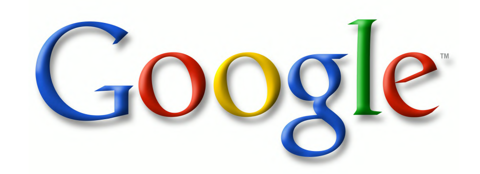


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

V[illegible]ION FUND



V8. D6. 1765 (5)

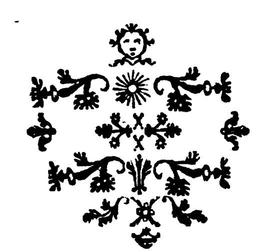
DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE PORTATIF.

NOUVELLE EDITION,

AVEC DES NOTES;

Beaucoup plus correcte & plus ample que les précédentes.

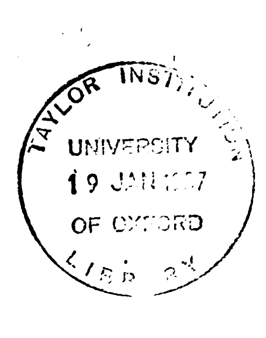
TOME SECOND.

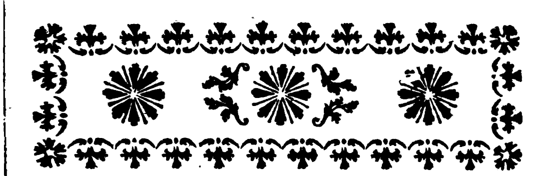


A AMSTERDAM,

Chez VARBERG.

1765.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
19 JAN
OF OXFORD
LIBRARY



DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE PORTATIF.

GENESE.

NOus ne préviendrons point ici ce que nous diſons de Moïſe à ſon article; nous ſuivrons quelques principaux traits de la Genèſe, l'un après l'autre.

Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.

C'eſt ainſi qu'on a traduit; mais la traduction n'eſt pas exacte. Il n'y a point d'homme un peu inſtruit qui ne ſache que le texte porte, *Au commencement les Dieux firent, ou les Dieux fit, le ciel & la terre.* Cette leçon d'ailleurs eſt confor-

me à l'ancienne idée des Phéniciens, qui avaient imaginé que Dieu employa des Dieux inférieurs pour débrouiller le cahos, le Chaut Ereb. Les Phéniciens étaient depuis longtemps un peuple puissant qui avait sa théogonie avant que les Hébreux se fussent emparés de quelques villages vers son païs. Il est bien naturel de penser que quand les Hébreux eurent enfin un petit établissement vers la Phénicie, ils commencèrent à aprendre la langue, surtout lorsqu'ils y furent esclaves. Alors, ceux qui se mêlèrent d'écrire copièrent quelque chose de l'ancienne théologie de leurs maîtres ; c'est la marche de l'esprit humain.

Dans le temps où l'on place Moïse, les Philosophes Phéniciens en savaient probablement assez pour regarder la terre comme un point, en comparaison de la multitude infinie de globes que Dieu a placés dans l'immensité de l'espace qu'on nomme le Ciel. Mais cette idée si ancienne & si fausse, que le ciel a été fait pour la terre, a presque toujours prévalu chez le peuple ignorant. C'est à peu près comme si on disait que Dieu créa toutes les montagnes & un grain de sable, & qu'on s'imaginat que ces

mon-

montagnes ont été faites pour ce grain de sable. Il n'est guères possible que les Phéniciens si bons navigateurs n'eussent pas de bons astronomes : mais les vieux préjugés prévalaient, & ces vieux préjugés furent la seule science des Juifs.

La terre était tohu bohu & vide ; les ténèbres étaient sur la face de l'abîme, & l'esprit de Dieu était porté sur les eaux.

Tohu bohu signifie précisément cahos, désordre ; c'est un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme sans dessus dessous, tintamarre, trictrac. La terre n'était point encor formée telle qu'elle est ; la matiére existait, mais la puissance divine ne l'avait point encor arrangée. L'esprit de Dieu signifie le soufle, le vent qui agitait les eaux. Cette idée est exprimée dans les fragmens de l'auteur Phénicien Sanchoniaton. Les Phéniciens croyaient comme tous les autres peuples la matiére éternelle. Il n'y a pas un seul auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque chose du néant. On ne trouve même dans toute la Bible aucun passage où il soit dit que la matiére ait été faite de rien.

Les hommes furent toujours partagés sur la question de l'éternité du monde,

 mais

mais jamais ſur l'éternité de la matiére. *Ex nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti.* Voilà l'opinion de toute l'antiquité.

Dieu dit, Que la lumiére ſoit faite, & la lumiére fut faite; & il vit que la lumiére était bonne; & il diviſa la lumiére des ténébres, & il appella la lumiére jour, & les ténèbres nuit; & le ſoir & le matin furent un jour. Et Dieu dit auſſi, Que le firmament ſoit fait au milieu des eaux, & qu'il ſépare les eaux des eaux; & Dieu fit le firmament; & il diviſa les eaux au deſſus du firmament des eaux au deſſous du firmament, & Dieu appella le firmament Ciel; & le ſoir & le matin fit le ſecond jour &c. & il vit que cela était bon.

Commençons par examiner ſi l'Evêque d'Avranches Huet, & le Clerc, n'ont pas évidemment raiſon contre ceux qui prétendent trouver ici un tour d'éloquence ſublime.

Cette éloquence n'eſt affectée dans aucune hiſtoire écrite par les Juifs. Le ſtile eſt ici de la plus grande ſimplicité, comme dans le reſte de l'ouvrage. Si un orateur pour faire connaître la puiſſance de Dieu employait ſeulement cette expreſſion, *Il dit, Que la lumiére ſoit, &*

la

la lumière fut, ce ſerait alors du ſublime. Tel eſt ce paſſage d'un pſaume, *Dixit*, *& facta ſunt.* C'eſt un trait qui étant unique en cet endroit, & placé pour faire une grande image, frape l'eſprit & l'enlève. Mais ici, c'eſt le narré le plus ſimple. L'auteur Juif ne parle pas de la lumiére autrement que des autres objets de la création; il dit également à chaque article, *& Dieu vit que cela était bon.* Tout eſt ſublime dans la création ſans doute; mais celle de la lumiére ne l'eſt pas plus que celle de l'herbe des champs; le ſublime eſt ce qui s'élève au deſſus du reſte, & le même tour règne partout dans ce chapitre.

C'était encor une opinion fort ancienne, que la lumiére ne venait pas du Soleil. On la voyait répandue dans l'air avant le lever & après le coucher de cet aſtre; on s'imaginait que le ſoleil ne ſervait qu'à la pouſſer plus fortement: auſſi l'auteur de la Geneſe ſe conforme-t-il à cette erreur populaire, & par un ſingulier renverſement de l'ordre des choſes, il ne fait créer le Soleil & la Lune que quatre jours après la lumiére. On ne peut concevoir comment il y a un matin & un ſoir avant qu'il y ait un

Soleil. Il y a là une confusion qu'il est impossible de débrouiller. L'auteur inspiré se conformait aux préjugés vagues & grossiers de la nation. Dieu ne prétendait pas enseigner la philosophie aux Juifs. Il pouvait élever leur esprit jusqu'à la vérité, mais il aimait mieux descendre jusqu'à eux.

La séparation de la lumiére & des ténèbres n'est pas d'une meilleure phisique; il semble que la nuit & le jour fussent mêlés ensemble comme des grains d'espèces différentes que l'on sépare les uns des autres. On sait assez que les ténèbres ne sont autre chose que la privation de la lumiére, & qu'il n'y a de lumiére en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette sensation; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament est encor de la plus haute antiquité. On s'imagine que les Cieux étaient très solides, parce qu'on y voyait toujours les mêmes phénomènes. Les cieux roulaient sur nos têtes; ils étaient donc d'une matiére fort dure. Le moyen de supputer combien les exhalaisons de la terre & des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages? Il

n'y avait point de Halley qui pût faire ce calcul. Il y avait donc des reservoirs d'eau dans le ciel. Ces reservoirs ne pouvaient être portés que sur une bonne voûte ; on voyait à travers cette voûte, elle était donc de cristal. Pour que les eaux supérieures tombassent de cette voûte sur la terre, il était nécessaire qu'il y eût des portes, des écluses, des cataractes qui s'ouvrissent & se fermassent. Telle était l'astronomie juive ; & puisqu'on écrivait pour des Juifs, il falait bien adopter leurs idées.

Dieu fit deux grands luminaires, l'un pour présider au jour, l'autre à la nuit ; il fit aussi les étoiles.

Toujours la même ignorance de la nature. Les Juifs ne savaient pas que la Lune n'éclaire que par une lumiére réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme d'une bagatelle, quoiqu'elles soient autant de soleils dont chacun a des mondes roulants autour de lui. L'Esprit saint se proportionnait à l'esprit du temps.

Dieu dit aussi, Faisons l'homme à nôtre image, & qu'il préside aux poissons &c.

Qu'entendaient les Juifs par Faisons l'homme à nôtre image? ce que toute l'antiquité entendait.

 Fin-

Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum.

On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un Dieu ſans corps, & il eſt impoſſible de ſe le repréſenter autrement. On peut bien dire, Dieu n'eſt rien de ce que nous connaiſſons, mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il eſt. Les Juifs crurent Dieu conſtamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'Egliſe crurent auſſi Dieu corporel, juſqu'à ce qu'ils euſſent embraſſé les idées de Platon.

Il les créa mâle & femelle.

Si Dieu, ou les Dieux ſécondaires, créèrent l'homme mâle & femelle à leur reſſemblance, il ſemble en ce cas que les Juifs croyaient Dieu, & les Dieux mâles & femelles. On ne ſait d'ailleurs ſi l'auteur veut dire que l'homme avait d'abord les deux ſexes, ou s'il entend que Dieu fit Adam & Eve le même jour: le ſens le plus naturel eſt que Dieu forma Adam & Eve en même temps, mais ce ſens contredirait abſolument la formation de la femme faite d'une côte de l'homme longtemps après les ſept jours.

Et

Et il se reposa le septiéme jour.

Les Phéniciens, les Caldéens, les Indiens, disaient que Dieu avait fait le monde en six temps, que l'ancien Zoroastre appelle les six Gambaars si célèbres chez les Perses.

Il est incontestable que tous ces peuples avaient une théologie avant que la horde Juive habitat les déserts d'Oreb & de Sinaï, avant qu'elle pût avoir des écrivains. Il est donc de la plus grande vraisemblance que l'histoire des six jours est imitée de celle des six temps.

Du lieu de volupté sortait un fleuve qui arrosait le jardin, & de là se partageait en quatre fleuves; l'un s'appelle Phison, qui tourne dans le païs d'Evilath où vient l'or... Le second s'appelle Gehon qui entoure l'Ethiopie.... Le troisiéme est le Tigre, & le quatriéme l'Euphrate.

Suivant cette version le Paradis terrestre contenait près du tiers de l'Asie & de l'Afrique. L'Euphrate & le Tigre ont leur source à plus de soixante grandes lieues l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne ressemblent guères à un jardin. Le fleuve qui borde l'Ethiopie, & qui ne peut être que le Nil ou le Niger, commence à plus de

ſept cent lieues des ſources du Tigre & de l'Euphrate ; & ſi le Phiſon eſt le Phaſe, il eſt aſſez étonnant de mettre au même endroit la ſource d'un fleuve de Scithie & celle d'un fleuve d'Afrique.

Au reſte, le jardin d'Eden eſt viſiblement pris des jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuſe, fameuſe dans toute l'antiquité. Les Hébreux, peuple très récent, étaient une horde Arabe. Ils ſe faiſaient honneur de ce qu'il y avait de plus beau dans le meilleur canton de l'Arabie. Ils ont toujours employé pour eux les anciennes traditions des grandes nations au milieu deſquelles ils étaient enclavés.

Le Seigneur prit donc l'homme, & le mit dans le jardin de volupté, afin qu'il le cultivat.

C'eſt fort bien fait de cultiver ſon jardin, mais il eſt difficile qu'Adam cultivât un jardin de ſept à huit cent lieues de long, aparemment qu'on lui donna des aides.

Ne mangez point du fruit de la ſcience du bien & du mal.

Il eſt difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enſeignât le bien & le

mal,

mal, comme il y a des poiriers & des abricotiers. D'ailleurs, pourquoi Dieu ne veut-il pas que l'homme connaiſſe le bien & le mal? Le contraire n'était-il pas beaucoup plus digne de Dieu, & beaucoup plus néceſſaire à l'homme? Il ſemble à nôtre pauvre raiſon que Dieu devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit; mais il faut ſoumettre ſa raiſon.

Dès que vous en aurez mangé vous mourrez.

Cependant Adam en mangea & n'en mourut point. Pluſieurs pères ont regardé tout cela comme une allégorie. En effet, on pourrait dire que les autres animaux ne ſavent pas qu'ils mourront, mais que l'homme le ſait par ſa raiſon. Cette raiſon eſt l'arbre de la ſcience qui lui fait prévoir ſa fin. Cette explication ſerait peut-être la plus raiſonnable.

Le Seigneur dit auſſi, Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul, faiſons lui une aide ſemblable à lui.

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme: point du tout; le Seigneur lui amène tous les animaux.

Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux eſt ſon véritable nom.

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal ſerait un nom qui déſignerait toutes les propriétés de ſon eſpèce, ou du moins les principales; mais il n'en eſt ainſi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq* en Celte, qui déſigne un peu le cri du coq. *Loupous* en Latin &c. Mais ces mots imitatifs ſont en très petit nombre. De plus, ſi Adam eût ainſi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déja mangé du fruit de la ſcience, ou Dieu n'avait pas beſoin de lui interdire ce fruit.

Obſervez que c'eſt ici la premiére fois qu'Adam eſt nommé dans la Genèſe. Le premier homme chez les anciens Bracmanes prodigieuſement antérieurs aux Juifs, s'appellait *Adimo*, l'enfant de la terre, & ſa femme *Procriti*, la vie; c'eſt ce que dit le *Veidam*, qui eſt peut-être le plus ancien livre du monde. Adam & Eve ſignifiaient ces mêmes choſes dans la langue Phénicienne.

Lors qu'Adam était endormi, Dieu prit une de ſes côtes, & mit de la chair à la place, & de la côte qu'il avait tirée d'Adam

dam il bâtit une femme, & il amena la femme à Adam.

Le Seigneur (un chapitre auparavant) avait déja créé le mâle & la femelle; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui existait déja? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre.

Or le serpent était le plus rusé de tous les animaux de la terre &c. il dit à la femme &c.

Il n'est fait dans tout cet article aucune mention du Diable, tout y est physique. Le serpent était regardé, non-seulement comme le plus rusé des animaux par toutes les nations orientales, mais encor comme immortel. Les Caldéens avaient une fable d'une querelle entre Dieu & le serpent; & cette fable avait été conservée par Phérécide. Origène la cite dans son livre 6. contre Celse. On portait un serpent dans les fêtes de Bacchus. Les Egyptiens attachaient une espèce de divinité au serpent, au raport d'Eusèbe dans sa préparation évangélique livre 1r. chap. X. Dans l'Arabie & dans les Indes, à la Chine même, le serpent était regardé com-

comme le simbole de la vie ; & de là vint que les Empereurs de la Chine antérieurs à Moïse portèrent toujours l'image d'un serpent sur leur poitrine.

Eve n'est point étonnée que le serpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les anciennes histoires, & c'est pourquoi lorsque Pilpay & Lockman firent parler les animaux, personne n'en utt surpris.

Toute cette avanture est si physique & si dépouillée de toute allégorie, qu'on y rend raison pourquoi le serpent rempe depuis ce temps-là sur son ventre, pourquoi nous cherchons toujours à l'écraser, & pourquoi il cherche toujours à nous mordre; précisément comme on rendait raison dans les anciennes métamorphoses pourquoi le corbeau qui était blanc autrefois est noir aujourd'hui, pourquoi le hibou ne sort de son trou que de nuit, pourquoi le loup aime le carnage &c.

Je multiplierai vos misères & vos grossesses, vous enfanterez dans la douleur, vous serez sous la puissance de l'homme, & il vous dominera.

On ne conçoit guères que la multiplication des grossesses soit une punition; c'était au contraire une très grande

de bénédiction, & surtout chez les Juifs. Les douleurs de l'enfantement ne sont considérables que dans les femmes delicates; celles qui sont accoutumées au travail accouchent très-aisément, surtout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bêtes qui souffrent beaucoup dans leur gésine; il y en a même qui en meurent. Et quant à la supériorité de l'homme sur la femme, c'est une chose entiérement naturelle, c'est l'effet de la force du corps & même de celle de l'esprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention suivie que les femmes, & sont plus propres aux travaux de la tête & du bras. Mais quand une femme a le poignet & l'esprit plus fort que son mari, elle en est partout la maîtresse; c'est alors le mari qui est soumis à la femme.

Le Seigneur leur fit des tuniques de peau.

Ce passage prouve bien que les Juifs croyaient Dieu corporel, puisqu'ils lui font exercer le métier de tailleur. Un Rabin nommé Eliefer a écrit que Dieu couvrit Adam & Eve de la peau même du serpent qui les avait tentés & Origène prétend que cette tunique de peau était une nouvelle chair, un nouveau corps, que Dieu fit à l'homme.

Et

Et le Seigneur dit, Voilà Adam qui est devenu comme l'un de nous.

Il faut renoncer au ſens commun pour ne pas convenir que les Juifs admirent d'abord pluſieurs Dieux. Il eſt plus difficile de ſavoir ce qu'ils entendent par ce mot Dieu, *Eloïm.* Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot, *l'un de nous*, ſignifie la Trinité; mais il n'eſt pas aſſurément queſtion de la Trinité dans la bible. La Trinité n'eſt pas un compoſé de pluſieurs Dieux, c'eſt le même Dieu triple, & jamais les Juifs n'entendirent parler d'un Dieu en trois perſonnes. Par ces mots, *ſemblable à nous*, il eſt très vraiſemblable que les Juifs entendaient les anges Eloïm, & qu'ainſi ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent la créance de ces Dieux inférieurs.

Le Seigneur le mit hors du jardin de volupté, afin qu'il cultivat la terre.

Mais le Seigneur l'avait mis dans le jardin de volupté *afin qu'il cultivat ce jardin.* Si Adam de jardinier devint laboureur, il faut avouer qu'en cela ſon état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier.

Toute cette hiſtoire en général ſe ra-

raporte à l'idée qu'eurent tous les hommes, & qu'ils ont encore, que les premiers temps valaient mieux que les nouveaux. On a toujours plaint le présent, & vanté le passé. Les hommes surchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oisiveté, ne songeant pas que le pire des états est celui d'un homme qui n'a rien à faire. On se vit souvent malheureux, & on se forgea l'idée d'un tems où tout le monde avait été heureux: c'est à peu près comme si on disait, il fut un temps où il ne périssait aucun arbre, où nulle bête n'était ni malade, ni faible, ni dévorée par une autre. De-là l'idée du siécle d'or, de l'œuf percé par Arimane, du serpent qui déroba à l'ane la recette de la vie heureuse & immortelle que l'homme avait mis sur son bât; de là ce combat de Tiphon contre Osiris, d'Ophionée contre les Dieux, & cette fameuse boête de Pandore, & tous ces vieux contes dont quelques-uns sont amusants, & dont aucun n'est instructif.

Et il mit devant le jardin de volupté un chérubin avec un glaive tournoiant & enflammé pour garder l'entrée de l'arbre de vie.

Le

Le mot *Kerub* signifie *Bœuf.* Un bœuf armé d'un sabre enflammé fait une étrange figure à une porte; mais les Juifs représentèrent depuis des anges en forme de bœufs & d'éperviers, quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure : ils prirent visiblement ces bœufs & ces éperviers, des Egyptiens, dont ils imitèrent tant de choses. Les Egyptiens vénérèrent d'abord le bœuf comme le simbole de l'agriculture, & l'épervier comme celui des vents, mais ils ne firent jamais un portier d'un bœuf.

Les Dieux Eloïm voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour épouses celles qu'ils choisirent.

Cette imagination fut encor celle de tous les peuples; il n'y a aucune nation, excepté la Chine, où quelque Dieu ne soit venu faire des enfans à des filles. Ces dieux corporels descendaient souvent sur la terre pour visiter leurs domaines; ils voyaient nos filles, ils prenaient pour eux les plus jolies : les enfans nés du commerce de ces Dieux & des mortelles devaient être supérieurs aux autres hommes : aussi la Genèse ne manque pas de direque ces Dieux qui couchèrent avec nos filles produisirent des géants. Et

Et je ferai venir sur la terre les eaux du Déluge.

(Voyez l'article *Inondation.*) Je remarquerai seulement ici que Saint Augustin dans sa Cité de Dieu n°. 8. dit: *maximum illud diluvium nec græca nec latina, novit historia* : ni l'histoire grecque ni la latine ne connaissent ce grand déluge. En effet on n'a jamais connu que ceux de Deucalion & d'Ogigès en Grèce, regardés comme universels dans les fables recueillies par Ovide, mais totalement ignorez dans l'Asie orientale.

Dieu dit à Noé, Je vais faire alliance avec vous & avec vôtre semence après vous, & avec tous les animaux.

Dieu faire alliance avec les bêtes! quelle alliance! mais s'il s'allie avec l'homme, pourquoi pas avec la bête? elle a du sentiment, & il y a quelque chose d'aussi divin dans le sentiment que dans la pensée la plus métaphisique. D'ailleurs, les animaux sentent mieux que la plupart des hommes ne pensent. C'est apparemment en vertu de ce pacte que François d'Assise, fondateur de l'ordre séraphique, disait aux cigales & aux lièvres, Chantez,

tez, ma sœur la cigale, broutez, mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité? que tous les animaux se dévoreraient les uns les autres, qu'ils se nourriraient de nôtre sang & nous du leur, qu'après les avoir mangés nous nous extermine-rions avec rage, & qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos semblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte, il aurait été fait avec le Diable. Probablement tout ce passage ne veut dire autre chose sinon que Dieu est également le maître absolu de tout ce qui respire.

Et je mettrai mon arc dans les nuées, & il sera un signe de mon pacte &c.

Remarquez que l'auteur ne dit pas, j'ai mis mon arc dans les nuées, il dit, je mettrai. Cela supose évidemment que l'opinion commune était que l'arc-en-ciel n'avait pas toujours existé. C'est un phénomène causé par la pluye, & on le donne ici comme quelque chose de surnaturel qui avertit que la terre ne sera plus inondée. Il est étrange de choisir le signe de la pluye pour assurer qu'on ne sera pas noyé; mais aussi on peut répondre que dans le danger

de

de l'inondation on est rassuré par l'arc-en-ciel.

Et sur le soir les deux Anges arrivèrent à Sodome &c.

Toute l'histoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, est peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait inventée. Mais il faut considérer que presque toute l'Asie croyait qu'il y avait des démons incubes & succubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, & qu'ils devaient être plus beaux, & allumer plus de désirs chez un peuple corrompu, que des hommes ordinaires.

Pour Loth qui propose ses deux filles aux Sodomites à la place des deux anges, & la femme de Loth changée en statue de sel, & tout le reste de cette histoire, qu'en peut-on dire? L'ancienne fable Arabique de Cinira & de Mirra a quelque raport à l'inceste de Loth & de ses filles: & l'avanture de Philémon & de Baucis n'est pas sans ressemblance avec les deux anges qui aparurent à Loth & à sa femme. Pour la statue de sel, nous ne savons pas à quoi elle ressemble; est-ce à l'histoire d'Orphée & d'Euridice? Il

Il s'eſt trouvé quelques ſavants qui ont prétendu qu'on devait retrancher des Livres canoniques toutes ces choſes incroyables qui ſcandaliſent les faibles; mais on a dit que ces ſavans étaient des cœurs corrompus, des hommes à bruler, & qu'il eſt impoſſible d'être honnête homme ſi on ne croit pas que les Sodomites voulurent violer deux Anges. C'eſt ainſi que raiſonne une eſpèce de monſtres qui veut dominer ſur les eſprits.

Quelques célèbres pères de l'Egliſe ont eu la prudence de tourner toutes ces hiſtoires en allégories, à l'exemple des Juifs, & ſurtout de Philon. Des Papes plus prudents encore voulurent empêcher qu'on ne traduiſit ces livres en langue vulgaire, de peur qu'on ne mit les hommes à portée de juger ce qu'on leur propoſait d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas; car ſi ceux-ci n'y entendent rien, ce n'eſt pas leur faute; mais ceux qui n'y comprennent rien, doivent tolérer auſſi ceux qui comprennent tout.

GLOI-

GLOIRE.

BEn-al-bétif, ce digne chef des Derviches, leur difait un jour : Mes frères, il eft très bon que vous vous ferviez fouvent de cette facrée formule de notre Koran, *Au nom de Dieu très miféricordieux* ; car Dieu ufe de miféricorde, & vous apprenez à la faire en répétant fouvent les mots qui recommandent une vertu, fans laquelle il refterait peu d'hommes fur la terre. Mais, mes frères, gardez vous bien d'imiter ces téméraires, qui fe vantent à tout propos de travailler à la gloire de Dieu. Si un jeune imbécille foutient une thèfe fur les cathégories, thèfe à laquelle préfide un ignorant en fourure, il ne manque pas d'écrire en gros caractères à la tête de fa thèfe ; *Ek allhà abron doxa* : *Ad majorem Dei gloriam.* Un bon Mufulman a-t-il fait blanchir fon fallon ? il grave cette fotife fur fa porte : un Saka porte de l'eau pour la plus grande gloire de Dieu ; c'eft un ufage impie qui eft pieufement mis en ufage. Que diriez-vous d'un petit Chiaoux, qui en vuidant la chaife percée

de

de notre Sultan, s'écrierait, A la plus grande gloire de notre invincible Monarque? Il y a certainement plus loin du Sultan à Dieu, que du Sultan au petit Chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, misérables vers de terre appellés hommes, avec la gloire de l'Etre infini? Peut-il aimer la gloire? Peut-il en recevoir de vous? Peut-il en gouter? Jusqu'à quand, animaux à deux piés sans plumes, ferez-vous Dieu à votre image? Quoi! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que Dieu l'aime aussi? S'il y avait plusieurs Dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les suffrages de ses semblables. Ce serait là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie avec la bassesse extrême, ce Dieu serait comme le Roi Alexandre ou Scander, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des rois: Mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à Dieu? Cessez de profaner son nom sacré. Un Empereur nommé Octave Auguste, défendit qu'on le louat dans les écoles de Rome, de peur que son nom ne fût avili: Mais vous ne pouvez ni avilir l'Etre suprême, ni l'honorer.

Anéan-

Anéantissez vous, adorez & taisez vous.

Ainsi parlait Ben-al-bétif; & les derviches s'écrièrent, Gloire à Dieu! Ben-al-bétif a bien parlé.

GRACE.

SAcrés consulteurs de Rome moderne, illustres & infaillibles Théologiens, personne n'a plus de respect que moi pour vos divines décisions; mais si Paul Emile, Scipion, Caton, Cicéron, César, Titus, Trajan, Marc-Aurèle, revenaient dans cette Rome qu'ils mirent autrefois en quelque crédit, vous m'avouerez qu'ils seraient un peu étonnés de vos décisions sur la grace. Que diraient-ils, s'ils entendaient parler de la grace de santé selon St. Thomas, & de la grace médicinale selon Cajetan; de la grace extérieure & intérieure, de la gratuite, de la sanctifiante, de l'actuelle, de l'habituelle, de la coopérante, de l'efficace qui quelquefois est sans effet, de la suffisante qui quelquefois ne suffit pas, de la versatile, & de la congrue? en bon-

ne foi, y comprendraient-ils plus que vous & moi ?

Quel beſoin auraient ces pauvres gens de vos ſublimes inſtructions ? Il me ſemble que je les entends dire ;

Mes Révérends Pères, vous êtes de terribles génies : nous penſions ſottement que l'Etre éternel ne ſe conduit jamais par des loix particulières comme les vils humains, mais par ſes loix générales, éternelles comme lui. Perſonne n'a jamais imaginé parmi nous, que Dieu fût ſemblable à un maître inſenſé qui donne un pécule à un eſclave, & refuſe la nourriture à l'autre ; qui ordonne à un manchot de paitrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cu-de-jatte d'être ſon courier.

Tout eſt grace de la part de Dieu ; il a fait au globe que nous habitons la grace de le former ; aux arbres, la grace de les faire croitre ; aux animaux celle de les nourrir ; mais dira-t-on que ſi un loup trouve dans ſon chemin un agneau pour ſon ſouper, & qu'un autre loup meure de faim, Dieu a fait à ce premier loup une grace particuliére ? S'eſt-il occupé par une grace prévenante

à

à faire croître un chêne, préférable à un autre chêne à qui la sève a manqué? Si dans toute la nature, tous les êtres sont soumis aux loix générales, comment une seule espèce d'animaux n'y serait-elle pas soumise?

Pourquoi le maître absolu de tout, aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un seul homme, qu'à conduire le reste de la nature entiére? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque chose dans le cœur d'un Courlandais ou d'un Biscayen, pendant qu'il ne change rien aux loix qu'il a imposées à tous les astres?

Quelle pitié de supposer qu'il fait, défait, refait continuellement des sentimens dans nous! & quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres! Encor n'est-ce que pour ceux qui se confessent, que tous ces changements sont imaginés. Un Savoyard, un Bergamasque aura le lundi la grace de faire dire une messe pour douze sous; le mardi il ira au cabaret, & la grace lui manquera; le mercredi il aura une grace coopérante qui le conduira à confesse, mais il n'aura point la grace efficace de la contrition parfaite; le jeu-

jeudi ce ſera une grace ſuffiſante qui ne lui ſuffira point, comme on l'a déja dit; Dieu travaillera continuellement dans la tête de ce Bergamaſque, tantôt avec force, tantôt faiblement, & le reſte de la terre ne lui ſera de rien! il ne daignera pas ſe mêler de l'intérieur des Indiens & des Chinois! S'il vous reſte un grain de raiſon, mes reverends pères, ne trouvez-vous pas ce ſyſtême prodigieuſement ridicule?

Malheureux, voyez ce chêne qui porte ſa tête aux nues, & ce roſeau qui rampe à ſes piés; vous ne dites pas que la grace efficace a été donnée au chêne, & a manqué au roſeau. Levez les yeux au ciel, voyez l'Eternel Démiurgos créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres, par des loix générales & éternelles. Voyez la même lumiére ſe réfléchir du Soleil à Saturne, & de Saturne à nous; & dans cet accord de tant d'aſtres emportés par un cours rapide, dans cette obéiſſance générale de toute la nature, oſez croire, ſi vous pouvez, que Dieu s'occupe de donner une grace verſatile à ſœur Thérèſe, & une grace concomitante à ſœur Agnès.

Ato-

Atome, à qui un sot atome a dit que l'Eternel a des loix particuliéres pour quelques atomes de ton voisinage; qu'il donne sa grace à celui-là, & la refuse à celui-ci; que tel qui n'avait pas la grace hier, l'aura demain; ne répète pas cette sotise. Dieu a fait l'univers, & ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les théologiens sont comme les combattans chez Homère, qui croyaient que les Dieux s'armaient tantôt contre eux, tantôt en leur faveur. Si Homère n'était pas considéré comme poëte, il le serait comme blasphémateur.

C'est Marc-Aurèle qui parle, ce n'est pas moi; car Dieu qui vous inspire, me fait la grace de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous avez dit, & tout ce que vous direz.

GUERRE.

LA famine, la peſte & la guerre ſont les trois ingrédiens les plus fameux de ce bas monde. On peut ranger dans la claſſe de la famine toutes les mauvaiſes nourritures où la diſette nous force d'avoir recours pour abréger notre vie dans l'eſpérance de la ſoutenir.

On comprend dans la peſte, toutes les maladies contagieuſes, qui ſont au nombre de deux ou trois mille. Ces deux préſents nous viennent de la Providence; mais la guerre qui réunit tous ces dons, nous vient de l'imagination de trois ou quatre cent perſonnes, répandues ſur la ſurface de ce globe ſous le nom de Princes ou de miniſtres; & c'eſt peut-être pour cette raiſon que dans pluſieurs dédicaces on les appelle les images vivantes de la Divinité.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra ſans peine, que la guerre traine toujours à ſa ſuite la peſte & la famine, pour peu qu'il ait vû les hopitaux des armées d'Allemagne, & qu'il ait paſ-

ſé

sé dans quelques villages où il se sera fait quelque grand exploit de guerre.

C'est sans doute un très bel art que celui qui désole les campagnes, détruit les habitations, & fait périr année commune quarante mille hommes sur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations assemblées pour leur bien commun; par exemple, la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrigie & des peuples voisins, qu'elle allait partir sur un millier de barques de pêcheurs pour aller les exterminer si elle pouvait.

Le peuple Romain assemblé jugeait qu'il était de son intérêt d'aller se battre avant la moisson, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volsques : Et quelques années après, tous les Romains étant en colère contre tous les Carthaginois, se battirent longtems sur mer & sur terre. Il n'en est pas de même aujourd'hui.

Un généalogiste prouve à un Prince qu'il descend en droite ligne d'un Comte, dont les parents avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cent ans avec une maison dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette mai-

maiſon avait des prétentions éloignées ſur une province dont le dernier poſſeſſeur eſt mort d'apoplexie. Le Prince & ſon conſeil concluent ſans difficulté que cette province qui eſt à quelques centaines de lieües de lui, lui apartient de droit divin, qu'elle a beau proteſter qu'elle ne le connait pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui; que pour donner des loix aux gens, il faut au moins avoir leur conſentement: ces diſcours ne parviennent pas ſeulement aux oreilles du Prince, dont le droit eſt inconteſtable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre; il les habille d'un gros drap bleu à cent-dix ſous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite & à gauche, & marche à la gloire.

Les autres Princes qui entendent parler de cette équipée, y prennent part chacun ſelon ſon pouvoir, & couvrent une petite étendue de païs de plus de meurtriers mercenaires, que Gengis-Kan, Tamerlan, Bajazet n'en trainèrent à leur ſuite.

Des peuples aſſez éloignés entendent dire qu'on va ſe battre, & qu'il y a cinq ou ſix ſous par jour à gagner pour eux s'ils

s'ils veulent être de la partie; ils se divisent aussi-tôt en deux bandes comme des moissonneurs, & vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

Il se trouve à la fois cinq ou six Puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant & s'attaquant tour à tour; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux, & invoque Dieu solemnellement, avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grace quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre par-

ties une chanſon aſſez longue, compoſée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, & de plus toute farcie de barbariſmes. La même chanſon ſert pour les mariages & pour les naiſſances, ainſi que pour les meurtres ; ce qui n'eſt pas pardonnable, ſurtout dans la nation la plus renommée pour les chanſons nouvelles.

La religion naturelle a mille fois empêché des citoyens de commettre des crimes. Une ame bien née n'en a pas la volonté, une ame tendre s'en effraye. Elle ſe repréſente un Dieu juſte & vengeur ; mais la religion artificielle encourage a toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie, conjurations, ſéditions, brigandages, embuſcades, ſurpriſes de villes, pillages, meurtres. Chacun marche gayement au crime ſous la bannière de ſon ſaint.

On paye partout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtriéres ; Les uns ſont vêtus d'un long juſte-au-corps noir, chargé d'un manteau écourté ; Les autres ont une chemiſe par deſſus une robe ; quelques-uns portent deux pendants d'étoffe bigarrée, par deſſus leur chemiſe. Tous

par-

parlent longtems; ils citent ce qui s'eſt fait jadis en Paleſtine, à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reſte de l'annéè ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points & par antithèſes que les dames qui étendent légérement un peu de carmin ſur leurs jouës fraiches, ſeront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel; que *Polyeucte*, *Athalie*, *Zaire* & *Alzire*, ſont les ouvrages du Démon; qu'un homme qui fait ſervir ſur ſa table pour deux cent écus de marée un jour de carême fait immanquablement ſon ſalut, & qu'un pauvre homme qui mange pour deux ſous & demi de mouton va pour jamais à tous les Diables.

De cinq ou ſix mille déclamations de cette eſpèce, il y en a trois ou quatre tout au plus compoſées par un Gaulois nommé Maſſillon, qu'un honnête homme peut lire ſans dégout; mais dans tous ces diſcours, il n'y en pas un ſeul où l'orateur oſe s'élever contre ce fléau & ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux & tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent ſans ceſſe contre l'amour, qui eſt la ſeule conſolation du genre humain, & la ſeule ma-

nière de le réparer ; ils ne disent rien des efforts abominables que nous faisons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais sermon sur l'impureté, ô Bourdalouë ! mais aucun sur ces meurtres variés en tant de façons, sur ces rapines, sur ces brigandages, sur cette rage universelle qui désole le monde. Tous les vices réünis de tous les âges & de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une seule campagne. *

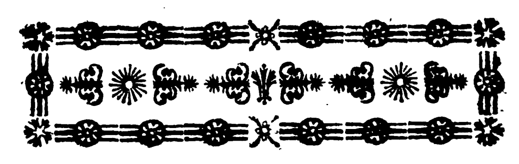
Misérables Médecins des ames, vous criez pendant cinq quarts d'heure sur quelques piquures d'épingles, & vous ne dites rien sur la maladie qui nous déchire en mille morceaux ! Philosophes moralistes, brulez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme sera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entiére. Que deviennent & que m'importent l'humanité,

* *Un polisson a imprimé qu'il y a des guerres justes. On le sait bien. Celui qui se défend contre un ravisseur a raison ; donc l'autre a tort ; & c'est de celui-là qu'on parle.*

nité, la bienfaiſance, la modeſtie, la tempérance, la douceur, la ſageſſe, la piéte, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de ſix cent pas me fracaſſe le corps, & que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, au milieu de cinq ou ſix mille mourans; tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la derniére fois voyent la ville où je ſuis né détruite par le fer & par la flamme, & que les derniers ſons qu'entendent mes oreilles ſont les cris des femmes & des enfans expirans ſous des ruines; le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaiſſons pas!

Ce qu'il y a de pis, c'eſt que la guerre eſt un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le Dieu Mars. Sabaoth chez les Juifs ſignifie le Dieu des armes: mais Minerve chez Homère appelle Mars un Dieu furieux, inſenſé, infernal.

HIS-



HISTOIRE DES ROIS JUIFS, ET PARALIPOMENES.

Tous les peuples ont écrit leur histoire dès qu'ils ont pu écrire. Les Juifs ont aussi écrit la leur. Avant qu'ils eussent des Rois, ils vivaient sous une Théocratie ; ils étaient censés gouvernés par Dieu même.

Quand les Juifs voulurent avoir un Roi comme les autres peuples leurs voisins, le Prophête Samüel très intéressé à n'avoir point de Roi, leur déclara de la part de Dieu, que c'était Dieu lui-même qu'ils rejettaient ; ainsi la Théocratie finit chez les Juifs, lorsque la Monarchie commença.

On pourrait donc dire, sans blasphémer, que l'Histoire des Rois Juifs a été écrite comme celle des autres peuples, & que Dieu n'a pas pris la peine de dicter lui-même l'histoire d'un peuple qu'il ne gouvernait plus.

On n'avance cette opinion qu'avec la plus extrême défiance. Ce qui pourrait la confirmer, c'est que les Paralipomènes contredisent très souvent le livre des Rois dans la chronologie & dans les faits, comme nos Historiens profanes se contredisent quelquefois. De plus, si Dieu a toujours écrit l'histoire des Juifs, il faut donc croire qu'il l'écrit encore; car les Juifs sont toujours son peuple chéri. Ils doivent se convertir un jour, & il paraît qu'alors ils seront aussi en droit de regarder l'histoire de leur dispersion comme sacrée, qu'ils sont en droit de dire que Dieu dicta l'histoire de leurs Rois.

On peut encor faire une réflexion; c'est que Dieu ayant été leur seul Roi très longtemps, & ensuite ayant été leur Historien, nous devons avoir pour tous les Juifs le respect le plus profond. Il n'y a point de fripier Juif qui ne soit infiniment au dessus de César & d'Alexandre. Comment ne se pas prosterner devant un fripier qui vous prouve que son histoire a été écrite par la Divinité même, tandis que les histoires Grecques & Romaines ne nous ont été transmises que par des profanes?

Si le ſtile de l'hiſtoire des Rois & des Paralipomènes eſt divin, il ſe peut encor que les actions racontées dans ces hiſtoires ne ſoient pas divines. David aſſaſſine Urie. Isboſeth, & Miphiboſeth ſont aſſaſſinés. Abſalon aſſaſſine Ammon, Joab aſſaſſine Abſalon, Salomon aſſaſſine Adonias ſon frère, Baza aſſaſſine Nadab, Zimri aſſaſſine Ela, Hamri aſſaſſine Zimri, Achab aſſaſſine Naboth, Jehu aſſaſſine Achab, & Joram; les habitans de Jéruſalem aſſaſſinent Amaſias fils de Joas; Sélom fils de Jabès aſſaſſine Zacharias fils de Jéroboam; Manahaim aſſaſſine Sélom fils de Jabès; Phacée fils de Roméli aſſaſſine Phaceia fils de Manahaim; Ozée fils d'Ela aſſaſſine Phacée fils de Roméli. On paſſe ſous ſilence beaucoup d'autres menus aſſaſſinats. Il faut avouer que ſi le St. Eſprit a écrit cette hiſtoire, il n'a pas choiſi un ſujet fort édifiant.

IDÉE.



IDÉE.

QU'eſt-ce qu'une idée?

C'eſt une image qui ſe peint dans mon cerveau.

Toutes vos penſées ſont donc des images?

Aſſurément; car les idées les plus abſtraites ne ſont que les filles de tous les objets que j'ai aperçus. Je ne prononce le môt d'*être* en général que parce que j'ai connu des êtres particuliers. Je ne prononce le nom d'infini, que parce que j'ai vu des bornes, & que je recule ces bornes dans mon entendement autant que je le puis; je n'ai d'idées que parce que j'ai des images dans la tête.

Et quel eſt le peintre qui fait ce tableau?

Ce

Ce n'eſt pas moi, je ne ſuis pas aſſez bon deſſinateur: c'eſt celui qui m'a fait, qui fait mes idées.

Vous ſeriez donc de l'avis de Mallebranche, qui diſait que nous voyons tout en Dieu?

Je ſuis bien sûr au moins que ſi nous ne voyons pas les choſes en Dieu même, nous les voyons par ſon action toute-puiſſante.

Et comment cette action ſe fait-elle?

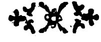
Je vous ai dit cent fois dans nos entretiens que je n'en ſavais pas un mot, & que Dieu n'a dit ſon ſecret à perſonne. J'ignore ce qui fait battre mon cœur, courir mon ſang dans mes veines: j'ignore le principe de tous mes mouvements; & vous voulez que je vous diſe comment je ſens, & comment je penſe? cela n'eſt pas juſte.



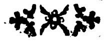
Mais vous ſavez au moins ſi vôtre faculté d'avoir des idées eſt jointe à l'étendue?

✠

Pas un mot. Il eſt bien vrai que Tatien dans ſon diſcours aux Grecs, dit que l'ame eſt compoſée manifeſtement d'un corps. Irenée dans ſon chapitre 62 du ſecond livre, dit, que le Seigneur a enſeigné que nos ames gardent la figure de nôtre corps pour en conſerver la mémoire. Tertullien aſſure dans ſon ſecond livre de *l'ame*, qu'elle eſt un corps. Arnobe, Lactance, Hilaire, Grégoire de Nice, Ambroiſe n'ont point une autre opinion. On prétend que d'autres pères de l'Egliſe aſſurent que l'ame eſt ſans aucune étendue, & qu'en cela ils ſont de l'avis de Platon; ce qui eſt très douteux. Pour moi je n'oſe être d'aucun avis; je ne vois qu'incompréhenſibilité dans l'un & dans l'autre ſyſtême; & après y avoir rêvé toute ma vie, je ſuis auſſi avancé que le premier jour.



Ce n'était donc pas la peine d'y penſer.



Il eſt vrai; celui qui jouït, en ſait plus que celui qui réfléchit, ou du moins il ſait mieux, il eſt plus heureux; mais que voulez-vous? il n'a pas dépendu de moi, ni de recevoir ni de rejetter dans ma cervelle toutes les idées qui ſont venues y combattre les unes contre les autres, & qui ont pris mes cellules médullaires pour leur champ de bataille.

Quand elles ſe ſont bien battues, je n'ai recueilli de leurs dépouilles que l'incertitude.

Il eſt bien triſte d'avoir tant d'idées, & de ne ſavoir pas au juſte la nature des idées.

Je l'avoue, mais il eſt bien plus triſte, & beaucoup plus ſot de croire ſavoir ce qu'on ne ſait pas.

IDOLE,

IDOLATRE, IDOLATRIE.

IDOLE, vient du Grec *Eidos*, figure, *Eidolos*, repréſentation d'une figure, *Latreuein*, ſervir, révérer, adorer. Ce mot *adorer* eſt Latin, & a beaucoup d'acceptions différentes : il ſignifie porter la main à la bouche en parlant avec reſpect, ſe courber, ſe mettre à genoux, ſaluer, & enfin communément, rendre un culte ſuprême.

Il eſt utile de remarquer ici que le dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les payens étaient idolâtres, & que les Indiens ſont encor des peuples idolâtres. Premiérement on n'appella perſonne payen avant Théodoſe le jeune ; ce nom fut donné alors aux habitans des bourgs d'Italie, *Pagorum incolæ Pagani*, qui conſervèrent leur ancienne religion. Secondement, l'Indouſtan eſt Mahométan, & les Mahométans ſont les implacables ennemis des images & de l'idolâtrie. Troiſiémement, on

on ne doit point appeller idolâtres beaucoup de peuples de l'Inde qui ſont de l'ancienne religion des Parſis, ni certaines Caſtes qui n'ont point d'idoles.

EXAMEN,

S'il y a jamais eu un gouvernement idolâtre.

Il paraît que jamais il n'y a eu aucun peuple ſur la terre qui ait pris ce nom d'idolâtre. Ce mot eſt une injure, un terme outrageant, tel que celui de *Gavache* que les Eſpagnols donnaient autrefois aux Français, & celui de *Maranes* que les Français donnaient aux Eſpagnols. Si on avait demandé au Sénat de Rome, à l'Aréopage d'Athènes, à la cour des Rois de Perſe, *Etes-vous idolâtres?* ils auraient à peine entendu cette queſtion. Nul n'aurait répondu, Nous adorons des images, des idoles. On ne trouve ce mot, *Idolâtre*, *Idolâtrie*, ni dans Homère, ni dans Héſiode, ni dans Hérodote, ni dans aucun auteur de la religion des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun édit, aucune loi qui ordonnât qu'on adorât des idoles, qu'on les ſervit en

en Dieux, qu'on les regardât comme des Dieux.

Quand les capitaines Romains & Carthaginois faiſaient un traité, ils atteſtaient tous leurs Dieux. C'eſt en leur préſence, diſaient-ils, que nous jurons la paix. Or les ſtatues de tous ces Dieux dont le dénombrement était très-long, n'étaient pas dans la tente des généraux; ils regardaient les Dieux comme préſens aux actions des hommes, comme témoins, comme juges; & ce n'eſt pas aſſurément le ſimulacre qui conſtituait la Divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les ſtatues de leurs fauſſes divinités dans les temples? Du même œil, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, que nous voyons les images des objets de notre vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais d'adorer une fauſſe divinité repréſentée par ce bois & ce marbre. La différence entre eux & nous n'eſt pas qu'ils euſſent des images & que nous n'en ayons point; la différence eſt que leurs images figuraient des êtres fantaſtiques dans une religion fauſſe, & que les nôtres figurent des êtres réels dans une

une religion véritable. Les Grecs avaient la ſtatue d'Hercule, & nous celle de St. Chriſtophe: ils avaient Eſculape & ſa chèvre, & nous St. Roch & ſon chien; Jupiter armé du tonnerre, & nous St. Antoine de Padoue, & St. Jaques de Compoſtelle.

Quand le conſul Pline adreſſe ſes prières *aux Dieux immortels*, dans l'exorde du panégirique de Trajan, ce n'eſt pas à des images qu'il les adreſſe; ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers temps du paganiſme, ni les plus reculés, n'offrent pas un ſeul fait qui puiſſe faire conclurre qu'on adorât une idole. Homère ne parle que des Dieux qui habitent le haut Olimpe. Le Palladium, quoique tombé du ciel, n'était qu'un gage ſacré de la protection de Pallas; c'était elle qu'on vénérait dans le Palladium.

Mais les Romains & les Grecs ſe mettaient à genoux devant des ſtatues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Nous avons ſanctifié ces coutumes, & nous ne ſommes point idolâtres.

Les femmes en temps de ſécheresſe por-

portaient les ſtatues des Dieux, après avoir jeuné; elles marchaient piés nuds, les cheveux épars, & auſſi-tôt il pleuvait à ſeaux, comme dit Pétrone, *& ſtatim urceatim pluebat.* N'avons-nous pas conſacré cet uſage illégitime chez les Gentils, & légitime ſans doute parmi nous? Dans combien de villes ne porte-t-on pas nuds piés les chaſſes des Saints pour obtenir les bénédictions du ciel par leur interceſſion? Si un Turc, un lettré Chinois était témoin de ces cérémonies, il pourrait par ignorance nous accuſer d'abord de mettre notre confiance dans les ſimulacres que nous promenons ainſi en proceſſion; mais il ſuffirait d'un mot pour le détromper.

On eſt ſurpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les temps contre l'idolatrie des Romains, & des Grecs; & enſuite on eſt plus ſurpris encor quand on voit qu'ils n'étaient pas idolâtres.

Il y avait des temples plus privilégiés que les autres. La grande Diane d'Ephèſe avait plus de réputation qu'une Diane de village. Il ſe faiſait plus de miracles dans le temple d'Eſculape

à Epidaure, que dans un autre de ses temples. La ſtatue de Jupiter Olimpien attirait plus d'offrandes que celle de Jupiter Paphlagonien. Mais puiſqu'il faut toujours oppoſer ici les coutumes d'une religion vraye, à celles d'une religion fauſſe, n'avons-nous pas eu depuis pluſieurs ſiècles plus de dévotion à certains autels qu'à d'autres ? Ne portons-nous pas plus d'offrandes à Notre-Dame de Lorette, qu'à Notre-Dame des Neiges ? C'eſt à nous à voir ſi on doit ſaiſir ce prétexte pour nous accuſer d'idolatrie ?

On n'avait imaginé qu'une ſeule Diane, un ſeul Apollon, un ſeul Eſculape ; non pas autant d'Apollons, de Dianes & d'Eſculapes qu'ils avaient de temples & de ſtatues. Il eſt donc prouvé, autant qu'un point d'hiſtoire peut l'être, que les anciens ne croyaient pas qu'une ſtatue fût une Divinité, que le culte ne pouvait être rapporté à cette ſtatuë, à cette idole, & que par conſéquent les anciens n'étaient point idolâtres.

Une populace groſſiére & ſuperſtitieuſe qui ne raiſonnait point, qui ne ſavait ni douter, ni nier, ni croire ; qui courait aux temples par oiſiveté, & parce

ce que les petits y ſont égaux aux grands; qui portait ſon offrande par coutume; qui parlait continuellement de miracles ſans en avoir examiné aucun, & qui n'était guères au-deſſus des victimes qu'elle amenait; cette populace, dis-je, pouvait bien, à la vue de la grande Diane, & de Jupiter tonnant, être frappée d'une horreur religieuſe, & adorer ſans le ſavoir la ſtatue même; c'eſt ce qui eſt arrivé quelquefois dans nos temples à nos païſans groſſiers; & on n'a pas manqué de les inſtruire que c'eſt aux bienheureux, aux immortels reçus dans le ciel, qu'ils doivent demander leur interceſſion, & non à des figures de bois & de pierre, & qu'ils ne doivent adorer que Dieu ſeul.

Les Grecs & les Romains augmentèrent le nombre de leurs Dieux par des apothéoſes: les Grecs diviniſaient les conquérants, comme Bacchus, Hercule, Perſée. Rome dreſſa des autels à ſes Empereurs: nos apothéoſes ſont d'un genre différent. Nous avons des Saints au lieu de leurs demi-Dieux, de leurs Dieux ſecondaires; mais nous n'avons égard ni au rang, ni aux con-

quêtes. Nous avons élevé des temples à des hommes ſimplement vertueux, qui ſeraient la plûpart ignorés ſur la terre, s'ils n'étaient placés dans le ciel. Les apothéoſes des anciens ſont faites par la flaterie, les nôtres par le reſpect pour la vertu. Mais ces anciennes apothéoſes ſont encor une preuve convaincante que les Grecs & les Romains n'étaient point proprement idolâtres. Il eſt clair qu'ils n'admettaient pas plus une vertu divine dans la ſtatue d'Auguſte & de Claudius, que dans leurs médailles.

Ciceron dans ſes ouvrages philoſophiques ne laiſſe pas ſoupçonner ſeulement qu'on puiſſe ſe méprendre aux ſtatues des Dieux & les confondre avec les Dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroyent la religion établie; mais aucun d'eux n'imagine d'accuſer les Romains de prendre du marbre & de l'airain pour des Divinités. Lucrèce ne reproche cette ſottiſe à perſonne, lui qui reproche tout aux ſuperſtitieux. Donc, encor une fois, cette opinion n'exiſtait pas, on n'en avait aucune idée. Il n'y avait point d'idolâtres.

Horace fait parler une ſtatue de Priape;

pe; il lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc de figuier; un charpentier ne sachant s'il ferait de moi un Dieu ou un banc, se détermina enfin à me faire Dieu &c.* Que conclure de cette plaisanterie? Priape était de ces petites Divinités subalternes, abandonnées aux railleurs; & cette plaisanterie même est la preuve la plus forte que cette figure de Priape qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiseaux, n'était pas fort réverée.

Dacier en se livrant à l'esprit commentateur n'a pas manqué d'observer que Baruch avait prédit cette avanture, en disant, *Ils ne seront que ce que voudront les ouvriers*; mais il pouvait observer aussi qu'on en peut dire autant de toutes les statues.

On peut d'un bloc de marbre tirer tout aussi bien une cuvette qu'une figure d'Alexandre, ou de Jupiter, ou de quelqu'autre chose plus respectable. La matière dont étaient formés les chérubins du Saint des Saints aurait pû servir également aux fonctions les plus viles. Un trône, un autel en sont-ils moins révérés, parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuisine?

Dacier au lieu de conclure que les Romains adoraient la ſtatue de Priape, & que Baruch l'avait prédit, devait donc conclure que les Romains s'en moquaient. Conſultez tous les auteurs qui parlent des ſtatues de leurs Dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolâtrie; ils diſent expreſſément le contraire. Vous voyez dans Martial :

Qui finxit ſacros auro vel marmore vultus,
Non facit ille Deos.

Dans Ovide : *Colitur pro Jove forma Jovis.*

Dans Stace : *Nulla autem effigies, nulli comiſſa metallo.*

Forma Dei mentes habitare ac numina gaudet.

Dans Lucain : *Eſtne Dei ſedes, niſi terra & pontus & aer?*

On ferait un volume de tous les paſſages qui dépoſent que des images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les ſtatues rendaient des oracles, qui ait pu faire penſer que ces ſtatues avaient en elles quelque choſe de divin. Mais certainement l'opinion régnante était que les

les Dieux avaient choisi certains autels, certains simulacres pour y venir résider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans Homère & dans les chœurs des tragédies Grecques, que des priéres à Apollon, qui rend ses oracles sur les montagnes, en tel temple, en telle ville. Il n'y a pas dans toute l'antiquité la moindre trace d'une priére adressée à une statue.

Ceux qui professaient la magie, qui la croyaient une science, ou qui feignaient de le croire, prétendaient avoir le secret de faire descendre les Dieux dans les statues, non pas les grands Dieux, mais les Dieux secondaires, les Génies. C'est ce que Mercure Trismégiste appellait faire des Dieux; & c'est ce que St. Augustin réfute dans sa cité de Dieu. Mais cela même montre évidemment que les simulacres n'avaient rien en eux de divin, puisqu'il falait qu'un magicien les animât. Et il me semble qu'il arrivait bien rarement qu'un magicien fût assez habile pour donner une ame à une statue & pour la faire parler.

En un mot les images des Dieux

n'étaient point des Dieux: Jupiter, & non pas ſon image, lançait le tonnerre; ce n'était pas la ſtatue de Neptune qui ſoulevait les mers, ni celle d'Apollon qui donnait la lumière. Les Grecs & les Romains étaient des Gentils, des Polithéïſtes, & n'étaient point des idolâtres.

Si *les Perſes, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été idolâtres? & de quelle antiquité eſt l'origine des ſimulacres appellés idoles. Hiſtoire de leur culte.*

C'eſt une grande erreur d'appeller idolâtres les peuples qui rendirent un culte au ſoleil & aux étoiles. Ces nations n'eurent longtemps ni ſimulacres ni temples. Si elles ſe trompèrent, c'eſt en rendant aux aſtres ce qu'ils devaient au créateur des aſtres; Encor les dogmes de Zoroaſtre ou Zerduſt, recueillis dans le Sadder, enſeignent ils un être ſuprême, vengeur & rémunérateur; & cela eſt bien loin de l'idolatrie. Le gouvernement de la Chine n'a jamais eu aucune idole; il a toujours conſervé le culte ſimple du maî-

maître du ciel *Kingtien*. Gengis-Kan chez les Tartares n'était point idolâtre, & n'avait aucun ſimulacre. Les Muſulmans qui rempliſſent la Grèce, l'Aſie mineure, la Syrie, la Perſe, l'Inde & l'Afrique, appellent les Chrétiens idolâtres, giaours, parce qu'ils croyent que les Chrétiens rendent un culte aux images. Ils briſèrent pluſieurs ſtatues qu'ils trouvèrent à Conſtantinople dans Ste. Sophie, & dans l'égliſe des Sts. Apôtres, & dans d'autres qu'ils convertirent en moſquées. L'apparence les trompa comme elle trompe toujours les hommes, & leur fit croire que des temples dédiés à des ſaints qui avaient été hommes autrefois, des images de ces ſaints révérées à genoux, des miracles opérés dans ces temples, étaient des preuves invincibles de l'idolatrie la plus complette. Cependant il n'en eſt rien. Les Chrétiens n'adorent en effet qu'un ſeul Dieu, & ne révérent dans les bienheureux que la vertu même de Dieu qui agit dans ſes ſaints. Les iconoclaſtes & les proteſtans ont fait le même reproche d'idolatrie à l'Egliſe Romaine, & on leur a fait la mêm réponſe.

Comme les hommes ont eu très-rarement des idées précises, & ont encor moins exprimé leurs idées par des mots précis, & sans équivoque, nous appellames du nom d'*idolâtres* les gentils, & surtout les polithéïstes. On a écrit des volumes immenses, on a débité des sentiments divers sur l'origine de ce culte rendu à Dieu, ou à plusieurs Dieux, sous des figures sensibles: cette multitude de livres & d'opinions ne prouve que l'ignorance.

On ne sait pas qui inventa les habits & les chaussures, & on veut savoir qui le premier inventa les *idoles*? Qu'importe un passage de *Sanchoniaton* qui vivait avant la guerre de Troye? que nous apprend-il, quand il dit que le cahos, l'esprit, c'est-à-dire le soufle, amoureux de ses principes, en tira le limon, qu'il rendit l'air lumineux, que le vent Colp & sa femme Baü engendrèrent Eon, qu'Eon engendra Genos, que Cronos leur descendant avait deux yeux par derrière comme par devant, qu'il devint Dieu, & qu'il donna l'Egypte à son fils Taut? Voilà un des plus respectables monumens de l'antiquité.

Or-

Orphée contemporain de Sanchoniaton, ne nous en apprendra pas davantage, dans ſa Théogonie, que Damaſcius nous a conſervée. Il repréſente le principe du monde ſous la figure d'un dragon à deux têtes, l'une de taureau, l'autre de lion, un viſage au milieu, qu'il appelle viſage dieu, & des ailes dorées aux épaules.

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités, l'une que les images ſenſibles & les hiéroglyphes ſont de l'antiquité la plus haute; l'autre que tous les anciens philoſophes ont reconnu un premier principe.

Quant au politheïſme, le bon ſens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes, c'eſt-à-dire des animaux faibles, capables de raiſon & de folie, ſujets à tous les accidents, à la maladie & à la mort, ces hommes ont ſenti leur faibleſſe & leur dépendance: ils ont reconnu aiſément qu'il eſt quelque choſe de plus puiſſant qu'eux. Ils ont ſenti une force dans la terre qui fournit leurs aliments; une dans l'air qui ſouvent les détruit; une dans le feu qui conſume, & dans l'eau qui ſubmerge. Quoi de

plus naturel dans des hommes ignorants que d'imaginer des êtres qui préſidaient à ces éléments? Quoi de plus naturel que de révérer la force inviſible qui faiſait luire aux yeux le ſoleil & les étoiles? Et dès qu'on voulut ſe former une idée de ces puiſſances ſupérieures à l'homme, quoi de plus naturel encor que de les figurer d'une manière ſenſible? Pouvait-on même s'y prendre autrement? La religion juive qui précéda la nôtre, & qui fut donnée par Dieu même, était toute remplie de ces images ſous leſquelles Dieu eſt repréſenté. Il daigne parler dans un buiſſon le langage humain; il parait ſur une montagne; les eſprits céleſtes qu'il envoye viennent tous avec une forme humaine; enfin le ſanctuaire eſt rempli de chérubins, qui ſont des corps d'hommes avec des ailes & des têtes d'animaux; c'eſt ce qui a donné lieu à l'erreur de Plutarque, de Tacite, d'Appien, & de tant d'autres, de reprocher aux juifs d'adorer une tête d'âne. Dieu malgré ſa défenſe de peindre, & de ſculpter aucune figure, a donc daigné ſe proportionner à la faibleſſe humaine, qui demandait qu'on parlat aux ſens par des images.

Iſaie

Isaïe dans le chap. VI. voit le Seigneur assis sur un trône, & le bas de sa robe qui remplit le temple. Le Seigneur étend sa main, & touche la bouche de Jérémie, au chap. I. de ce Prophète. Ezéchiel au chap. III. voit un trône de saphir, & Dieu lui parait comme un homme assis sur ce trône. Ces images n'altèrent point la pureté de la religion juive, qui jamais n'employa les tableaux, les statues, les idoles, pour représenter Dieu aux yeux du peuple.

Les lettrés Chinois, les Parsis, les anciens Egyptiens n'eurent point d'idoles; mais bientôt Isis & Osiris furent figurés; bientôt Bel à Babylone fut un gros colosse. Brama fut un monstre bizarre dans la presqu'île de l'Inde. Les Grecs surtout multiplièrent les noms des Dieux, les statues & les temples, mais en attribuant toûjours la suprême puissance à leur Zeus nommé par les latins Jupiter, maitre des Dieux & des hommes. Les Romains imitèrent les Grecs. Ces peuples placèrent toujours tous les Dieux dans le ciel, sans savoir ce qu'ils entendaient par le ciel & par leur Olimpe: il n'y avait pas d'apparence que ces êtres su-

pé-

périeurs habitassent dans les nuées, qui ne sont que de l'eau. On en avait placé d'abord sept dans les sept planètes, parmi lesquelles on comptait le soleil; mais depuis la demeure de tous les Dieux fut l'étendue du ciel.

Les Romains eurent leurs 12 grands Dieux, six mâles & six femelles, qu'ils nommèrent *Dii majorum gentium*: Jupiter, Neptune, Apollon, Vulcain, Mars, Mercure; Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Vénus, Diane. Pluton fut alors oublié; Vesta prit sa place.

Ensuite venaient les Dieux *minorum gentium*, les Dieux indigètes, les héros, comme Bacchus, Hercule, Esculape; les Dieux infernaux, Pluton, Proserpine; ceux de la mer, comme Thétis, Amphitrite, les Néréides, Glaucus; puis les Driades, les Naïades, les Dieux des jardins, ceux des bergers: il y en avait pour chaque profession, pour chaque action de la vie; pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées; on eut le Dieu *Pet*. On divinisa enfin les Empereurs. Ni ces Empereurs, ni le Dieu *Pet*, ni la déesse Pertunda, ni Pria-

Priape, ni Rumilia la déesse des tetons, ni Stercutius le Dieu de la garderobe, ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel & de la terre. Les Empereurs eurent quelquefois des temples, les petits Dieux Pénates n'en eurent point; mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait son cabinet. C'étaient les amusements des vieilles femmes & des enfans, qui n'étaient autorisés par aucun culte public. On laissait agir à son gré la superstition de chaque particulier. On retrouve encor ces petites idoles dans les ruines des anciennes villes.

Si personne ne sait quand les hommes commencèrent à se faire des idoles, on sait qu'elles sont de l'antiquité la plus haute. Tharé pére d'Abraham en faisait à Ur en Chaldée. Rachel déroba & emporta les idoles de son beau-père Laban. On ne peut guères remonter plus haut.

Mais quelle notion précise avaient les anciennes nations de tous ces simulacres? Quelle vertu, quelle puissance leur attribuait-on? croyoit-on que les Dieux descendaient du ciel pour venir se

se cacher dans ces statues? ou qu'ils leur communiquaient une partie de l'esprit divin, ou qu'ils ne leur communiquaient rien du tout? c'est encor sur quoi, on a très-inutilement écrit. Il est clair que chaque homme en jugeait selon le degré de sa raison, ou de sa crédulité, ou de son fanatisme. Il est évident que les prêtres attachaient le plus de divinité qu'ils pouvaient à leurs statues, pour s'attirer plus d'offrandes. On sait que les Philosophes réprouvaient ces superstitions, que les guerriers s'en moquaient, que les magistrats les toléraient, & que le peuple toujours absurde ne savait ce qu'il faisait. C'est en peu de mots l'histoire de toutes les nations à qui Dieu ne s'est pas fait connaître.

On peut se faire la même idée du culte que toute l'Egypte rendit à un boeuf, & que plusieurs villes rendirent à un chien, à un singe, à un chat, à des oignons. Il y a grande apparence que ce furent d'abord des emblêmes. Ensuite un certain boeuf Apis, un certain chien nommé Anubis, furent adorés; on mangea toujours du boeuf & des oignons; mais

il eſt difficile de ſavoir ce que penſaient les vieilles femmes d'Egypte, des oignons ſacrés & des bœufs.

Les idoles parlaient aſſez ſouvent. On faiſait commémoration à Rome le jour de la fête de Cibèle, des belles paroles que la ſtatue avait prononcées, lorſqu'on en fit la tranſlation du palais du Roi Attale.

Ipſa pati volui, ne ſit mora, mitte volentem.
Dignus Roma locus, quò Deus omnis eat.

„J'ai voulu qu'on m'enlevât, em-
„menez-moi vite; Rome eſt digne
„que tout Dieu s'y établiſſe."

La ſtatue de la Fortune avait parlé; les Scipions, les Cicérons, les Céſars, à la vérité, n'en croyaient rien: mais la vieille à qui Encolpe donna un écu pour acheter des oyes & des dieux, pouvait fort bien le croire.

Les idoles rendaient auſſi des oracles, & les prêtres cachés dans le creux des ſtatues parlaient au nom de la Divinité.

Comment au milieu de tant de Dieux & de tant de théogonies différentes, & de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les peuples nommés idolâtres? Cette paix fut un

un bien qui nâquit d'un mal, de l'erreur même. Car chaque nation reconnaissant plusieurs Dieux inférieurs, trouva bon que ses voisins eussent aussi les leurs. Si vous exceptez Cambise à qui on reprocha d'avoir tué le bœuf Apis, on ne voit dans l'histoire prophane aucun conquérant qui ait maltraité les Dieux d'un peuple vaincu. Les gentils n'avaient aucune religion exclusive, & les prêtres ne songèrent qu'à multiplier les offrandes & les sacrifices.

Les premiéres offrandes furent des fruits. Bientôt après il falut des animaux pour la table des prêtres; ils les égorgeaient eux-mêmes; ils devinrent bouchers & cruels: enfin ils introduisirent l'usage horrible de sacrifier des victimes humaines, & surtout des enfans & de jeunes filles.

Jamais les Chinois, ni les Parsis, ni les Indiens ne furent coupables de ces abominations. Mais à Hiéropolis en Egypte, au rapport de Porphire, on immola des hommes. Dans la Tauride on sacrifiait les étrangers. Heureusement les prêtres de la Tauride ne devaient pas avoir beaucoup de pratiques. Les premiers Grecs,

les

les Cypriots, les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois, eurent cette ſuperſtition abominable. Les Romains eux-mêmes tombèrent dans ce crime de religion; & Plutarque rapporte qu'ils immolèrent deux Grecs & deux Gaulois, pour expier les galanteries de trois Veſtales. Procope, contemporain du Roi des Francs Théodebert, dit que les Francs immolèrent des hommes quand ils entrèrent en Italie avec ce Prince. Les Gaulois, les Germains faiſaient communément de ces affreux ſacrifices. On ne peut guères lire l'hiſtoire ſans concevoir de l'horreur pour le genre humain.

Il eſt vrai que chez les Juifs Jephté ſacrifia ſa fille, & que Saül fut prêt d'immoler ſon fils. Il eſt vrai que ceux qui étaient voüés au Seigneur par anathême ne pouvaient être rachetés ainſi qu'on rachetait les bêtes, & qu'il falait qu'ils périſſent. Samuel prêtre Juif hacha en morceaux avec un ſaint couperet le Roi Agag priſonnier de guerre à qui Saül avait pardonné: & Saül fut réprouvé pour avoir obſervé le droit des gens avec ce Roi. Mais Dieu, maître des hommes, peut leur ôter la vie

quand

quand il veut, comme il le veut, & par qui il veut; & ce n'eſt pas aux hommes à ſe mettre à la place du maître de la vie & de la mort & à uſurper les droits de l'Etre ſuprême.

Pour conſoler le genre humain de cet horrible tableau, de ces pieux ſacrilèges, il eſt important de ſavoir que chez preſque toutes les nations nommées idolâtres, il y avait la théologie ſacrée & l'erreur populaire, le culte ſecret & les cérémonies publiques, la religion des ſages & celle du vulgaire. On n'enſeignait qu'un ſeul Dieu aux initiés dans les myſtères. Il n'y a qu'à jetter les yeux ſur l'hymne attribuée à l'ancien Orphée, qu'on chantait dans les myſtères de Cèrès Eleuſine, ſi célèbre en Europe & en Aſie: „ Contemple la nature di-
„ vine, illumine ton eſprit, gouverne
„ ton cœur, marche dans la voye de la
„ juſtice; que le Dieu du ciel & de la
„ terre ſoit toujours préſent à tes yeux;
„ il eſt unique, il exiſte ſeul par lui-même:
„ tous les êtres tiennent de lui leur exiſ-
„ tence: il les ſoutient tous; il voit tout,
„ & n'a jamais été vu des yeux des
„ mortels.

Qu'on liſe encor ce paſſage du philo-

loſophe Maxime de Madaure, dans ſa Lettre à St. Auguſtin: „ Quel hom„ me eſt aſſez groſſier, aſſez ſtupide, „ pour douter qu'il ſoit un Dieu ſuprê„ me, éternel, infini, qui n'a rien en„ gendré de ſemblable à lui-même, „ & qui eſt le père commun de tou„ tes choſes? "

Il y a mille témoignages que les ſages abhorraient non-ſeulement l'idolatrie, mais encor le polithéïſme.

Epictète, ce modèle de réſignation & de patience, cet homme ſi grand dans une condition ſi baſſe, ne parle jamais que d'un ſeul Dieu. Voici une de ſes maximes: „ Dieu m'a créé; Dieu „ eſt au dedans de moi, je le porte „ par-tout. Pourrais-je le ſouiller par „ des penſées obſcènes, par des ac„ tions injuſtes, par d'infames déſirs? „ Mon devoir eſt de remercier Dieu „ de tout, de le louer de tout, & de „ ne ceſſer de le bénir, qu'en ceſſant „ de vivre. " Toutes les idées d'Epictète roulent ſur ce principe.

Marc-Aurèle, auſſi grand peut-être ſur le trône de l'empire Romain, qu'Epictète dans l'eſclavage, parle ſouvent, à la vérité, des Dieux, ſoit pour ſe con-

conformer au langage reçu, soit pour exprimer des êtres mitoyens entre l'Etre suprême & les hommes; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnait qu'un Dieu éternel, infini? „ Notre ame, dit-il, est une „ émanation de la Divinité. Mes en„ fans, mon corps, mes esprits me vien„ nent de Dieu. "

Les Stoïciens, les Platoniciens, admettaient une nature divine & universelle : les Epicuriens la niaient. Les Pontifes ne parlaient que d'un seul Dieu dans les mystères. Où étaient donc les idolâtres?

Au reste c'est une des grandes erreurs du Dictionnaire de Moréri, de dire que du temps de Théodose le jeune, il ne resta plus d'idolâtres que dans les païs reculés de l'Asie & de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de peuples encor gentils, même au septiéme siècle. Le nord de l'Allemagne depuis le Vézer, n'était pas chrétien du temps de Charlemagne. La Pologne & tout le septentrion restèrent longtems après lui dans ce qu'on appelle idolatrie. La moitié de l'Afrique, tous les royaumes au-delà du Gange,

ge,

ge, le Japon, la populace de la Chine, cent hordes de Tartares ont conſervé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lapons, quelques Samoïedes, quelques Tartares, qui ayent perſévéré dans la religion de leurs ancêtres.

Finiſſons par remarquer que dans les temps qu'on appelle parmi nous le moyen âge, nous appellions le païs des Mahométans la Paganie. Nous traitions d'idolâtres, d'adorateurs d'images, un peuple qui a les images en horreur. Avoüons encor une fois, que les Turcs ſont plus excuſables de nous croire idolâtres, quand ils voyent nos autels chargés d'images & de ſtatues.

JEPHTÉ.

Ou des Sacrifices de ſang humain.

IL eſt évident par le texte du livre des Juges, que Jephté promit de ſacrifier la premiére perſonne qui ſortirait de ſa maiſon pour venir le féliciter de ſa victoire contre les Ammonites.

Sa

Sa fille unique vint au devant de lui ; il déchira ses vêtements, & il l'immola après lui avoir permis d'aller pleurer sur les montagnes le malheur de mourir vierge. Les filles juives célébrèrent longtemps cette avanture, en pleurant la fille de Jephté pendant quatre jours. (Voyez chap. 12. des Juges.)

En quelque temps que cette histoire ait été écrite, qu'elle soit imitée de l'histoire Grecque d'Agamemnon & d'Idomenée, ou qu'elle en soit le modèle, qu'elle soit antérieure ou postérieure à de pareilles histoires Assiriennes, ce n'est pas ce que j'examine, je m'en tiens au texte : Jephté voua sa fille en holocauste, & accomplit son vœu.

Il était expressément ordonné par la loi juive, d'immoler les hommes voués au Seigneur. *Tout homme voué ne sera point racheté, mais sera mis à mort sans remission.* La vulgate traduit, *non redimetur, sed morte morietur.* Lévitique chap. 27. verset 29.

C'est en vertu de cette loi que Samuël coupa en morceaux le Roi Agag, à qui Saül avait pardonné ; & c'est même

même pour avoir épargné Agag, que Saül fut reprouvé du Seigneur, & perdit ſon royaume.

Voilà donc les ſacrifices de ſang humain clairement établis ; il n'y a aucun point d'hiſtoire mieux conſtaté ; on ne peut juger d'une nation que par ſes archives, & par ce qu'elle rapporte d'elle-même.

INONDATION.

Y A-t-il eu un temps où le globe ait été entiérement inondé ? cela eſt phyſiquement impoſſible. Il ſe peut que ſucceſſivement la mer ait couvert tous les terrains l'un après l'autre ; & cela ne peut être arrivé que par une gradation lente, dans une multitude prodigieuſe de ſiècles. La mer en cinq cent années de tems, s'eſt retirée d'Aiguemortes, de Fréjus, de Ravenne qui étaient de grands ports, & a laiſſé environ deux lieues de terrain à ſec. Par cette progreſſion il eſt évident qu'il lui faudrait deux millions deux cent cinquante mille ans pout faire le tour de notre globe.

Ce qui eſt très-remarquable, c'eſt que cette période approche fort de celle qu'il faut à l'axe de la terre pour ſe relever & pour coincider avec l'équateur; mouvement très vraiſemblable, qu'on commence depuis cinquante ans à ſoupçonner, & qui ne peut s'effectuer que dans l'eſpace de deux millions & plus de trois cent mille années.

Les lits, les couches de coquilles qu'on a découvert de tous côtés, à ſoixante, à quatre-vingt, à cent lieues même de la mer, ſont une preuve inconteſtable qu'elle a dépoſé peu à peu ces productions maritimes ſur des terrains qui étaient autrefois les rivages de l'Océan; mais que l'eau ait couvert entiérement tout le globe à la fois, c'eſt une chimère abſurde en phyſique, démontrée impoſſible par les loix de la gravitation, par les loix des fluides, par l'inſuffiſance de la quantité d'eau. Ce n'eſt pas qu'on prétende donner la moindre atteinte à la grande vérité du déluge univerſel rapporté dans le Pentateuque; au contraire, c'eſt un miracle, donc il le faut croire; c'eſt un miracle, donc il n'a pu être éxécuté par les loix phyſiques.

Tout

Tout eſt miracle dans l'hiſtoire du déluge. Miracle que quarante jours de pluye ayent inondé les quatre parties du monde, & que l'eau ſe ſoit élevée de quinze coudées au deſſus de toutes les plus hautes montagnes; miracle qu'il y ait eu des cataractes, des portes, des ouvertures dans le ciel; miracle que tous les animaux ſe ſoient rendus dans l'arche de toutes les parties du monde; miracle que Noé ait trouvé de quoi les nourrir pendant dix mois; miracle que tous les animaux ayent tenu dans l'arche avec leurs proviſions; miracle que la plûpart n'y ſoient pas morts; miracle qu'ils ayent trouvé de quoi ſe nourrir en ſortant de l'arche; miracle encor, mais d'une autre eſpèce, qu'un nommé Pelletier ait crû expliquer comment tous les animaux ont pu tenir & ſe nourrir naturellement dans l'arche de Noé.

Or l'hiſtoire du déluge étant la choſe la plus miraculeuſe dont on ait jamais entendu parler, il ſerait inſenſé de l'expliquer; ce ſont de ces myſtères qu'on croit par la foi, & la foi conſiſte à croire ce que la raiſon ne croit pas; ce qui eſt encor un autre miracle.

Ainſi l'hiſtoire du déluge univerſel

eſt comme celle de la tour de Babel, de l'âneſſe de Balaam, de la chute de Jérico au ſon des trompettes, des eaux changées en ſang, du paſſage de la mer rouge, & de tous les prodiges que Dieu daigna faire en faveur des élus de ſon peuple. Ce ſont des profondeurs que l'eſprit humain ne peut ſonder.

JOSEPH.

L'Hiſtoire de Joſeph, à ne la conſidérer que comme un objet de curioſité & de littérature, eſt un des plus précieux monumens de l'antiquité, qui ſoient parvenus juſqu'à nous. Elle paraît être le modèle de tous les écrivains Orientaux; elle eſt plus attendriſſante que l'Odiſſée d'Homère; car un héros qui pardonne, eſt plus touchant que celui qui ſe venge.

Nous regardons les Arabes comme les premiers auteurs de ces fictions ingénieuſes qui ont paſſé dans toutes les langues; mais je ne vois chez eux aucune avanture comparable à celle de Joſeph. Preſque tout en eſt merveilleux, &

& la fin peut faire répandre des larmes d'attendrissement. Elle est unique en son genre. C'est la seule histoire Hébraïque qui soit dans ce goût, la seule où l'on trouve un acte de générosité & de clémence. Quelques savants ont crû qu'elle est une imitation d'un ancien conte Arabe; mais sans entrer dans cette discussion, voyons cette histoire. C'est un jeune homme de seize ans dont les frères sont jaloux; il est vendu par eux à une caravane de marchands Ismaëlites, conduit en Egypte, & acheté par un eunuque du Roi. Cet eunuque avait une femme, ce qui n'est point du tout étonnant; le Kislar-Aga eunuque parfait, à qui on a tout coupé, a aujourd'hui un serrail à Constantinople: on lui a laissé ses yeux & ses mains, & la nature n'a point perdu ses droits dans son cœur. Les autres eunuques, à qui on n'a coupé que les deux accompagnements de l'organe de la génération, employent encor souvent cet organe; & Putiphar à qui Joseph fut vendu, pouvait très-bien être du nombre de ces eunuques.

La femme de Putiphar devient amoureuse du jeune Joseph, qui fidèle à son

maître & à ſon bienfaiteur, rejette les empreſſemens de cette femme. Elle en eſt irritée, & accuſe Joſeph d'avoir voulu la ſéduire. C'eſt l'hiſtoire d'Hipolite & de Phèdre, de Bellerophon & de Stenobée, d'Hebrus & de Damaſippe, de Tanis & de Péribée, de Mirtil & d'Hipodamie, de Pélée & de Démenette.

Il eſt difficile de ſavoir quelle eſt l'originale de toutes ces hiſtoires; mais chez les anciens auteurs Arabes, il y a un trait touchant l'avanture de Joſeph & de la femme de Putiphar, qui eſt aſſez ingénieux. L'auteur ſuppoſe que Putiphar incertain entre ſa femme & Joſeph, ne regarda pas la tunique de Joſeph que ſa femme avait déchirée comme une preuve de l'attentat du jeune homme. Il y avait un enfant au berceau dans la chambre de la femme; Joſeph diſait qu'elle lui avait déchiré & ôté ſa tunique en préſence de l'enfant; Putiphar conſulta l'enfant, dont l'eſprit était fort avancé pour ſon âge; l'enfant dit à Putiphar, Regardez ſi la tunique eſt déchirée par devant ou par derrière: ſi elle l'eſt par devant, c'eſt une preuve que Joſeph a voulu prendre par

for-

force votre femme qui se défendait; si elle l'est par derrière, c'est une preuve que votre femme courait après lui. Putiphar, grace au génie de cet enfant, reconnut l'innocence de son esclave. C'est ainsi que cette avanture est rapportée dans l'Alcoran d'après l'ancien auteur Arabe. Il ne s'embarrasse point de nous instruire à qui appartenait l'enfant qui jugea avec tant d'esprit. Si c'était un fils de la Putiphar, Joseph n'était pas le premier à qui cette femme en avait voulu.

Quoi qu'il en soit, Joseph, selon la Genèse, est mis en prison, & il s'y trouve en compagnie de l'échanson & du panetier du Roi d'Egypte. Ces deux prisonniers d'état rêvent tous deux pendant la nuit; Joseph explique leurs songes; il leur prédit que dans trois jours l'échanson rentrera en grace, & que le panetier sera pendu, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Deux ans après le Roi d'Egypte rêve aussi; son échanson lui dit qu'il y a un jeune Juif en prison, qui est le premier homme du monde pour l'intelligence des rêves; le Roi fait venir le jeune homme, qui lui prédit sept an-

nées d'abondance, & sept années de stérilité.

Interrompons un peu ici le fil de l'histoire, pour voir de quelle prodigieuse antiquité est l'interprétation des songes. Jacob avait vû en songe l'échelle mystérieuse au haut de laquelle était Dieu lui-même: il apprit en songe une méthode de multiplier les troupeaux; méthode qui n'a jamais réussi qu'à lui. Joseph lui-même avait appris par un songe qu'il dominerait un jour sur ses frères. Abimelec, longtems auparavant, avait été averti en songe que Sara était femme d'Abraham. (Voyez l'article *Songe.*)

Revenons à Joseph. Dès qu'il eut expliqué le songe de Pharaon, il fut sur le champ premier ministre. On doute qu'aujourd'hui on trouvât un Roi, même en Asie, qui donnât une telle charge pour un rêve expliqué. Pharaon fit épouser à Joseph une fille de Putiphar. Il est dit, que ce Putiphar était grand-Prêtre d'Héliopolis; ce n'était donc pas l'eunuque son premier maître; ou si c'était lui, il avait encor certainement un autre titre que celui de grand-Prêtre, & sa femme avait été mère plus d'une fois.

Cependant, la famine arriva, comme

Joſeph l'avait prédit, & Joſeph pour mériter les bonnes graces de ſon Roi, força tout le peuple à vendre ſes terres à Pharaon, & toute la nation ſe fit eſclave pour avoir du blé. C'eſt là apparemment l'origine du pouvoir deſpotique. Il faut avouer que jamais Roi n'avait fait un meilleur marché; mais auſſi le peuple ne devait guères bénir le premier miniſtre.

Enfin, le père & les frères de Joſeph eurent auſſi beſoin de blé, car *la famine déſolait alors toute la terre.* Ce n'eſt pas la peine de raconter ici comment Joſeph reçut ſes frères, comment il leur pardonna & les enrichit. On trouve dans cette hiſtoire tout ce qui conſtitue un poëme épique intéreſſant; expoſition, nœud, reconnaiſſance, péripétie, & merveilleux. Rien n'eſt plus marqué au coin du génie oriental.

Ce que le bon homme Jacob père de Joſeph répondit à Pharaon, doit bien frapper ceux qui ſavent lire. Quel âge avez-vous? lui dit le Roi. J'ai cent-trente ans, dit le vieillard, & je n'ai pas eu encor un jour heureux dans ce court pélerinage.

DU JUSTE
ET DE L'INJUSTE.

QUI nous a donné le sentiment du juste & de l'injuste? Dieu, qui nous a donné un cerveau & un cœur. Mais quand vôtre raison vous apprend-elle qu'il y a vice & vertu? quand elle nous aprend que deux & deux font quatre. Il n'y a point de connaissance innée, par la raison qu'il n'y a point d'arbre qui porte des feuilles & des fruits en sortant de la terre. Rien n'est ce qu'on appelle inné, c'est-à-dire, né dévelopé: mais, répétons le encore, Dieu nous fait naître avec des organes qui à mesure qu'ils croissent nous font sentir tout ce que nôtre espèce doit sentir pour la conservation de cette espèce.

Comment ce mistère continuel s'opére-t-il? dites le moi, jaunes habitans des iles de la Sonde, noirs Africains, imberbes Canadiens, & vous Platons, Cicerons, Epictètes. Vous sentez tous également qu'il est mieux de donner

le

le ſuperflu de vôtre pain, de vôtre ris ou de vôtre manioc au pauvre qui vous le demande humblement, que de le tuer ou de lui crever les deux yeux. Il eſt évident à toute la terre qu'un bienfait eſt plus honnête qu'un outrage, que la douceur eſt préférable à l'emportement.

Il ne s'agit donc plus que de nous ſervir de nôtre raiſon pour diſcerner les nuances de l'honnête & du deshonnête. Le bien & le mal ſont ſouvent voiſins; nos paſſions les confondent: qui nous éclairera? nous-mêmes quand nous ſommes tranquilles. Quiconque a écrit ſur nos devoirs a bien écrit dans tous les païs du monde, parce qu'il n'a écrit qu'avec ſa raiſon. Ils ont tous dit la même choſe : Socrate & Epicure, Confutzée & Ciceron, Marc Antonin & Amurath ſecond ont eu la même morale.

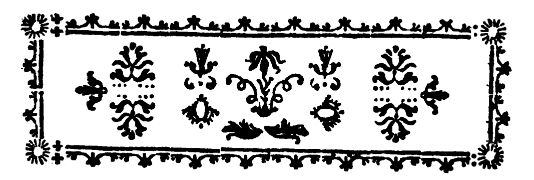
Rediſons tous les jours à tous les hommes, La morale eſt une, elle vient de Dieu; les dogmes ſont différents, ils viennent de nous.

Jéſu n'enſeigna aucun dogme métaphyſique, il n'écrivit point de cahiers théologiques; il ne dit point, Je ſuis

consubstantiel, j'ai deux volontés & deux natures avec une seule personne; il laissa aux Cordeliers & aux Jacobins qui devaient venir douze cent ans après lui, le soin d'argumenter pour savoir si sa mère a été conçue dans le péché originel; il n'a jamais dit que le mariage est le signe visible d'une chose invisible; il n'a pas dit un mot de la grace concomitante; il n'a institué ni moines ni inquisiteurs; il n'a rien ordonné de ce que nous voyons aujourd'hui.

Dieu avait donné la connaissance du juste & de l'injuste dans tous les temps qui précedèrent le christianisme. Dieu n'a point changé & ne peut changer: le fond de nôtre ame, nos principes de raison & de morale seront éternellement les mêmes. De quoi servent à la vertu des distinctions théologiques, des dogmes fondés sur ces distinctions, des persécutions fondées sur ces dogmes? La nature effrayée & soulevée avec horreur contre toutes ces inventions barbares, crie à tous les hommes, Soyez justes, & non des sophistes persécuteurs.

LET-



LETTRES,
GENS DE LETTRES,
OU LETTRÉS.

DANS nos temps barbares, lorsque les Francs, les Germains, les Bretons, les Lombards, les Mosarabes Espagnols, ne savaient ni lire ni écrire, on institua des écoles, des universités, composées presque toutes d'écclésiastiques, qui ne sachant que leur jargon enseignèrent ce jargon à ceux qui voulurent l'apprendre ; les Académies ne sont venues que longtemps après, elles ont méprisé les sottises des écoles, mais elles n'ont pas toujours osé s'élever contre elles, parce qu'il y a des sottises qu'on respecte, attendu qu'elles tiennent à des choses respectables.

Les gens de lettres qui ont rendu le plus de ſervice au petit nombre d'êtres penſans répandus dans le monde, ſont les lettrés iſolés, les vrais ſavants renfermés dans leur cabinet, qui n'ont ni argumenté ſur les bancs des univerſités, ni dit les choſes à moitié dans les académies; & ceux-là ont preſque tous été perſécutés. Nôtre miſérable eſpèce eſt tellement faite que ceux qui marchent dans le chemin battu jettent toujours des pierres à ceux qui enſeignent un chemin nouveau.

Monteſquieu dit que les Scythes crevaient les yeux à leurs eſclaves, afin qu'ils fuſſent moins diſtraits en battant leur beurre; c'eſt ainſi que l'inquiſition en uſe, & preſque tout le monde eſt aveugle dans les païs où ce monſtre règne. On a deux yeux depuis plus de cent ans en Angleterre; les Français commencent à ouvrir un œil; mais quelquefois il ſe trouve des hommes en place qui ne veulent pas même permettre qu'on ſoit borgne.

Ces pauvres gens en place ſont comme le docteur Balouard de la comédie italienne, qui ne veut être ſervi que par le balourd arlequin, & qui craint d'avoir un valet trop pénétrant. Fai-

Faites des odes à la louange de Monſeigneur *Superbus fadus*, des madrigaux pour ſa maîtreſſe, dédiez à ſon portier un livre de géographie, vous ſerez bien reçu; éclairez les hommes, vous ſerez écraſé.

Deſcartes eſt obligé de quitter ſa patrie, Gaſſendi eſt calomnié, Arnaud traine ſes jours dans l'exil; tout philoſophe eſt traité comme les prophêtes chez les juifs.

Qui croirait que dans le dix-huitiéme ſiècle un philoſophe ait été trainé devant les tribunaux ſéculiers & traité d'impie par les tribunaux d'arguments, pour avoir dit que les hommes ne pourraient exercer les arts s'ils n'avaient pas de mains? Je ne deſeſpère pas qu'on ne condamne bientôt aux galères le premier qui aura l'inſolence de dire qu'un homme ne penſerait pas s'il était ſans tête; car, lui dira un bachelier, l'ame eſt un eſprit pur, la tête n'eſt que de la matière; Dieu peut placer l'ame dans le talon, auſſi-bien que dans le cerveau; partant, je vous dénonce comme un impie.

Le plus grand malheur d'un homme de lettres n'eſt peut-être pas d'être l'objet

jet de la jalouſie de ſes confrères, la victime de la cabale, le mépris des puiſſants du monde, c'eſt d'être jugé par des ſots. Les ſots vont loin quelquefois, ſurtout quand le fanatiſme ſe joint à l'inéptie, & à l'inéptie l'eſprit de vengeance. Le grand malheur encor d'un homme de lettres eſt ordinairement de ne tenir à rien. Un bourgeois achète un petit office, & le voilà ſoutenu par ſes confrères. Si on lui fait une injuſtice, il trouve auſſi-tôt des défenſeurs. L'homme de lettres eſt ſans ſecours; il reſſemble aux poiſſons volants; s'il s'élève un peu, les oiſeaux le dévorent; s'il plonge, les poiſſons le mangent.

Tout homme public paye tribut à la malignité, mais il eſt payé en deniers & en honneurs. L'homme de lettres paye le même tribut ſans rien recevoir, il eſt deſcendu pour ſon plaiſir dans l'arène, il s'eſt lui-même condamné aux bêtes.

LIBER-

LIBERTÉ DE PENSER.

VErs l'an 1707. temps où les Anglais gagnèrent la bataille de Saragoſſe, protégèrent le Portugal, & donnèrent pour quelque temps un Roi à l'Eſpagne, Mylord Boldmind Officier Genéral qui avait été bleſſé, était aux eaux de Barège. Il y rencontra le Comte Médroſo, qui étant tombé de cheval derriére le bagage, à une lieue & demie du champ de bataille, venait prendre les eaux auſſi. Il était familier de l'inquiſition; Mylord Boldmind n'était familier que dans la converſation. Un jour après boire il eut avec Médroſo cet entretien.

BOLDMIND.

Vous êtes donc ſergent des Dominicains? vous faites là un vilain métier.

MEDROSO.

Il eſt vrai; mais j'ai mieux aimé être leur valet que leur victime, & j'ai préféré le malheur de bruler mon prochain à celui d'être cuit moi-même.

BOLD-

BOLDMIND.

Quelle horrible alternative! vous étiez cent fois plus heureux ſous le joug des Maures, qui vous laiſſaient croupir librement dans toutes vos ſuperſtitions, & qui tout vainqueurs qu'ils étaient ne s'arrogeaient pas le droit inouï de tenir les ames dans les fers.

MEDROSO.

Que voulez-vous? il ne nous eſt permis ni d'écrire, ni de parler, ni même de penſer. Si nous parlons, il eſt aiſé d'interpréter nos paroles, encor plus nos écrits. Enfin, comme on ne peut nous condamner dans un Auto-da-fé pour nos penſées ſecrettes, on nous menace d'être brulés éternellement par l'ordre de Dieu même, ſi nous ne penſons pas comme les Jacobins. Ils ont perſuadé au gouvernement que ſi nous avions le ſens commun, tout l'état ſerait en combuſtion, & que la nation deviendrait la plus malheureuſe de la terre.

BOLDMIND.

Trouvez-vous que nous ſoyons ſi mai-

malheureux nous autres Anglais qui couvrons les mers de vaisseaux, & qui venons gagner pour vous des batailles au bout de l'Europe? Voyez-vous que les Hollandais qui vous ont ravi presque toutes vos découvertes dans l'Inde, & qui aujourd'hui sont au rang de vos protecteurs, soient maudits de Dieu pour avoir donné une entiére liberté à la presse, & pour faire le commerce des pensées des hommes? L'empire Romain en a-t-il été moins puissant parce que Cicéron a écrit avec liberté?

MEDROSO.

Quel est ce Cicéron? je n'ai jamais entendu parler de cet homme là; il ne s'agit pas ici de Cicéron; il s'agit de nôtre saint Père le Pape, & de St. Antoine de Padouë; & j'ai toujours ouï dire que la Religion Romaine est perduë si les hommes se mettent à penser.

BOLDMIND.

Ce n'est pas à vous à le croire, car vous êtes surs que vôtre religion est divine, & que les portes d'enfer ne peuvent prévaloir contre elle: si cela est, rien ne pourra jamais la détruire.

MEDROSO.

Non; mais on peut la réduire à peu de chose; & c'eſt pour avoir penſé que la Suède, le Dannemark, toute vôtre île, la moitié de l'Allemagne gémiſſent dans le malheur épouvantable de n'être plus ſujets du Pape; on dit même que ſi les hommes continuent à ſuivre leurs fauſſes lumières, ils s'en tiendront bientôt à l'adoration ſimple de Dieu & à la vertu: ſi les portes de l'enfer prévalent jamais juſques-là, que deviendra le ſaint office?

BOLDMIND.

Si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté de penſer, n'eſt-il pas vrai qu'il n'y eût point eu de Chriſtianiſme?

MEDROSO.

Que voulez-vous dire? Je ne vous entends point.

BOLDMIND.

Je le crois bien; je veux dire que ſi Tibère & les premiers Empereurs avaient eu des Jacobins, qui euſſent empêché les premiers Chrétiens d'avoir des

des plumes & de l'encre, s'il n'avait pas été longtems permis dans l'Empire Romain de penſer librement, il eût été impoſſible que les Chrétiens établiſſent leurs dogmes. Si donc le Chriſtianiſme ne s'eſt formé que par la liberté de penſer, par quelle contradiction, par quelle injuſtice voudrait-il anéantir aujourd'hui cette liberté ſur laquelle ſeule il eſt fondé?

Quand on vous propoſe quelque affaire d'intérêt, n'examinez-vous pas longtemps avant de conclure? quel plus grand intérêt y a-t-il au monde que celui de nôtre bonheur ou de nôtre malheur éternel? Il y a cent religions ſur la terre qui toutes vous damnent ſi vous croyez à vos dogmes, qu'elles appellent abſurdes & impies; examinez donc ces dogmes.

MEDROSO.

Comment puis-je les examiner? Je ne ſuis pas Jacobin.

BOLDMIND.

Vous êtes homme, & cela ſuffit.

MEDROSO.

Hélas ! vous êtes bien plus homme que moi.

BOLDMIND.

Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penſer ; vous êtes né avec de l'eſprit ; vous êtes un oiſeau dans la cage de l'inquiſition ; le ſaint Office vous a rogné les ailes, mais elles peuvent revenir. Celui qui ne ſait pas la géométrie peut l'apprendre ; tout homme peut s'inſtruire. Il eſt honteux de mettre ſon ame entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent : oſez penſer par vous-même.

MEDROSO.

On dit que ſi tout le monde penſait par ſoi-même, ce ſerait une étrange confuſion.

BOLDMIND.

C'eſt tout le contraire : quand on aſſiſte à un ſpectacle, chacun en dit librement ſon avis, & la paix n'eſt point troublée ; mais ſi quelque protecteur inſolent d'un mauvais poëte voulait forcer

cer tous les gens de gout à trouver bon ce qui leur parait mauvais, alors les ſifleťs ſe feraient entendre, & les deux partis pourraient ſe jetter des pommes à la tête, comme il arriva une fois à Londres. Ce ſont ces tirans des eſprits, qui ont cauſé une partie des malheurs du monde. Nous ne ſommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouït librement du droit de dire ſon avis.

MEDROSO.

Nous ſommes auſſi fort tranquilles à Lisbonne, où perſonne ne peut dire le ſien.

BOLDMIND.

Vous êtes tranquilles, mais vous n'êtes pas heureux; c'eſt la tranquillité des Galériens qui rament en cadence & en ſilence.

MEDROSO.

Vous croyez donc que mon ame eſt aux galères?

BOLDMIND.

Oui, & je voudrais la délivrer.

MEDROSO.

Mais ſi je me trouve bien aux galères ?

BOLDMIND.

En ce cas vous méritez d'y être.

DE LA LIBERTÉ.

A. VOilà une batterie de canons qui tire à nos oreilles, avez-vous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas ?

B. Sans doute je ne peux pas m'empêcher de l'entendre.

A. Voulez-vous que ce canon emporte votre tête, & celles de vôtre femme & de vôtre fille qui ſe promènent avec vous ?

B. Quelle propoſition me faites-vous là ? je ne peux pas tant que je ſuis de ſens raſſis vouloir choſe pareille, cela m'eſt impoſſible.

A. Bon, vous entendez néceſſairement ce canon, & vous voulez néceſſairement ne pas mourir vous & votre famille

famille d'un coup de canon à la promenade, vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre, ni le pouvoir de vouloir rester ici. *

B. Cela est clair.

A. Vous avez en conséquence fait une trentaine de pas pour être à l'abri du canon, vous avez eu le pouvoir de marcher avec moi ce peu de pas ?

B. Cela est encor très-clair.

A. Et si vous aviez été paralitique, vous n'auriez pu éviter d'être exposé à cette batterie, vous n'auriez pas eu le

* Un pauvre d'esprit dans un petit écrit honnête, poli, & surtout bien raisonné, objecte que si le prince ordonne à B. de rester exposé au canon, il y restera. Oui sans doute, s'il a plus de courage, ou plutôt plus de crainte de la honte que d'amour de la vie, comme il arrive très souvent. Premiérement il s'agit ici d'un cas tout différent. Secondement, quand l'instinct de la crainte de la honte l'emporte sur l'instinct de la conservation de soi-même, l'homme est autant nécessité à demeurer exposé au canon, qu'il est nécessité à fuir quand il n'est pas honteux de fuir. Le pauvre d'esprit était nécessité à faire des objections ridicules, & à dire des injures ; & les philosophes se sentent nécessités à se moquer un peu de lui, & à lui pardonner.

pouvoir d'être où vous êtes, vous auriez néceſſairement entendu & reçu un coup de canon, & vous ſeriez mort néceſſairement.

B. Rien n'eſt plus véritable.

A. En quoi conſiſte donc votre liberté, ſi ce n'eſt dans le pouvoir que votre individu a exercé de faire ce que votre volonté exigeait d'une néceſſité abſolue?

B. Vous m'embarraſſez; la liberté n'eſt donc autre choſe que le pouvoir de faire ce que je veux?

A. Réfléchiſſez y, & voyez ſi la liberté peut être entendue autrement.

B. En ce cas mon chien de chaſſe eſt auſſi libre que moi; il a néceſſairement la volonté de courir quand il voit un liévre, & le pouvoir de courir s'il n'a pas mal aux jambes. Je n'ai donc rien au deſſus de mon chien; vous me réduiſez à l'état des bêtes.

A. Voilà les pauvres ſophiſmes des pauvres ſophiſtes qui vous ont inſtruit. Vous voilà bien malade d'être libre comme vôtre chien! Eh ne reſſemblez-vous pas à votre chien en mille choſes? la faim, la ſoif, la veille, le dormir, les cinq ſens ne vous ſont-ils pas communs avec

avec lui? voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez? pourquoi voulez-vous avoir la liberté autrement que lui?

B. Mais j'ai une ame qui raisonne beaucoup, & mon chien ne raisonne guères. Il n'a presque que des idées simples, & moi j'ai mille idées métaphisiques.

A. Eh bien, vous êtes mille fois plus libre que lui, c'est-à-dire, vous avez mille fois plus de pouvoir de penser que lui; mais vous n'êtes pas libre autrement que lui.

B. Quoi? je ne suis pas libre de vouloir ce que je veux?

A. Qu'entendez-vous par là?

B. J'entends ce que tout le monde entend? ne dit-on pas tous les jours, les volontés sont libres.

A. Un proverbe n'est pas une raison; expliquez vous mieux.

B. j'entends que je suis libre de vouloir comme il me plaira.

A. Avec votre permission, cela n'a pas de sens; ne voyez-vous pas qu'il est ridicule de dire, je veux vouloir. Vous voulez nécessairement, en conséquence des idées qui se sont présentées

à vous. Voulez-vous vous marier, oui ou non ?

B. Mais si je vous disais que je ne veux ni l'un ni l'autre ?

A. Vous répondriez comme celui qui disait : les uns croyent le Cardinal Mazarin mort, les autres le croyent vivant, & moi je ne crois ni l'un ni l'autre.

B. Eh bien, je veux me marier. . .

A. Ah! c'est répondre cela. Pourquoi voulez-vous vous marier ?

B. Parce que je suis amoureux d'une jeune fille, belle, douce, bien élevée, assez riche, qui chante très-bien, dont les parents sont de très-honnêtes gens, & que je me flatte d'être aimé d'elle, & fort bien venu de sa famille.

A. Voilà une raison. Vous voyez que vous ne pouvez vouloir sans raison. Je vous déclare que vous êtes libre de vous marier, c'est-à-dire, que vous avez le pouvoir de signer le contract.

B. Comment ! je ne peux vouloir sans raison ? Eh que deviendra cet autre proverbe, *sit pro ratione voluntas*; ma volonté est ma raison, je veux parce que je veux ?

A.

A. Cela eſt abſurde, mon cher ami; il y aurait en vous un effet ſans cauſe.

B. Quoi! lorſque je joue à pair ou non, j'ai une raiſon de choiſir pair plutôt qu'impair?

A. Oui ſans doute.

B. Et quelle eſt cette raiſon, s'il vous plait?

A. C'eſt que l'idée d'impair s'eſt préſentée à votre eſprit plutôt que l'idée oppoſée. Il ſerait plaiſant qu'il y eût des cas où vous voulez parce qu'il y a une cauſe de vouloir, & qu'il y eût quelques cas où vous vouluſſiez ſans cauſe. Quand vous voulez vous marier, vous en ſentez la raiſon dominante évidemment; vous ne la ſentez pas quand vous jouez à pair ou non; & cependant il faut bien qu'il y en ait une.

B. Mais encor une fois, je ne ſuis donc pas libre?

A. Votre volonté n'eſt pas libre, mais vos actions le ſont; vous êtes libre de faire quand vous avez le pouvoir de faire.

B. Mais tous les livres que j'ai lûs ſur la liberté d'indifference.....

A. Sont des ſottiſes; il n'y a point

de liberté d'indifférence; c'eſt un mot deſtitué de ſens, inventé par des gens qui n'en avaient guères.

DES LOIX.

DU temps de Veſpaſien & de Tite, pendant que les Romains éventraient les Juifs, un Iſraélite fort riche qui ne voulait point être éventré, s'enfuit avec tout l'or qu'il avait gagné à ſon métier d'uſurier, & emmena vers Eziongaber toute ſa famille, qui conſiſtait en ſa vieille femme, un fils & une fille; il avait dans ſon train, deux eunuques, dont l'un ſervait de cuiſinier, l'autre était laboureur & vigneron. Un bon Eſſénien qui ſavait par cœur le Pentateuque lui ſervait d'aumônier: tout cela s'embarqua dans le port d'Eziongaber, traverſa la mer qu'on nomme rouge, & qui ne l'eſt point, & entra dans le golphe Perſique, pour aller chercher la terre d'Ophir, ſans ſavoir où elle était. Vous croyez bien qu'il ſurvint une horrible tempête, qui pouſſa la famille Hébraï-

que

que vers les côtes des Indes; le vaisseau fit naufrage à une des isles Maldives, nommée aujourd'hui Padrabranca, laquelle était alors déserte.

Le vieux richard & la vieille se noyèrent; le fils, la fille, les deux eunuques & l'aumonier se sauvèrent; on tira comme on put quelques provisions du vaisseau, on bâtit des petites cabanes dans l'île, & on y vécut assez commodément. Vous savez que l'île de Padrabranca est à cinq degrés de la ligne, & qu'on y trouve les plus gros cocos & les meilleurs ananas du monde; il était fort doux d'y vivre dans le temps qu'on égorgeait ailleurs le reste de la nation chérie; mais l'Essénien pleurait en considérant que peut-être il ne restait plus qu'eux de Juifs sur la terre, & que la semence d'Abraham allait finir.

Il ne tient qu'à vous de la susciter, dit le jeune Juif, épousez ma sœur. Je le voudrais bien, dit l'aumônier, mais la loi s'y oppose. Je suis Essénien, j'ai fait vœu de ne me jamais marier, la loi porte qu'on doit accomplir son vœu; la race Juive finira si elle veut, mais certainement je n'épouserai point votre sœur, toute jolie qu'elle est.

Mes deux eunuques ne peuvent pas lui faire d'enfans, reprit le Juif, je lui en ferai donc s'il vous plait, & ce sera vous qui bénirez le mariage.

J'aimerais mieux cent fois être éventré par les soldats Romains, dit l'aumônier, que de servir à vous faire commettre un inceste; si c'était vôtre sœur de père, encor passe, la loi le permet; mais elle est votre sœur de mère, cela est abominable.

Je conçois bien, répondit le jeune homme, que ce serait un crime à Jérusalem, où je trouverais d'autres filles, mais dans l'île de Padrabranca, où je ne vois que des cocos, des ananas & des huitres, je crois que la chose est très-permise. Le Juif épousa donc sa sœur, & en eut une fille malgré les protestations de l'Essénien; ce fut l'unique fruit d'un mariage que l'un croyait très-légitime, & l'autre abominable.

Au bout de quatorze ans, la mère mourut; le père dit à l'aumônier, Vous êtes-vous enfin défait de vos anciens préjugés? voulez-vous épouser ma fille? Dieu m'en préserve, dit l'Essénien. Oh bien je l'épouserai donc moi,

moi, dit le père, il en ſera ce qui pourra, mais je ne veux pas que la ſemence d'Abraham ſoit réduite à rien. L'Eſſénien épouvanté de cet horrible propos ne voulut plus demeurer avec un homme qui manquait à la loi, & s'enfuit. Le nouveau marié avait beau lui crier, Demeurez, mon ami, j'obſerve la loi naturelle, je ſers la patrie, n'abandonnez pas vôs amis; l'autre le laiſſait crier, ayant toujours la loi dans la tête, & s'enfuit à la nage dans l'île voiſine.

C'était la grande île d'Attole, très-peuplée, & très-civiliſée; dès qu'il aborda, on le fit eſclave. Il apprit à balbutier la langue d'Attole; il ſe plaignit très-amèrement de la façon inhoſpitaliére dont on l'avait reçu; on lui dit que c'était la loi, & que depuis que l'île avait été ſur le point d'être ſurpriſe par les habitans de celle d'Ada, on avait ſagement réglé que tous les étrangers qui aborderaient dans Attole, ſeraient mis en ſervitude. Ce ne peut être une loi, dit l'Eſſénien, car elle n'eſt pas dans le Pentateuque; on lui répondit qu'elle était dans le digeſte du païs, & il demeura eſclave:

il avait heureusement un très bon maître fort riche, qui le traita bien, & auquel il s'attacha beaucoup.

Des assassins vinrent un jour pour tuer le maître, & pour voler ses trésors; ils demandèrent aux esclaves s'il était à la maison, & s'il avait beaucoup d'argent? Nous vous jurons, dirent les esclaves, qu'il n'a point d'argent, & qu'il n'est point à la maison; mais l'Essénien dit, La loi ne permet pas de mentir, je vous jure qu'il est à la maison, & qu'il a beaucoup d'argent; ainsi le maître fut volé & tué; les esclaves accusèrent l'Essénien devant les juges, d'avoir trahi son patron; l'Essénien dit qu'il ne voulait mentir, & qu'il ne mentirait pour rien au monde, & il fut pendu.

On me contait cette histoire, & bien d'autres semblables dans le dernier voyage que je fis des Indes en France. Quand je fus arrivé, j'allai à Versailles pour quelques affaires; je vis passer une belle femme, suivie de plusieurs belles femmes? Quelle est cette belle femme? dis-je à mon Avocat en Parlement, qui était venu avec moi: car j'avais un procès en Parlement

ment à Paris, pour mes habits qu'on m'avait fait aux Indes, & je voulais toujours avoir mon Avocat à mes côtés: C'eſt la fille du Roi, dit-il, elle eſt charmante & bienfaiſante, c'eſt bien dommage que dans aucun cas elle ne puiſſe jamais être Reine de France. Quoi, lui dis-je, ſi on avait le malheur de perdre tous ſes parens, & les Princes du ſang, (ce qu'à Dieu ne plaiſe) elle ne pourrait hériter du Royaume de ſon père? Non, dit l'Avocat, la loi Salique s'y oppoſe formellement. Et qui a fait cette loi Salique? dis-je à l'Avocat. Je n'en ſais rien, dit-il, mais on prétend que chez un ancien peuple nommé les Saliens, qui ne ſavaient ni lire ni écrire, il y avait une loi écrite qui diſait qu'en terre Salique fille n'héritait pas d'un aleu, & cette loi a été adoptée en terre non Salique. Et moi, lui dis-je, je la caſſe; vous m'avez aſſuré que cette Princeſſe eſt charmante & bienfaiſante, donc elle aurait un droit inconteſtable à la couronne, ſi le malheur arrivait qu'il ne reſtât qu'elle du ſang Royal; ma mère a hérité de ſon père, & je veux que cette Princeſſe hérite du ſien.

Le lendemain mon procès fut jugé en une chambre du Parlement, & je perdis tout d'une voix; mon Avocat me dit que je l'aurais gagné tout d'une voix en une autre chambre. Voila qui est bien comique, lui dis-je; ainsi donc chaque chambre chaque loi. Oui, dit-il, il y a vingt-cinq commentaires sur la coutume de Paris; c'est-à-dire, on a prouvé vint-cinq fois que la coutume de Paris est équivoque; & s'il y avait vingt-cinq chambres de juges, il y aurait vingt-cinq jurisprudences différentes. Nous avons, continua-t-il, à quinze lieuës de Paris une province nommée Normandie, où vous auriez été tout autrement jugé qu'ici. Cela me donna envie de voir la Normandie. J'y allai avec un de mes frères: nous rencontrames à la premiére auberge un jeune homme qui se désespérait; je lui demandai quelle était sa disgrace? il me répondit que c'était d'avoir un frère aîné. Où est donc le grand malheur d'avoir un frère? lui dis-je; mon frère est mon aîné, & nous vivons très bien ensemble. Hélas, Monsieur, me dit-il, la loi donne tout ici aux aînés, & ne laisse rien aux cadets.

dets. Vous avez raiſon, lui dis-je, d'être fâché; chez nous on partage également, & quelquefois les frères ne s'en aiment pas mieux.

Ces petites avantures me firent faire de belles & profondes réflexions ſur les loix; & je vis qu'il en eſt d'elles comme de nos vêtements; il m'a fallu porter un doliman à Conſtantinople, & un juſt'au-corps à Paris.

Si toutes les loix humaines ſont des convention, diſais-je, il n'y a qu'à bien faire ſes marchés. Les bourgeois de Déli & d'Agra diſent qu'ils ont fait un très-mauvais marché avec Tamerlan: les bourgeois de Londres ſe felicitent d'avoir fait un très-bon marché avec le Roi Guillaume d'Orange. Un citoyen de Londres me diſait un jour, c'eſt la néceſſité qui fait les loix, & la force les fait obſerver. Je lui demandai ſi la force ne faiſait pas auſſi quelquefois des loix, & ſi Guillaume le bâtard & le conquérant ne leur avait pas donné des ordres ſans faire de marché avec eux. Oui, dit-il, nous étions des bœufs alors, Guillaume nous mit un joug, & nous fit marcher à coups d'aiguillons; nous avons

de-

depuis été changés en hommes, mais les cornes nous sont restées, & nous en frapons quiconque veut nous faire labourer pour lui, & non pas pour nous.

Plein de toutes ces réflexions, je me complaisais à penser qu'il y a une loi naturelle indépendante de toutes les conventions humaines: le fruit de mon travail doit être à moi; je dois honorer mon père & ma mère; je n'ai nul droit sur la vie de mon prochain, & mon prochain n'en á point sur la mienne, &c. Mais quand je songeai que depuis Cordolaomor jusqu'à Mentzel, Colonel de Houzards, chacun tue loyalement & pille son prochain avec une patente dans sa poche, je fus très affligé.

On me dit que parmi les volêurs il y avait des loix, & qu'il y en avait aussi à la guerre. Je demandai ce que c'était que ces loix de la guerre? C'est, me dit-on, de pendre un brave Officier qui aura tenu dans un mauvais poste sans canon contre une armée Royale; c'est de faire pendre un prisonnier, si on a pendu un des vôtres; c'est de mettre à feu & à sang les villages qui n'au-

n'auront pas apporté toute leur ſubſiſtance au jour marqué, ſelon les ordres du gracieux ſouverain du voiſinage. Bon, dis-je, voilà *l'Eſprit des loix.*

Après avoir été bien inſtruit, je découvris qu'il y a de ſages loix par leſquelles un berger eſt condamné à neuf ans de galère pour avoir donné un peu de ſel étranger à ſes moutons. Mon voiſin a été ruiné par un procès pour deux chênes qui lui appartenaient, qu'il avait fait couper dans ſon bois, parce qu'il n'avait pû obſerver une formalité qu'il n'avait pû connaître; ſa femme eſt morte dans la miſére, & ſon fils traine une vie plus malheureuſe. J'avoue que ces loix ſont juſtes, quoique leur exécution ſoit un peu dure, mais je ſais mauvais gré aux loix qui autoriſent cent mille hommes à aller loyalement égorger cent mille voiſins. Il m'a paru que la plûpart des hommes ont reçu de la nature aſſez de ſens commun pour faire des loix; mais que tout le monde n'a pas aſſez de juſtice pour faire de bonnes loix.

Aſſemblez d'un bout de la terre à l'autre les ſimples & tranquilles agriculteurs: ils conviendront tous aiſément,

ment, qu'il doit être permis de vendre à ses voisins l'excédent de son bled, & que la loi contraire est inhumaine & absurde; que les monnoyes représentatives des denrées ne doivent pas plus être altérées que les fruits de la terre; qu'un père de famille doit être le maître chez soi; que la religion doit rassembler les hommes pour les unir, & non pour en faire des fanatiques & des persécuteurs; que ceux qui travaillent, ne doivent pas se priver du fruit de leurs travaux pour en doter la superstition & l'oisiveté; ils feront en une heure trente loix de cette espèce, toutes utiles au genre humain.

Mais que Tamerlan arrive & subjugue l'Inde; alors vous ne verrez plus que des loix arbitraires. L'une accablera une province pour enrichir un publicain de Tamerlan; l'autre fera un crime de lèse-Majesté d'avoir mal parlé de la maîtresse du premier valet de chambre d'un Raya; une troisième ravira la moitié de la recolte de l'agriculteur, & lui contestera le reste; il y aura enfin des loix par lesquelles un appariteur Tartare viendra saisir vos enfans au berceau, fera du plus robuste un

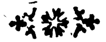
un soldat, & du plus faible un eunuque, & laissera le père & la mère sans secours & sans consolation.

Or lequel vaut le mieux d'être le chien de Tamerlan ou son sujet? Il est clair que la condition de son chien est fort supérieure.

LOIX CIVILES ET ECCLESIASTIQUES.

ON a trouvé dans les papiers d'un jurisconsulte ces notes, qui méritent peut-être un peu d'examen.

Que jamais aucune loi écclésiastique n'ait de force, que lorsqu'elle aura la sanction expresse du gouvernement. C'est par ce moyen qu'Athènes & Rome n'eurent jamais de querelles religieuses.



Ces querelles sont le partage des

na-

nations barbares, ou devenues barbares.

Que le magiſtrat ſeul puiſſe permettre ou prohiber le travail les jours de fête, parce qu'il n'appartient pas à des prêtres de défendre à des hommes de cultiver leurs champs.

Que tout ce qui concerne les mariages dépende uniquement du magiſtrat, & que les prêtres s'en tiennent à l'auguſte fonction de les bénir.

Que le prêt à intérêt ſoit purement un objet de la loi civile, parce qu'elle ſeule préſide au commerce.

Que tous les éccléſiaſtiques ſoient ſoumis en tous les cas au gouvernement, parce qu'ils ſont ſujets de l'état.

Que jamais on n'ait le ridicule honteux

teux de payer à un prêtre étranger la premiére année du revenu d'une terre, que des citoyens ont donnée à un prêtre concitoyen.

✻✻✻

Qu'aucun prêtre ne puiſſe jamais ôter à un citoyen la moindre prérogative, ſous prétexte que ce citoyen eſt pécheur, parce que le prêtre pécheur doit prier pour les pécheurs, & non les juger.

✻✻✻

Que les magiſtrats, les laboureurs & les prêtres, payent également les charges de l'état, parce que tous appartiennent également à l'état.

✻✻✻

Qu'il n'y ait qu'un poids, une meſure, une coutume.

✻✻✻

Que les ſupplices des criminels ſoient utiles. Un homme pendu n'eſt bon à rien; & un homme condamné aux ouvrages publics ſert encor la patrie, & eſt une leçon vivante.

Que

Que toute loi ſoit claire, uniforme & préciſe. L'interpréter c'eſt preſque toujours la corrompre.

Que rien ne ſoit infame que le vice.

Que les impôts ne ſoient jamais que proportionels.

Que la loi ne ſoit jamais en contradiction avec l'uſage. Car ſi l'uſage eſt bon, la loi ne vaut rien.

LUXE.

ON a déclamé contre le luxe depuis deux mille ans, en vers & en prose, & on l'a toujours aimé.

Que n'a-t-on pas dit des premiers Romains, quand ces brigands ravagèrent & pillèrent les moissons : quand pour augmenter leur pauvre village, ils détruisirent les pauvres villages des Volsques, & des Samnites? c'étaient des hommes désintéressés & vertueux ! Ils n'avaient pu encor voler ni or, ni argent, ni pierreries, parce qu'il n'y en avait point dans les bourgs qu'ils saccagèrent. Leurs bois ni leurs marais ne produisaient ni perdrix, ni faisans, & on loue leur tempérance.

Quand de proche en proche ils eurent tout pillé, tout volé du fond du golphe Adriatique à l'Euphrate, & qu'ils eurent assez d'esprit pour jouïr du fruit de leurs rapines pendant sept à huit cent ans ; quand ils cultivèrent tous les arts, qu'ils goutèrent tous les plaisirs, & qu'ils les firent même gouter aux vaincus, ils cessèrent alors, dit-on, d'être sages & gens de bien.

Toutes ces déclamations se réduisent à prouver qu'un voleur ne doit jamais ni manger le diner qu'il a pris, ni porter l'habit qu'il a dérobé, ni se parer de la bague qu'il a volée. Il falait, dit-on, jetter tout cela dans la rivière, pour vivre en honnêtes gens; dites plutôt qu'il ne falait pas voler. Condamnez les brigands quand ils pillent, mais ne les traitez pas d'insensés quand ils jouïssent. De bonne foi, * lorsqu'un grand nombre de marins Anglais se sont enrichis à la prise de Ponticheri, & de la Havane, ont-ils eu tort d'avoir ensuite du plaisir à Londres, pour prix de la peine qu'ils avaient euë au fond de l'Asie & de l'Amérique?

Les déclamateurs voudraient-ils qu'on enfouït les richesses qu'on aurait amassées par le sort des armes, par l'agriculture, par le commerce & par l'industrie? Ils citent Lacédémone; que ne

* Le pauvre d'esprit que nous avons déja cité, ayant lu ce passage dans une mauvaise édition où il y avait un point après ce mot *bonne foi*, crut que l'auteur voulait dire que les voleurs jouïssaient de bonne foi. Nous savons bien que ce pauvre d'esprit est méchant, mais de bonne foi il ne peut être dangereux.

ne citent-ils aussi la république de Saint Marin? Quel bien Sparte fit-elle à la Grèce? eut-elle jamais des Démosténes, des Sophocles, des Apelles, & des Phidias? Le luxe d'Athènes a fait de grands hommes en tout genre; Sparte a eu quelques capitaines, & encor en moins grand nombre que les autres villes. Mais à la bonne heure qu'une aussi petite république que Lacédémone conserve sa pauvreté. On arrive à la mort aussi-bien en manquant de tout, qu'en jouïssant de ce qui peut rendre la vie agréable. Le sauvage du Canada subsiste & atteint la vieillesse, comme le citoyen d'Angleterre qui a cinquante mille guinées de revenu. Mais qui comparera jamais le pays des Iroquois à l'Angleterre?

Que la République de Raguse & le canton de Zug fassent des loix somptuaires, ils ont raison, il faut que le pauvre ne dépense point au-delà de ses forces; mais j'ai lû quelque part:

Sachez surtout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.

Si par luxe vous entendez l'excès, on sait que l'excès est pernicieux en tout gen-

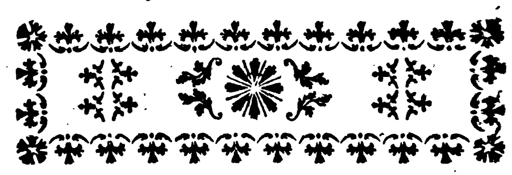
genre, dans l'abſtinence comme dans la gourmandiſe, dans l'œconomie comme dans la libéralité. Je ne ſais comment il eſt arrivé que dans des villages où la terre eſt ingrate, les impôts lourds, la défenſe d'exporter le bled qu'on a ſemé intolérable, il n'y a guères pourtant de colon qui n'ait un bon habit de drap, & qui ne ſoit bien chauſſé & bien nourri. Si ce colon laboure avec ſon bel habit, avec du linge blanc, les cheveux friſés & poudres, voilà certainement le plus grand luxe, & le plus impertinent. Mais qu'un bourgeois de Paris ou de Londres paraiſſe au ſpectacle vétu comme ce païſan, voilà la léſine la plus ridicule.

Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines,
Quos ultrà citraque nequit conſiſtere rectum.

Lorſqu'on inventa les ciſeaux, qui ne ſont certainement pas de l'antiquité la plus haute, que ne dit-on pas contre les premiers qui ſe rognèrent les ongles, & qui coupèrent une partie des cheveux qui leur tombaient ſur le nez? On les traita ſans doute de petits-maîtres & de prodigues, qui achetaient chérement

un

un inſtrument de la vanité, pour gâter l'ouvrage du créateur. Quel péché énorme d'accourcir la corne que Dieu fait naître au bout de nos doigts! C'était un outrage à la Divinité. Ce fut bien pis quand on inventa les chemiſes & les chauſſons. On ſait avec quelle fureur les vieux conſeillers qui n'en avaient jamais porté, crièrent contre les jeunes magiſtrats qui donnèrent dans ce luxe funeſte.



MARTIRE.

On nous berne de martires à faire poufer de rire. On nous peint les Titus, les Trajans, les Marc-Auréles, ces modèles de vertu, comme des monftres de cruauté. Fleuri Abbé du Loc-Dieu a deshonoré fon hiftoire écclésiaftique par des contes qu'une vieille femme de bon fens ne ferait pas affurément à des petits enfans.

Peut-on répéter férieufement que les Romains condamnèrent fept vierges de foixante & dix ans chacune à paffer par les mains de tous les jeunes gens de la ville d'Ancire, eux qui puniffaient de mort les Veftales pour la moindre galanterie?

C'eft apparemment pour faire plaifir aux cabaretiers qu'on a imaginé qu'un cabaretier chrétien nommé Théo-

dote, pria Dieu de faire mourir ces sept vierges plutôt que de les exposer à perdre le plus vieux des pucelages. Dieu éxauca le cabaretier pudibond, & le proconsul fit noyer dans un lac les sept damoiselles. Dès qu'elles furent noyées, elles vinrent se plaindre à Théodote du tour qu'il leur avait joué, & le supplièrent instamment d'empêcher qu'elles ne fussent mangées des poissons. Théodote prend avec lui trois buveurs de sa taverne, marche au lac avec eux, précédé d'un flambeau céleste, & d'un cavalier céleste, repêche les sept vieilles, les enterre, & finit par être pendu.

Dioclétien rencontre un petit garçon nommé St. Romain, qui était bègue; il veut le faire bruler parce qu'il était chrétien; trois juifs se trouvent là & se mettent à rire de ce que Jesu-Christ laisse bruler un petit garçon qui lui appartient; ils crient que leur religion vaut bien mieux que la chrêtienne, puisque Dieu a délivré Sidrac, Mizac & Abdénago de la fournaise ardente. Aussi-tôt les flammes qui entouraient le jeune Romain, sans lui faire mal, se séparent, & vont bruler les trois Juifs.

 L'Em-

L'Empereur tout étonné dit qu'il ne veut rien avoir à démêler avec Dieu ; mais un juge de village moins ſcrupuleux condamne le petit bègue à avoir la langue coupée. Le premier médecin de l'Empereur eſt aſſez honnête pour faire l'opération lui-même ; dès qu'il a coupé la langue au petit Romain, cet enfant ſe met à jaſer avec une volubilité qui ravit toute l'aſſemblée en admiration.

On trouve cent contes de cette eſpèce dans les martirologes. On a cru rendre les anciens Romains odieux, & on s'eſt rendu ridicule. Voulez-vous de bonnes barbaries bien avérées, de bons maſſacres bien conſtatés, des ruiſſeaux de ſang qui aient coulé en effet, des pères, des mères, des maris, des femmes, des enfans à la mammelle réellement égorgés & entaſſés les uns ſur les autres? monſtres perſécuteurs, ne cherchez ces vérités que dans vos annales : vous les trouverez dans les croiſades contre les Albigeois, dans les maſſacres de Mérindol & de Cabriére, dans l'épouvantable journée de la St. Barthelemi, dans les maſſacres d'Irlande, dans les vallées des Vaudois. Il vous ſied

ſied bien, barbares que vous êtes, d'imputer aux meilleurs des Empereurs des cruautés extravagantes, vous qui avez inondé l'Europe de ſang, & qui l'avez couverte de corps expirants, pour prouver que le même corps peut être en mille endroits à la fois, & que le Pape peut vendre des indulgences! Ceſſez de calomnier les Romains vos légiſlateurs, & demandez pardon à Dieu des abominations de vos pères.

Ce n'eſt pas le ſupplice, dites-vous, qui fait le martire, c'eſt la cauſe. Eh bien, je vous accorde que vos victimes ne doivent point être appellées du nom de martir, qui ſignifie témoin; mais quel nom donnerons-nous à vos bourreaux? Les Phalaris & les Buſiris ont été les plus doux des hommes en comparaiſon de vous: votre inquiſition qui ſubſiſte encore, ne fait-elle pas frémir la raiſon, la nature, la religion? Grand Dieu! ſi on allait mettre en cendres ce tribunal infernal, déplairait-on à vos regards vengeurs?

MATIERE.

LEs ſages à qui on demande ce que c'eſt que l'ame, répondent qu'ils n'en ſavent rien. Si on leur demande ce que c'eſt que la matiére, ils font la même réponſe. Il eſt vrai que des profeſſeurs, & ſurtout des écoliers, ſavent parfaitement tout cela; & quand ils ont répété que la matiére eſt étendue & diviſible, ils croyent avoir tout dit; mais quand ils ſont priés de dire ce que c'eſt que cette choſe étendue, ils ſe trouvent embarraſſés. Cela eſt composé de parties, diſent-ils; & ces parties de quoi ſont-elles compoſées? Les élémens de ces parties ſont-ils diviſibles? Alors ou ils ſont muets, ou ils parlent beaucoup, ce qui eſt également ſuſpect. Cet être preſque inconnu qu'on nomme matiére eſt-il éternel? Toute l'antiquité l'a cru. A-t-il par lui-même la force active? Pluſieurs philoſophes l'ont penſé. Ceux qui le nient ſont-ils en droit de le nier? Vous ne concevez pas que la matiére puiſſe avoir rien par elle-même; mais comment pouvez-vous aſſurer qu'elle n'a

n'a pas par elle-même les propriétés qui lui ſont néceſſaires? Vous ignorez quelle eſt ſa nature, & vous lui refuſez des modes qui ſont pourtant dans ſa nature! car enfin, dès qu'elle eſt, il faut bien qu'elle ſoit d'une certaine façon, qu'elle ſoit figurée; & dès qu'elle eſt néceſſairement figurée, eſt-il impoſſible qu'il n'y ait d'autres modes attachés à ſa configuration? La matiére exiſte; vous ne la connaiſſez que par vos ſenſations. Hélas de quoi ſervent toutes les ſubtilités de l'eſprit depuis qu'on raiſonne? La géométrie nous a appris bien des vérités, la métaphiſique bien peu. Nous peſons la matiére, nous la meſurons, nous la décompoſons; & au delà de ces opérations groſſiéres, ſi nous voulons faire un pas, nous trouvons dans nous l'impuiſſance, & devant nous un abime.

Pardonnez de grace à l'univers entier qui s'eſt trompé en croyant la matiére exiſtante par elle-même. Pouvait-il faire autrement? comment imaginer que ce qui eſt ſans ſucceſſion n'a pas toujours été? S'il n'était pas néceſſaire que la matiére exiſtat, pourquoi exiſte-t-elle? Et s'il falait qu'elle fût, pour-

quoi n'aurait-elle pas été toujours? Nul axiome n'a jamais été plus universellement reçu que celui-ci: *Rien ne se fait de rien.* En effet le contraire est incompréhensible. Le cahos a chez tous les peuples précédé l'arrangement qu'une main divine a fait du monde entier. L'éternité de la matiére n'a nui chez aucun peuple au culte de la Divinité. La religion ne fut jamais effarouchée qu'un Dieu éternel fût reconnu comme le maître d'une matiére éternelle. Nous sommes assez heureux pour savoir aujourd'hui par la foi, que Dieu tira la matiére du néant; mais aucune nation n'avait été instruite de ce dogme; les Juifs même l'ignorèrent. Le premier verset de la Genèse dit que les Dieux Eloïm, non pas Eloa, firent le ciel & la terre; il ne dit pas que le ciel & la terre furent créés de rien.

Philon qui est venu dans le seul tems où les Juifs ayent eu quelque érudition, dit dans son chapitre de la création; „ Dieu étant bon par sa nature n'a point „ porté envie à la substance, à la matiére, qui par elle-même n'avait rien „ de bon, qui n'a de sa nature, qu'in-

„ er-

„ertie, confusion, désordre. Il daigna „ la rendre bonne de mauvaise qu'elle „ était. “

L'idée du cahos débrouillée par un Dieu se trouve dans toutes les anciennes théogonies. Hésiode répétait ce que pensait l'orient, quand il disait dans sa théogonie; „ Le cahos est ce qui a existé „ le premier. “ Ovide était l'interprète de tout l'empire Romain quand il disait :

Sic ubi dispositam quisquis fuit ille Deorum
Congeriem secuit.

C'est un Dieu quel qu'il soit qui débrouilla le monde.

La matiére était donc regardée entre les mains de Dieu, comme l'argile sous la roue du potier, s'il est permis de se servir de ces faibles images pour en exprimer la divine puissance.

La matiére étant éternelle devait avoir des propriétés éternelles, comme la configuration, la force d'inertie, le mouvement & la divisibilité. Mais cette divisibilité n'est que la suite du mouvement; car sans mouvement rien ne se divise, ne se sépare, ni ne s'arrange. On regardait donc le mouvement

comme essentiel à la matiére. Le cahos avait été un mouvement confus; & l'arrangement de l'univers un mouvement régulier imprimé à tous les corps par le maître du monde. Mais comment la matiére aurait elle le mouvement par elle-même? Comme elle a, selon tous les anciens, l'étendue & l'impénétrabilité.

Mais on ne la peut concevoir sans étendue, & on peut la concevoir sans mouvement. A cela on répondait; Il est impossible que la matiére ne soit pas perméable; or étant perméable, il faut bien que quelque chose passe continuellement dans ses pores; à quoi bon des passages si rien n'y passe?

De réplique en réplique on ne finirait jamais; le systême de la matiére éternelle a de très grandes difficultés comme tous les systêmes. Celui de la matiére formée de rien n'est pas moins incompréhensible. Il faut l'admettre & ne pas se flatter d'en rendre raison; la philosophie ne rend point raison de tout. Que de choses incompréhensibles n'est-on pas obligé d'admettre même en géométrie! Conçoit-on deux lignes qui s'aprocheront toûjours, & qui ne se rencontreront jamais?

Les

Les géomètres à la vérité nous diront: Les propriétés des asimptotes vous sont démontrées; vous ne pouvez vous empêcher de les admettre; mais la création ne l'est pas, pourquoi l'admettez-vous? Quelle difficulté trouvez-vous à croire comme toute l'antiquité la matiére éternelle? D'un autre côté le théologien vous pressera & vous dira, Si vous croyez la matiére éternelle, vous reconnaissez donc deux principes, Dieu & la matiére; vous tombez dans l'erreur de Zoroastre, de Manés.

On ne répondra rien aux géomètres, parce que ces gens-là ne connaissent que leurs lignes, leurs surfaces & leurs solides; mais on pourra dire au théologien: En quoi suis-je Manichéen? voilà des pierres qu'un architecte n'a point faites; il en a élevé un bâtiment immense; je n'admets point deux architectes; les pierres brutes ont obeï au pouvoir & au génie.

Heureusement quelque systême qu'on embrasse, aucun ne nuit à la morale; car qu'importe que la matiére soit faite ou arrangée? Dieu est également notre maître absolu. Nous devons être également vertueux sur un cahos dé-

brouillé, ou sur un cahos créé de rien. Presqu'aucune de ces questions métaphysiques n'influe sur la conduite de la vie. Il en est des disputes comme des vains discours qu'on tient à table; chacun oublie après diner ce qu'il a dit, & va où son intérêt & son goût l'appellent.

MECHANT.

ON nous crie que la nature humaine est essentiellement perverse, que l'homme est né enfant du diable & méchant. Rien n'est plus mal avisé. Car, mon ami, toi qui me prêches que tout le monde est né pervers, tu m'avertis donc que tu ès né tel, qu'il faut que je me défie de toi comme d'un renard ou d'un crocodile. Oh point, me dis-tu, je suis régénéré, je ne suis ni hérétique ni infidèle, on peut se fier à moi; mais le reste du genre humain qui est ou hérétique, ou ce que tu appelles infidèle, ne sera donc qu'un assemblage de monstres; & toutes les fois

que

que tu parleras à un Lutérien, ou à un Turc, tu dois être sûr qu'ils te voleront, & qu'ils t'assassineront : car ils sont enfans du Diable ; ils sont nés méchants ; l'un n'est point régénéré, & l'autre est dégénéré. Il serait bien plus raisonnable, bien plus beau de dire aux hommes, *Vous êtes tous nés bons, voyez combien il serait affreux de corrompre la pureté de vôtre être.* Il eût falu en user avec le genre humain comme on en use avec tous les hommes en particulier. Un chanoine méne-t-il une vie scandaleuse? on lui dit, est-il possible que vous deshonoriez la dignité de chanoine? On fait souvenir un homme de robe qu'il a l'honneur d'être conseiller du Roi, & qu'il doit l'exemple. On dit à un soldat pour l'encourager, Songe que tu ès du régiment de Champagne. On devrait dire à chaque individu, Souvien toi de ta dignité d'homme.

Et en effet, malgré qu'on en ait, on en revient toujours là ; car que veut dire ce mot si fréquemment employé chez toutes les nations, *rentrez en vous-mêmes?* Si vous étiez né enfant du diable, si vôtre origine était criminelle, si vôtre sang était formé d'une liqueur in-

infernale, ce mot, *rentrez en vous-mêmes* ſignifierait, Conſultez, ſuivez vôtre nature diabolique, ſoyez impoſteur, voleur, aſſaſſin, c'eſt la loi de vôtre père.

L'homme n'eſt point né méchant; il le devient, comme il devient malade. Des médecins ſe préſentent & lui diſent, Vous êtes né malade; il eſt bien ſûr que ces médecins, quelque choſe qu'ils diſent & qu'ils faſſent, ne le guériront pas ſi ſa maladie eſt inhérente à ſa nature; & ces raiſonneurs ſont très malades eux-mêmes.

Aſſemblez tous les enfans de l'univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur & la crainte; s'ils étaient nés méchants, malfaiſans, cruels, ils en montreraient quelque ſigne, comme les petits ſerpents cherchent à mordre, & les petits tigres à déchirer. Mais la nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes offenſives qu'aux pigeons & aux lapins, elle ne leur a pu donner un inſtinct qui les porte à détruire.

L'homme n'eſt donc pas né mauvais, pourquoi pluſieurs ſont-ils donc infectés de cette peſte de la méchanceté?

té ? c'eſt que ceux qui ſont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reſte des hommes, comme une femme attaquée du mal que Chriſtophe Colomb raporta d'Amérique, répand ce venin d'un bout de l'Europe à l'autre. Le premier ambitieux a corrompu la terre.

Vous m'allez dire que ce premier monſtre a déployé le germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté qui eſt dans tous les hommes. J'avoue qu'en général la plupart de nos frères peuvent acquérir ces qualités ; mais tout le monde a-t-il la fièvre putride, la pierre & la gravelle, parce que tout le monde y eſt expoſé ?

Il y a des nations entières qui ne ſont point méchantes ; les Philadelphiens, les Banians n'ont jamais tué perſonne. Les Chinois, les peuples du Tonquin, de Lao, de Siam, du Japon même, depuis plus de cent ans ne connaiſſent point la guerre. A peine voit-on en dix ans un de ces grands crimes qui étonnent la nature humaine, dans les villes de Rome, de Veniſe, de Paris, de Londres, d'Amſterdam, villes où pourtant la cupidité, mère

mère de tous les crimes, eſt extrême.

Si les hommes étaient eſſentiellement méchants, s'ils naiſſaient tous ſoumis à un être auſſi malfaiſant que malheureux, qui pour ſe venger de ſon ſupplice leur inſpirerait toutes ſes fureurs, on verrait tous les matins les maris aſſaſſinés par leurs femmes, & les pères par leurs enfans, comme on voit à l'aube du jour des poules étranglées par une fouïne qui eſt venue ſucer leur ſang.

S'il y a un milliard d'hommes ſur la terre, c'eſt beaucoup; cela donne environ cinq cent millions de femmes qui couſent, qui filent, qui nourriſſent leurs petits, qui tiennent la maiſon ou la cabane propre, & qui médiſent un peu de leurs voiſines. Je ne vois pas quel grand mal ces pauvres innocentes font ſur la terre. Sur ce nombre d'habitans du globe, il y a deux cent millions d'enfans au moins, qui certainement ne tuent ni ne pillent, & environ autant de vieillards ou de malades qui n'en ont pas le pouvoir. Reſtera tout au plus cent millions de jeunes gens robuſtes & capables du crime. De ces cent millions il y en a quatre-vingt-dix con-

continuellement occupés à forcer la terre par un travail prodigieux à leur fournir la nourriture & le vêtement ; ceux-là n'ont guères le temps de mal faire.

Dans les dix millions restants seront compris les gens oisifs & de bonne compagnie, qui veulent jouïr doucement, les hommes à talents occupés de leurs professions, les magistrats, les prêtres, visiblement intéressés à mener une vie pure au moins en apparence. Il ne restera donc de vrais méchants que quelques politiques, soit séculiers, soit réguliers, qui veulent toujours troubler le monde, & quelques milliers de vagabonds qui louent leurs services à ces politiques. Or il n'y a jamais à la fois un million de ces bêtes féroces employées ; & dans ce nombre je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc, tout au plus, sur la terre dans les tems les plus orageux, un homme sur mille, qu'on peut appeller méchant, encor ne l'est-il pas toujours.

Il y a donc infiniment moins de mal sur la terre qu'on ne dit, & qu'on ne croit. Il y en a encor trop, sans doute ; on

on voit des malheurs & des crimes horribles; l'ambition, la colère, le fanatisme ont produit des effets les plus funestes: mais le plaisir de se plaindre & d'exagérer est si grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de sang. Avez-vous été trompé? tous les hommes sont des parjures. Un esprit mélancolique qui a souffert une injustice, voit l'univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux soupant avec sa dame au sortir de l'opéra, n'imagine pas qu'il y ait des infortunés.

MESSIE.

MESSIAH ou Meshiah en hébreu; Christos ou Célomenos en grec; Unctus en latin, Oint.

Nous voyons dans l'ancien testament que le nom de *Messie* fut souvent donné à des princes idolâtres ou infidèles. Il est dit * que Dieu envoya un prophête pour oindre Jehu roi d'Israël; il annonça l'onction sacrée à Hazael roi de Da-

* *iv. Reg. viij.* 12. 13. 14.

Damas & de Sirie, ces deux Princes étant les *Meſſies* du très-haut, pour punir la maiſon d'Achab.

Au 16e. d'Eſaïe le nom de *Meſſie* eſt expreſſément donné à Cyrus. „ Ainſi „ a dit l'Eternel à Cyrus ſon oint, ſon „ *Meſſie*, duquel j'ai pris la main droi- „ te, afin que je terraſſe les nations de- „ vant lui &c. "

Ezéchiel au 28e. chapitre de ſes révélations, donne le nom de *Meſſie* au roi de Tyr, qu'il appelle auſſi *Cherubin*. „ Fils de l'homme, dit l'Eternel au prophête, „ prononce à haute voix „ une complainte ſur le roi de Tyr, „ & lui di; Ainſi a dit le Seigneur „ l'Eternel. Tu étais le ſceau de la reſ- „ ſemblance de Dieu, plein de ſageſſe „ & parfait en beauté; tu as été le jar- „ din d'Héden du Seigneur, (ou ſuivant d'autres verſions, tu étais toutes les délices du Seigneur.) Tes „ vêtemens étaient de ſardoine, de to- „ paſe, de jaſpe, de chriſolite, d'o- „ nix, de béril, de ſaphir, d'eſcarbou- „ cle, d'émeraude, & d'or; ce que „ ſavaient faire tes tambours & tes flu- „ tes a été chez toi; ils ont été tout „ prêts au jour que tu fus créé; tu as „ été un *Chérubin*, un *Meſſie*. Ce

Ce nom de *Messiah*, *Christ*, se donnait aux rois, aux prophêtes, & aux grands-prêtres des Hébreux. Nous lisons dans le I. des Rois xij. 3. „ Le „ Seigneur & son *Messie* sont témoins, “ c'est-à-dire, le Seigneur & le Roi qu'il a établi. Et ailleurs; „ Ne touchez „ point à mes oints, & ne faites au„ cun mal à mes prophêtes. “ David animé de l'Esprit de Dieu, donne dans plus d'un endroit à Saül son beau-père réprouvé qui le persécutait, le nom & la qualité d'Oint, de *Messie* du Seigneur; „ Dieu me garde, dit-il fréquemment, „ de porter ma main „ sur l'oint du Seigneur, sur le *Messie* „ de Dieu! “

Hérode étant oint fut appellé *Messie* par les Hérodiens, qui composèrent quelque temps une petite secte.

Si le nom de *Messie*, d'oint de l'Eternel a été donné à des rois idolâtres, à des réprouvés, il a été très-souvent employé dans nos anciens oracles pour désigner l'Oint véritable du Seigneur, ce *Messie* par excellence, le Christ, fils de Dieu, enfin Dieu lui-même.

Si l'on rapproche tous les divers oracles qu'on applique pour l'ordinaire au

Mes-

Meſſie, il en peut réſulter quelques difficultés apparentes dont les Juifs ſe ſont prévalus pour juſtifier, s'ils le pouvaient, leur obſtination. Pluſieurs grands théologiens leur accordent, que dans l'état d'oppreſſion ſous lequel gémiſſait le peuple Juif, & après toutes les promeſſes que l'Eternel lui avait faites ſi ſouvent, de le rendre victorieux de tous ſes ennemis, il pouvait ſoupirer après la venue d'un *Meſſie* vainqueur & libérateur, & qu'ainſi il eſt en quelque ſorte excuſable de n'avoir pas d'abord reconnu ce libérateur dans la perſonne de Jéſus, d'autant plus qu'il n'y à pas un ſeul paſſage dans l'ancien Teſtament où il ſoit dit, Croyez au *Meſſie*.

Il était dans le plan de la ſageſſe éternelle, que les idées ſpirituelles du vrai *Meſſie* fuſſent inconnues à la multitude aveugle; elles le furent au point que les docteurs Juifs ſe ſont aviſés de nier que les paſſages que nous alléguons doivent s'entendre du Meſſie; pluſieurs diſent que le Meſſie eſt déja venu en la perſonne d'Ezéchias; c'était le ſentiment du fameux Hillel. D'autres en grand nombre prétendent que

la

la croyance de la venue d'un *Messie* n'est point un article fondamental de foi ; & que ce dogme n'étant ni dans le décalogue, ni dans le lévitique, il n'est qu'une espérance consolante.

Plusieurs Rabins vous disent qu'ils ne doutent pas, que suivant les anciens oracles, le *Messie* ne soit venu dans les tems marqués ; mais qu'il ne vieillit point, qu'il reste caché sur cette terre, & qu'il attend pour se manifester qu'Israël ait célébré comme il faut le sabat.

Le fameux rabin Salomon Jarchy ou Raschy, qui vivait au commencement du douziéme siècle, dit dans ses Talmudiques, que les anciens Hébreux ont crû que le Messie était né le jour de la dernière destruction de Jérusalem par les armées Romaines ; c'est, comme on dit, appeller le médecin après la mort.

Le Rabbi Kimchy qui vivait aussi au douziéme siècle, annonçait que le *Messie* dont il croyait la venue très-prochaine, chasserait de la Judée les chrétiens qui la possédaient pour lors ; il est vrai que les Chrétiens perdirent la terre sainte ; mais ce fut Saladin qui les vainquit : pour peu que ce conquérant eût pro-

tégé

tégé les Juifs, & se fût déclaré pour eux, il est vraisemblable que dans leur enthousiasme ils en auraient fait leur Messie.

Les auteurs sacrés, & nôtre Seigneur Jésus lui-même, comparent souvent le régne du *Messie* & l'éternelle béatitude à des jours de nôces, à des festins; mais les Talmudistes ont étrangement abusé de ces paraboles; selon eux le Messie donnera à son peuple rassemblé dans la terre de Canaan, un repas dont le vin sera celui qu'Adam lui-même fit dans le Paradis terrestre, & qui se conserve dans de vastes celliers creusés par les anges au centre de la terre.

On servira pour entrée le fameux poisson, appellé le grand Léviathan, qui avale tout d'un coup un poisson moins grand que lui, lequel ne laisse pas d'avoir trois cent lieues de long: toute la masse des eaux est portée sur Léviathan. Dieu au commencement en créa un mâle & un autre femelle; mais de peur qu'ils ne renversassent la terre, & qu'ils ne remplissent l'univers de leur semblables, Dieu tua la femelle, & la sala pour le festin du *Messie*.

Les Rabbins ajoutent qu'on tuera pour

pour ce repas le taureau Béhémoth, qui eſt ſi gros qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes : la femelle de ce taureau fut tuée au commencement du monde, afin qu'une eſpèce ſi prodigieuſe ne ſe multipliât pas, ce qui n'aurait pû que nuire aux autres créatures ; mais ils aſſurent que l'Eternel ne la ſala pas, parce que la vache ſalée n'eſt pas ſi bonne que la léviathane. Les juifs ajoutent encor tant de foi à toutes ces réveries rabbiniques, que ſouvent ils jurent ſur leur part du bœuf Béhémoth.

Après des idées ſi groſſiéres ſur la venue du Meſſie, & ſur ſon régne, faut-il s'étonner, ſi les juifs tant anciens que modernes, & pluſieurs même des premiers chrêtiens, malheureuſement imbus de toutes ces réveries, n'ont pû s'élever à l'idée de la nature divine de l'Oint du Seigneur, & n'ont pas attribué la qualité de Dieu au *Meſſie*? Voyez comme les juifs s'expriment là-deſſus dans l'ouvrage intitulé *Judæi Luſitani quæſtiones ad chriſtianos.* * Reconnaître, „ diſent-ils, un homme Dieu, c'eſt s'a-„ buſer

* *Quæſt.* 1. 2. 4. 23. *&c.*

„ buſer ſoi-même, c'eſt ſe forger un „ monſtre, un centaure, le bizarre com„ poſé de deux natures qui ne ſauraient „ s'allier.“ Ils ajoutent que les Prophêtes n'enſeignent point que le *Meſſie* ſoit homme Dieu, qu'ils diſtinguent expreſſement entre Dieu & David, qu'ils déclarent le premier maître & le ſecond ſerviteur, &c.

On ſait aſſez que les juifs eſclaves de la lettre n'ont jamais pénétré comme nous le ſens des écritures.

Lorſque le Sauveur parut, les préjugés juifs s'élevèrent contre lui. Jéſus-Chriſt lui-même, pour ne pas révolter leurs eſprits aveugles, parait extrêmement réſervé ſur l'article de ſa divinité; il voulait, dit Saint Chriſoſtome, *accoutumer inſenſiblement ſes auditeurs à croire un miſtère ſi fort élevé au-deſſus de la raiſon.* S'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés, cette action ſoulève tous ceux qui en ſont les témoins; ſes miracles les plus évidens ne peuvent convaincre de ſa divinité, ceux mêmes en faveur deſquels il les opère. Lorſque devant le tribunal du ſouverain ſacrificateur, il avoue avec un modeſte détour qu'il eſt le fils

de Dieu, le grand-prêtre déchire sa robe & crie au blasphême. Avant l'envoi du Saint-Esprit, les Apôtres ne soupçonnent pas même la divinité de leur maître; il les interroge sur ce que le peuple pense de lui, ils répondent, que les uns le prennent pour Elie, les autres pour Jérémie, ou pour quelqu'autre Prophête. St. Pierre a besoin d'une révélation particuliére pour connaître que Jésus est le Christ, le fils du Dieu vivant.

Les Juifs révoltés contre la divinité de Jésus-Christ ont eu recours à toutes sortes de voyes pour détruire ce grand mistère; ils détournent le sens de leurs propres oracles, ou ne les appliquent pas au *Messie*; ils prétendent que le nom de Dieu, *Eloï*, n'est pas particulier à la divinité, & qu'il se donne même par les auteurs sacrés aux juges, aux magistrats, en général à ceux qui sont élevés en autorité; ils citent en effet un très-grand nombre de passages des saintes écritures, qui justifient cette observation, mais qui ne donnent aucune atteinte aux termes exprès des anciens oracles qui regardent le *Messie*.

Enfin ils prétendent que si le Sauveur,

veur, & après lui les Evangélistes, les Apôtres & les premiers Chrétiens, appellent Jésus le fils de Dieu, ce terme auguste ne signifiait dans les tems Evangéliques, autre chose que l'opposé des fils de Bélial, c'est-à-dire, homme de bien, serviteur de Dieu; par opposition à un méchant, un homme qui ne craint point Dieu.

Si les Juifs ont contesté à Jésus-Christ la qualité de *Messie* & sa divinité, ils n'ont rien négligé aussi pour le rendre méprisable, pour jetter sur sa naissance, sa vie & sa mort, tout le ridicule & tout l'opprobre qu'a pû imaginer leur criminel acharnement.

De tous les ouvrages qu'a produits l'aveuglement des Juifs, il n'en est point de plus odieux & de plus extravagant que le livre ancien intitulé *Sepher Toldos Jeschut*, tiré de la poussiére par Mr. Vagenseil dans le second tome de son ouvrage intitulé *Tela ignea &c.*

C'est dans ce *Sepher Toldos Jeschut*, qu'on lit une histoire monstrueuse de la vie de nôtre Sauveur forgée avec toute la passion & la mauvaise foi possibles. Ainsi, par exemple, ils ont osé écrire qu'un nommé Panther ou Pan-

dera, habitant de Betléem, était devenu amoureux d'une jeune femme mariée à Jokanam. Il eut de ce commerce impur un fils qui fut nommé Jesua ou Jesu. Le père de cet enfant fut obligé de s'enfuir, & se retira à Babylone. Quant au jeune Jesu, on l'envoya aux écoles; mais, ajoute l'auteur, il eut l'insolence de lever la tête, & de se découvrir devant les sacrificateurs, au lieu de paraître devant eux la tête baissée, & le visage couvert, comme c'était la coutume; hardiesse qui fut vivement tansée; ce qui donna lieu d'examiner sa naissance, qui fut trouvée impure, & l'exposa bientôt à l'ignominie.

Ce détestable livre *Sepher Toldos Jeschut* était connu dès le second siècle; Celse le cita avec confiance, & Origène le réfute au chapitre neuviéme.

Il y a un autre livre intitulé aussi *Toledos Jesu*, publié l'an 1705. par Mr. Huldric, qui suit de plus près l'évangile de l'enfance, mais qui commet à tout moment les anacronismes les plus grossiers; il fait naître & mourir Jésus-Christ sous le règne d'Hérode le grand; il veut que ce soit à ce prince qu'ont été faites les plaintes sur l'adul-

tre de Panther & de Marie mère de Jésus.

L'auteur qui prend le nom de Jonathan, qui se dit contemporain de Jésus-Christ & demeurant à Jérusalem, avance qu'Hérode consulta sur le fait de Jésus-Christ les sénateurs d'une ville dans la terre de Césarée: nous ne suivrons pas un auteur aussi absurde dans toutes ses contradictions.

Cependant c'est à la faveur de toutes ces calomnies que les Juifs s'entretiennent dans leur haine implacable contre les chrêtiens, & contre l'Evangile; ils n'ont rien négligé pour altérer la chronologie du vieux testament, & pour répandre des doutes & des difficultés sur le tems de la venue de notre Sauveur.

Ahmed-ben-Cassum-al Andacousy, Maure de Grenade qui vivait sur la fin du 16e. siècle, cite un ancien manuscrit arabe qui fut trouvé avec seize lames de plomb, gravées en caractères arabes, dans une grotte près de Grenade. Dom Pedro y Quiñones archevêque de Grenade en a rendu lui-même témoignage; ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis por-

tées à Rome, où après un examen de plusieurs années, elles ont enfin été condamnées comme apocriphes, sous le pontificat d'Alexandre VII. Elles ne renferment que des histoires fabuleuses touchant la vie de Marie & de son fils.

Le nom de *Messie* accompagné de l'épitète de *faux* se donne encor à ces imposteurs qui dans divers tems ont cherché à abuser la nation Juive. Il y eut de ces *faux-Messies* avant même la venue du véritable oint de Dieu. Le sage Gamaliel parle * d'un nommé Theudas, dont l'histoire se lit dans les antiquités Judaïques de Josephe, liv. 20. ch. 2. Il se vantait de passer le Jourdain à pié sec; il attira beaucoup de gens à sa suite; mais les Romains étant tombés sur sa petite troupe la dissipèrent, coupèrent la tête au malheureux chef, & l'exposèrent dans Jérusalem.

Gamaliel parle aussi de Judas le Galiléen, qui est sans doute le même dont Josephe fait mention dans le 12. chap. du second livre de la guerre des Juifs. Il dit que ce faux prophête avait ramassé

* *Act. Apost. h. V. v. 34. 35. 36.*

massé près de trente mille hommes ; mais l'hyperbole est le caractère de l'historien Juif.

Dès les tems apostoliques l'on vit Simon surnommé le magicien, * qui avait sû séduire les habitans de Samarie, au point qu'ils le considéraient comme *la vertu de Dieu.*

Dans le siècle suivant l'an 178. & 179. de l'ére chrêtienne, sous l'empire d'Adrien, parut le *faux-Messie* Barchochebas, à la tête d'une armée. L'empereur envoya contre lui Julius Severus, qui après plusieurs rencontres enferma les révoltés dans la ville de Bither ; elle soutint un siége opiniâtre, & fut emportée : Barchochebas y fut pris & mis à mort. Adrien crut ne pouvoir mieux prévenir les continuelles révoltes des Juifs qu'en leur défendant par un édit d'aller à Jérusalem ; il établit même des gardes aux portes de cette ville, pour en défendre l'entrée aux restes du peuple d'Israël.

On lit dans Socrate historien écclésiastique ** que l'an 434, il parut dans l'île de Candie un *faux-Messie* qui s'ap-

* *Act. Apost. chap. VIII. v. 9.*
** *Socr. Hist. eccl. l. 2. chap. 38.*

s'appellait Moïse. Il se disait l'ancien libérateur des Hébreux ressuscité pour les délivrer encore.

Un siécle après, en 530. il y eut dans la Palestine un *faux-Messie* nommé Julien; il s'annonçoit comme un grand conquérant, qui à la tête de sa nation détruirait par les armes tout le peuple chrêtien; séduits par ses promesses, les Juifs armés massacrèrent plusieurs chrêtiens. L'empereur Justinien envoya des troupes contre lui; on livra bataille au faux Christ; il fut pris & condamné au dernier supplice.

Au commencement du 8e. siècle, Serenus Juif espagnol se porta pour Messie, prêcha, eut des disciples, & mourut comme eux dans la misère.

Il s'éleva plusieurs *faux-Messies* dans le douziéme siècle. Il en parut un en France sous Louis le jeune; il fut pendu lui & ses adhérens, sans qu'on ait jamais sçû les noms ni du maître ni des disciples.

Le treiziéme siècle fut fertile en *faux-Messies*; on en compte sept ou huit qui parurent en Arabie, en Perse, dans l'Espagne, en Moravie: l'un d'eux qui se nommait David el Ré passe pour

avoir

avoir été un très-grand magicien ; il séduisit les Juifs, & se vit à la tête d'un parti considérable ; mais ce *Messie* fut assassiné.

Jaque Zieglerne de Moravie, qui vivait au milieu du 16e. siècle, annonçait la prochaine manifestation du *Messie* ; né, à ce qu'il assurait, depuis quatorze ans, il l'avait vû, disait-il, à Strasbourg, & il gardait avec soin une épée & un sceptre pour les lui mettre en main dès qu'il serait en âge d'enseigner.

L'an 1624. un autre Zieglerne confirma la prédication du premier.

L'an 1666. Zabathei Sévi, né dans Alep, se dit le *Messie* prédit par les Zieglernes. Il débuta par prêcher sur les grands chemins, & au milieu des campagnes ; les Turcs se moquaient de lui, pendant que ses disciples l'admiraient. Il paraît qu'il ne mit pas d'abord dans ses intérêts le gros de la nation Juive, puisque les chefs de la sinagogue de Smyrne, portèrent contre lui une sentence de mort ; mais il en fut quitte pour la peur & le bannissement.

Il contracta trois mariages, & l'on

prétend qu'il n'en consomma point, disant que cela était au-dessous de lui. Il s'associa un nommé Nathan-Lévi : celui-ci fit le personnage du prophête Elie, qui devait précéder le *Messie*. Ils se rendirent à Jérusalem, & Nathan y annonça Zabathéi-Sevi comme le libérateur des nations. La populace Juive se déclara pour eux ; mais ceux qui avaient quelque chose à perdre les anathématisérent.

Sévi pour fuir l'orage se retira à Constantinople, & de là à Smyrne ; Nathan-Lévi lui envoya quatre ambassadeurs, qui le reconnurent & le saluèrent publiquement en qualité de *Messie* ; cette ambassade en imposa au peuple, & même à quelques docteurs, qui déclarèrent Sabathéi-Sévi *Messie* & Roi des Hébreux. Mais la sinagogue de Smyrne condamna son Roi à être empâlé.

Sabathéi se mit sous la protection du Cadi de Smyrne, & eut bientôt pour lui tout le peuple Juif ; il fit dresser deux trônes, un pour lui, & l'autre pour son épouse favorite ; il prit le nom de Roi des Rois, & donna à Joseph-Sévi son frère celui de Roi de Juda. Il

Il promit aux Juifs la conquête de l'empire Ottoman. Il poussa même l'insolence jusqu'à faire ôter de la liturgie Juive le nom de l'Empereur, & à y faire substituer le sien.

On le fit mettre en prison aux Dardanelles ; les Juifs publièrent qu'on n'épargnait sa vie, que parce que les Turcs savaient bien qu'il était immortel. Le gouverneur des Dardanelles s'enrichit des présens que les Juifs lui prodiguèrent pour visiter leur Roi, leur *Messie* prisonnier, qui dans les fers conservait toute sa dignité, & se faisait baiser les pieds.

Cependant le Sultan qui tenait sa cour à Andrinople, voulut faire finir cette comédie; il fit venir Sévi, & lui dit que s'il était *Messie*, il devait être invulnérable; Sévi en convint. Le grand-Seigneur le fit placer pour but aux fléches de ses icoglans ; le *Messie* avoua qu'il n'était point invulnérable, & protesta que Dieu ne l'envoyait que pour rendre témoignage à la sainte religion Musulmane. Fustigé par les ministres de la loi, il se fit Mahométan, & il vécut & mourut également méprisé des Juifs & des Musulmans; ce qui a

si fort décrédité la profession de *Messie*, que Sévi est le dernier qui ait paru.

METAMORPHOSE,
METEMPSICOSE.

N'Est-il pas bien naturel que toutes les Métamorphoses dont la terre est couverte, ayent fait imaginer dans l'Orient où l'on a imaginé tout, que nos ames passaient d'un corps à un autre? Un point presque imperceptible devient un ver, ce ver devient papillon; un gland se transforme en chêne, un œuf en oiseau; l'eau devient nuage & tonnerre; le bois se change en feu & en cendre; tout parait enfin métamorphose dans la nature. On attribua bientôt aux ames, qu'on regardait comme des figures légères, ce qu'on voyait sensiblement dans des corps plus grossiers. L'idée de la métempsicose est peut-être le plus ancien dogme de l'univers connu, & il règne encor dans une grande partie de l'Inde & de la Chine.

Il eſt encor très-naturel que toutes les Métamorphoſes dont nous ſommes les témoins, ayent produit ces anciennes fables qu'Ovide a recüeillies dans ſon admirable ouvrage. Les Juifs même ont eu auſſi leurs métamorphoſes. Si Niobé fut changée en marbre, Hedith femme de Loth fut changée en ſtatue de ſel. Si Euridice reſta dans les enfers pour avoir regardé derrière elle, c'eſt auſſi pour la même indiſcrétion que cette femme de Loth füt privée de la nature humaine. Le bourg qu'habitaient Baucis & Philémon en Phrigie eſt changé en un lac, la même choſe arrive à Sodome. Les filles d'Anius changeaient l'eau en huile; nous avons dans l'écriture une métamorphoſe à peu près ſemblable, mais plus vraie & plus ſacrée. Cadmus fut changé en ſerpent; la verge d'Aaron devint ſerpent auſſi.

Les Dieux ſe changeaient très-ſouvent en hommes, les Juifs n'ont jamais vû les anges que ſous la forme humaine. Les anges mangèrent chez Abraham. Paul dans ſon Epitre aux Corinthiens dit que l'ange de Satan lui a donné des ſouflets! *Angelos Sathana me colaphizei.*

MIRACLES.

UN miracle ſelon l'énergie du mot eſt une choſe admirable. En ce cas tout eſt miracle. L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de ſoleils, l'activité de la lumiére, la vie des animaux, ſont des miracles perpétuels.

Selon les idées reçues nous appellons miracle la violation de ces loix divines & éternelles. Qu'il y ait une éclipſe de ſoleil pendant la pleine lune, qu'un mort faſſe à pié deux lieues de chemin en portant ſa tête entre ſes bras, nous appellons cela un miracle.

Pluſieurs Phyſiciens ſoutiennent qu'en ce ſens il n'y a point de miracles ; & voici leurs arguments.

Un miracle eſt la violation des loix mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce ſeul expoſé, un miracle eſt une contradiction dans les termes. Une loi ne peut être à la fois immuable & violée ; mais une loi, leur dit-on, étant établie par Dieu même, ne peut-elle être ſuſpendue par ſon auteur ?

teur? Ils ont la hardiesse de répondre que non, & qu'il est impossible que l'Etre infiniment sage ait fait des loix pour les violer. Il ne pouvait, disent-ils, déranger sa machine que pour la faire mieux aller; or il est clair qu'étant Dieu il a fait cette immense machine aussi bonne qu'il l'a pû; s'il a vu qu'il y aurait quelque imperfection résultante de la nature de la matière, il y a pourvu dès le commencement, ainsi il n'y changera jamais rien.

De plus Dieu ne peut rien faire sans raison; or quelle raison le porterait à défigurer pour quelque tems son propre ouvrage?

C'est en faveur des hommes, leur dit-on. C'est donc au moins en faveur de tous les hommes, répondent-ils; car il est impossible de concevoir que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le genre humain; encor même le genre humain est bien peu de chose; il est beaucoup moindre qu'une petite fourmilière en comparaison de tous les êtres qui remplissent l'immensité. Or n'est-ce pas la plus absurde des folies d'imaginer que l'E-

l'Etre infini intervertiſſe en faveur de trois ou quatre centaines de fourmis, ſur ce petit amas de fange, le jeu éternel de ces reſſorts immenſes qui font mouvoir tout l'univers.

Mais ſuppoſons que Dieu ait voulu diſtinguer un petit nombre d'hommes par des faveurs particulières, faudra-t-il qu'il change ce qu'il a établi pour tous les tems & pour tous les lieux? Il n'a certes aucun beſoin de ce changement, de cette inconſtance, pour favoriſer ſes créatures; ſes faveurs ſont dans ſes loix mêmes. Il a tout prévû, tout arrangé pour elles; toutes obéiſſent irrévocablement à la force qu'il a imprimée pour jamais dans la nature.

Pourquoi Dieu ferait-il un miracle? Pour venir à bout d'un certain deſſein ſur quelques êtres vivants? Il dirait donc, Je n'ai pû parvenir, par la fabrique de l'univers, par mes décrets divins, par mes loix éternelles, à remplir un certain deſſein; je vais changer mes éternelles idées, mes loix immuables, pour tâcher d'exécuter ce que je n'ai pu faire par elles. Ce ſerait un aveu de ſa faibleſſe & non de

de sa puissance. Ce serait, ce semble, dans lui la plus inconcevable contradiction. Ainsi donc, oser supposer à Dieu des miracles, c'est réellement l'insulter, (si des hommes peuvent insulter Dieu ;) c'est lui dire, Vous êtes un être faible & inconséquent. Il est donc absurde de croire des miracles, c'est deshonorer en quelque sorte la Divinité.

On presse ces philosophes, on leur dit, Vous avez beau exalter l'immutabilité de l'Etre suprême, l'éternité de ses loix, la régularité de ses mondes infinis; notre petit tas de boue a été tout couvert de miracles ; les histoires sont aussi remplies de prodiges que d'événements naturels. Les filles du grand-prêtre Anius changeaient tout ce qu'elles voulaient en bled, en vin, ou en huile; Athalide fille de Mercure ressuscita plusieurs fois ; Esculape ressuscita Hipolite; Hercule arracha Alceste à la mort ; Herès revint au monde après avoir passé quinze jours dans les enfers; Romulus & Rémus naquirent d'un Dieu & d'une Vestale ; le Palladium tomba du ciel dans la ville de Troye ; la chevelure de Bé-

Bérénice devint un assemblage d'étoiles; la cabane de Baucis & de Philémon fut changée en un superbe temple; la tête d'Orphée rendait des oracles après sa mort; les murailles de Thèbes se construisirent d'elles-mêmes au son de la flute, en présence des Grecs; les guérisons faites dans le temple d'Esculape, étaient innombrables; & nous avons encor des monuments chargés du nom des témoins oculaires des miracles d'Esculape.

Nommez moi un peuple, chez lequel il ne se soit pas opéré des prodiges incroyables, surtout dans des tems où l'on savait à peine lire & écrire.

Les philosophes ne répondent à ces objections qu'en riant & en levant les épaules; mais les philosophes chrêtiens disent; Nous croyons aux miracles opérés dans nôtre sainte religion; nous les croyons par la foi, & non par nôtre raison que nous nous gardons bien d'écouter; car lorsque la foi parle, on sait assez que la raison ne doit pas dire un seul mot; nous avons une croyance ferme & entiére dans les miracles de Jésus-Christ, & des Apôtres; mais permettez nous de douter un peu de plusieurs

ſieurs autres; ſouffrez, par exemple, que nous ſuſpendions nôtre jugement ſur ce que rapporte un homme ſimple auquel on a donné le nom de grand. Il aſſure qu'un petit moine était ſi fort accoutumé à faire des miracles, que le prieur lui défendit enfin d'exercer ſon talent. Le petit moine obéit; mais ayant vû un pauvre couvreur qui tombait du haut d'un toit, il balança entre le déſir de lui ſauver la vie, & la ſainte obédience. Il ordonna ſeulement au couvreur de reſter en l'air juſqu'à nouvel ordre, & courut vîte conter à ſon prieur l'état des choſes. Le prieur lui donna l'abſolution du péché qu'il avait commis en commençant un miracle ſans permiſſion, & lui permit de l'achever, pourvû qu'il s'en tint là, & qu'il n'y revint plus. On accorde aux philoſophes qu'il faut un peu ſe défier de cette hiſtoire.

Mais comment oſeriez-vous nier, leur dit-on, que St. Gervais & St. Protais ayent apparu en ſonge à St. Ambroiſe? qu'ils lui ayent enſeigné l'endroit où étaient leurs reliques? que St. Ambroiſe les ait déterrées, & qu'elles ayent guéri un aveugle? St. Auguſtin était alors

alors à Milan; c'eſt lui qui rapporte ce miracle *immenſo populo teſte*, dit-il dans ſa cité de Dieu livre 22. Voilà un miracle des mieux conſtatés. Les philoſophes diſent qu'ils n'en croyent rien, que Gervais & Protais n'apparaiſſent à perſonne, qu'il importe fort peu au genre humain qu'on ſache où ſont les reſtes de leurs carcaſſes; qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle, qu'à celui de Veſpaſien; que c'eſt un miracle inutile; que Dieu ne fait rien d'inutile; & ils ſe tiennent fermes dans leurs principes. Mon reſpect pour St. Gervais & St. Protais ne me permet pas d'être de l'avis de ces philoſophes; je rends compte ſeulement de leur incrédulité. Ils font grand cas du paſſage de Lucien qui ſe trouve dans la mort de Peregrinus. „ Quand „ un joueur de gobelets adroit ſe fait „ Chrêtien, il eſt ſûr de faire fortune. " Mais comme Lucien eſt un auteur prophane, il ne doit avoir aucune autorité parmi nous.

Ces Philoſophes ne peuvent ſe réſoudre à croire les miracles opérés dans le ſecond ſiècle; des témoins oculaires ont beau écrire que l'Evêque de Smyrne St. Policarpe, ayant été condamné à être brû-

brûlé, & étant jetté dans les flammes, ils entendirent une voix du ciel qui criait, Courage, Policarpe, sois fort, montre toi homme; qu'alors les flammes du bucher s'écartèrent de son corps, & formèrent un pavillon de feu au-dessus de sa tête, & que du milieu du bucher il sortit une colombe; enfin on fut obligé de trancher la tête de Policarpe. A quoi bon ce miracle? disent les incrédules; pourquoi les flammes ont-elles perdu leur nature, & pourquoi la hache de l'exécuteur n'a-t-elle pas perdu la sienne? D'où vient que tant de martirs sont sortis sains & saufs de l'huile bouillante, & n'ont pû résister au tranchant du glaive? On répond que c'est la volonté de Dieu. Mais les Philosophes voudraient avoir vû tout cela de leurs yeux avant de le croire.

Ceux qui fortifient leurs raisonnements par la science vous diront que les pères de l'Eglise ont avoué souvent eux-mêmes qu'il ne se faisait plus de miracles de leur tems. St. Chrisostome dit expressément: „ Les dons extraordinaires de l'esprit étaient donnés „ même aux indignes, parce qu'alors „ l'égli-

„ l'église avait besoin de miracles ; mais „ aujourd'hui ils ne sont pas même „ donnés aux dignes, parce que l'E- „ glise n'en a plus de besoin. “ Ensuite il avoue qu'il n'y a plus personne qui ressuscite les morts, ni même qui guérisse les malades.

St. Augustin lui-même, malgré le miracle de Gervais & de Protais, dit dans sa cité de Dieu ; „ Pourquoi ces „ miracles qui se faisaient autrefois ne „ se font-ils plus aujourd'hui ? “ Et il en donne la même raison. *Cur, inquiunt, nunc illa miracula quæ prædicatis facta esse, non fiunt ? Possem quidem dicere, necessaria prius fuisse, quam crederet mundus, ad hoc ut crederet mundus.*

On objecte aux Philosophes que St. Augustin, malgré cet aveu, parle pourtant d'un vieux savetier d'Hippone, qui ayant perdu son habit alla prier à la chapelle *des vingt martirs* ; qu'en retournant il trouva un poisson dans le corps duquel il y avait un anneau d'or, & que le cuisinier qui fit cuire le poisson, dit au savetier, Voilà ce que les vingt martirs vous donnent.

A cela les Philosophes répondent qu'il

qu'il n'y a rien dans cette hiſtoire qui contrediſe les loix de la nature, que la Phyſique n'eſt point du tout bleſſée qu'un poiſſon ait avalé un anneau d'or, & qu'un cuiſinier ait donné cet anneau à un ſavetier, qu'il n'y a là aucun miracle.

Si on fait ſouvenir ces Philoſophes que ſelon St. Jerome dans ſa vie de l'hermite Paul, cet hermite eut pluſieurs converſations avec des ſatyres, & avec des faunes, qu'un corbeau lui apporta tous les jours pendant trente ans la moitié d'un pain pour ſon diner, & un pain tout entier le jour que St. Antoine vint le voir; ils pourront répondre encor, que tout cela n'eſt pas abſolument contre la Phyſique, que des ſatyres & des faunes peuvent avoir exiſté, & qu'en tout cas ſi ce conte eſt une puérilité, cela n'a rien de commun avec les vrais miracles du Sauveur & de ſes Apôtres. Pluſieurs bons Chrêtiens ont combattu l'hiſtoire de St. Simeon Stilite, écrite par Théodoret; beaucoup de miracles qui paſſent pour autentiques dans l'Egliſe grecque, ont été révoqués en doute par pluſieurs Latins; de même que des miracles Latins ont été ſuſpects

à

à l'Eglise grecque ; les protestants sont venus ensuite, qui ont fort maltraité les miracles de l'une & l'autre Eglise.

Un savant Jésuite * qui a prêché longtems dans les Indes, se plaint de ce que ni ses confréres, ni lui, n'ont jamais pû faire de miracle. Xavier se lamente dans plusieurs de ses Lettres de n'avoir point le don des langues ; il dit qu'il n'est chez les Japonnois que comme une statue muette ; cependant les Jésuites ont écrit qu'il avait ressuscité huit morts, c'est beaucoup ; mais il faut aussi considérer qu'il les ressuscitait à six mille lieuës d'ici. Il s'est trouvé depuis des gens qui ont prétendu que l'abolissement des Jésuites en France est un beaucoup plus grand miracle que ceux de Xavier & d'Ignace.

Quoi qu'il en soit, tous les Chrêtiens conviennent que les miracles de Jésus-Christ & des Apôtres sont d'une vérité incontestable ; mais qu'on peut douter à toute force, de quelques miracles faits dans nos derniers tems, & qui n'ont pas eu une autenticité certaine.

On souhaiterait, par exemple, pour qu'un

* *Ospinian. p. 230.*

qu'un miracle fût bien constaté, qu'il fût fait en présence de l'Académie des sciences de Paris, ou de la Société royale de Londres, & de la Faculté de Médecine, assistées d'un détachement du régiment des gardes, pour contenir la foule du peuple, qui pourrait par son indiscrétion empêcher l'opération du miracle.

On demandait un jour à un philosophe, ce qu'il dirait, s'il voyait le soleil s'arrêter, c'est-à-dire, si le mouvement de la terre autour de cet astre cessait; si tous les morts ressuscitaient, & si toutes les montagnes allaient se jetter de compagnie dans la mer, le tout pour prouver quelque vérité importante, comme par exemple, la grace versatile? Ce que je dirais? répondit le philosophe, je me ferais Manichéen; je dirais qu'il y a un principe qui défait ce que l'autre a fait.

MOYSE.

PLusieurs savants ont crû que le Pentateuque ne peut avoir été écrit par Moïse. Ils disent que par l'écriture même il est avéré que le premier exemplaire connu fut trouvé du tems du roi Josias, & que cet unique exemplaire fut apporté au roi par le sécrétaire Saphan. Or entre Moïse & cette avanture du sécrétaire Saphan, il y a 1167. années par le comput hébraïque. Car Dieu apparut à Moïse dans le buisson ardent l'an du monde 2213. & le sécrétaire Saphan publia le livre de la loi l'an du monde 3380. Ce livre trouvé sous Josias fut inconnu jusqu'au retour de la captivité de Babilone, & il est dit que ce fut Esdras, inspiré de Dieu, qui mit en lumière toutes les saintes écritures.

Mais que ce soit Esdras ou un autre qui ait rédigé ce livre, cela est absolument indifférent dès que le livre est inspiré. Il n'est point dit dans le Pentateuque que Moïse en soit l'auteur; il serait donc permis de l'attribuer à un au-

autre homme, à qui l'esprit divin l'aura dicté, si l'Eglise n'avait pas d'ailleurs décidé que le livre est de Moïse.

Quelques contradicteurs ajoutent qu'aucun prophête n'a cité les livres du Pentateuque, qu'il n'en est question ni dans les Psaumes, ni dans les livres attribués à Salomon, ni dans Jérémie, ni dans Isaïe, ni enfin dans aucun livre canonique des Juifs. Les mots qui répondent à ceux de Genèse, Exode, Nombres, Lévitique, Deutéronome, ne se trouvent dans aucun autre écrit, reconnu par eux pour autentique.

D'autres plus hardis ont fait les questions suivantes.

1°. Est-il bien vrai qu'il y ait eu un Moïse? Si un homme qui commandait à la nature entiére eût existé chez les Egyptiens, de si prodigieux événements n'auraient-ils pas fait la partie principale de l'histoire d'Egypte? Sanchoniaton, Manéton, Megastène, Hérodote n'en auraient-ils pas parlé? Joseph l'historien a recueilli tous les témoignages possibles en faveur des Juifs; il n'ose dire qu'aucun des auteurs qu'il cite, ait dit un seul mot de Moïse. Quoi!

le Nil aura été changé en ſang; un ange aura égorgé tous les premiers nés dans l'Egypte; la mer ſe ſera ouverte, ſes eaux auront été ſuſpendues à droite & à gauche, & nul auteur n'en aura parlé! & les nations auront oublié ces prodiges, & il n'y aura qu'un petit peuple d'eſclaves barbares qui nous aura conté ces hiſtoires des milliers d'années après l'événement?

2°. Quel eſt donc ce Moïſe inconnu à la terre entiére juſqu'au temps où un Ptolomée eut la curioſité de faire traduire en grec les écrits des juifs? Il y avait un grand nombre de ſiècles que les fables orientales attribuaient à Bacchus tout ce que les Juifs ont dit de Moïſe. Bacchus avait paſſé la mer rouge à pied ſec, Bacchus avait changé les eaux en ſang, Bacchus avait journellement opéré des miracles avec ſa verge; tous ces faits étaient chantés dans les Orgies de Bacchus avant qu'on eût le moindre commerce avec les Juifs, avant qu'on ſçût ſeulement ſi ce pauvre peuple avait des livres. N'eſt-il pas de la plus extrême vraiſemblance que ce peuple ſi nouveau, ſi longtemps errant, ſi tard connu, établi ſi tard en Paleſ-

Paleſtine, prit avec la langue Phénicienne les fables Phéniciennes, ſur leſquelles il enchérit encor ainſi que font tous les imitateurs groſſiers? Un peuple ſi pauvre, ſi ignorant, ſi étranger dans tous les arts, pouvait-il faire autre choſe que de copier ſes voiſins? ne ſait-on pas que juſqu'au nom d'Adonaï, d'Ihaho, d'Eloï, ou Eloa, qui ſignifia Dieu chez la nation juive, tout était Phénicien?

3°. En quelle langue Moïſe aurait-il écrit dans un déſert ſauvage? ce ne pouvait être qu'en Egyptien; car par ce livre même on voit que Moïſe & tout ſon peuple était né en Egypte. Il eſt probable qu'ils ne parlaient pas alors d'autre langue. Les Egyptiens ne ſe ſervaient pas encor du papiros; on gravait des hiérogliphes ſur le marbre ou ſur le bois. Il eſt même dit que les tables des commandements furent gravées ſur la pierre. Il aurait donc falu graver cinq volumes ſur des pierres polies, ce qui demandait des efforts & un temps prodigieux.

4°. Eſt-il vraiſemblable que dans un déſert, où le peuple Juif n'avait ni cordonnier, ni tailleur, & où le Dieu

de l'univers était obligé de faire un miracle continuel pour conſerver les vieux habits & les vieux ſouliers des Juifs, il ſe ſoit trouvé des hommes aſſez habiles pour graver les cinq livres du Pentateuque ſur le marbre ou ſur le bois? On dira qu'on trouva bien des ouvriers qui firent un veau d'or en une nuit, & qui réduiſirent enſuite l'or en poudre, opération impoſſible à la chymie ordinaire non encore inventée; qui conſtruiſirent le tabernacle, qui l'ornèrent de trente-quatre colonnes d'airain, avec des chapiteaux d'argent; qui ourdirent & qui brodèrent des voiles de lin, d'hiacinte, de pourpre, & d'écarlate; mais cela même fortifie l'opinion des contradicteurs; ils répondent qu'il n'eſt pas poſſible que dans un déſert où l'on manquait de tout, on ait fait des ouvrages ſi recherchés; qu'il aurait falu commencer par faire des ſouliers & des tuniques; que ceux qui manquent du néceſſaire, ne donnent point dans le luxe; & que c'eſt une contradiction évidente de dire qu'il y ait eu des fondeurs, des graveurs, des brodeurs, quand on n'avait ni habits, ni pain.

5°. Si

5°. Si Moïse avait écrit le premier chapitre de la Genèse, aurait-il été défendu à tous les jeunes gens de lire ce premier chapitre? aurait-on porté si peu de respect au législateur? Si c'était Moïse qui eût dit que Dieu punit l'iniquité des pères jusqu'à la quatriéme génération, Ezéchiel aurait-il osé dire le contraire?

6°. Si Moïse avait écrit le Lévitique, aurait-il pû se contredire dans le Deuteronome? Le Lévitique défend d'épouser la femme de son frère, le Deuteronome l'ordonne.

7°. Moïse aurait-il parlé dans son livre de villes qui n'existaient pas de son temps? aurait-il dit que des villes qui étaient pour lui à l'orient du Jourdain, étaient à l'occident?

8°. Aurait-il assigné quarante-huit villes aux Lévites dans un païs où il n'y a jamais eu dix villes, & dans un désert où il a toujours erré sans avoir une maison?

9°. Aurait-il prescrit des règles pour les rois Juifs, tandis que non-seulement il n'y avait point de rois chez ce peuple, mais qu'ils étaient en hor-

reur, & qu'il n'était pas probable qu'il y en eût jamais? Quoi! Moïse aurait donné des préceptes pour la conduite des rois, qui ne vinrent que plus de cinq cent années après lui, & il n'aurait rien dit pour les juges & les pontifes qui le succédèrent? Cette réflèxion ne conduit-elle pas à croire que le Pentateuque a été composé du temps des rois, & que les cérémonies instituées par Moïse n'avaient été qu'une tradition?

10°. Se pourrait-il faire qu'il eût dit aux Juifs, Je vous ai fait sortir au nombre de six cent mille combattants de la terre d'Egypte, sous la protection de votre Dieu? Les Juifs ne lui auraient-ils pas répondu, Il faut que vous ayez été bien timide pour ne nous pas mener contre le Pharaon d'Egypte; il ne pouvait pas nous opposer une armée de deux cent mille hommes? Jamais l'Egypte n'a eu tant de soldats sur pié; nous l'aurions vaincu sans peine, nous serions les maîtres de son païs? Quoi! le Dieu qui vous parle a égorgé pour nous faire plaisir tous les premiers-nés d'Egypte, & s'il y a dans ce pays-

là

là trois cent mille familles, cela fait trois cent mille hommes morts en une nuit pour nous venger; & vous n'avez pas ſécondé votre Dieu? & vous ne nous avez pas donné ce pays fertile que rien ne pouvait défendre? vous nous avez fait ſortir de l'Egypte en larrons & en lâches, pour nous faire périr dans des déſerts, entre les précipices & les montagnes? Vous pouviez nous conduire au moins par le droit chemin dans cette terre de Canaan ſur laquelle nous n'avons nul droit, & que vous nous avez promiſe, & dans laquelle nous n'avons pû encor entrer?

Il était naturel que de la terre de Goſſen nous marchaſſions vers Tyr & Sidon le long de la Méditerranée; mais vous nous faites paſſer l'iſtme de Suez preſque tout entier; vous nous faites rentrer en Egypte, remonter juſques par-delà Memphis, & nous nous trouvons à Béel-Sephon, au bord de la mer rouge, tournant le dos à la terre de Canaan, ayant marché quatre-vingt lieuës dans cette Egypte que nous voulions éviter, & enfin prêts de périr entre la mer & l'armée de Pharaon!

Si vous aviez voulu nous livrer à nos ennemis, auriez-vous pris une autre route & d'autres mesures? Dieu nous a sauvés par un miracle, dites-vous; la mer s'est ouverte pour nous laisser passer; mais après une telle faveur, falait-il nous faire mourir de faim & de fatigue dans les déserts horribles d'Ethan, de Cadés-barné, de Mara, d'Elim, d'Oreb & de Sinaï? Tous nos pères ont péri dans ces solitudes affreuses, & vous nous venez dire au bout de quarante ans que Dieu a eu ún soin particulier de nos pères!

Voilà ce que ces Juifs murmurateurs, ces enfans injustes des Juifs vagabonds, morts dans les déserts, auraient pû dire à Moïse, s'il leur avait lû l'Exode & la Genèse. Et que n'auraient-ils pas dû dire & faire à l'article du veau d'or? Quoi! vous osez nous conter que votre frère fit un veau pour nos pères, quand vous étiez avec Dieu sur la montagne; vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé à Dieu face à face, & tantôt que vous n'avez pû le voir que par derrière! Mais enfin vous étiez avec ce Dieu, & votre frère jette

en

en fonte un veau d'or en un ſeul jour, & nous le donne pour l'adorer; & au lieu de punir votre indigne frère, vous le faites notre pontiſe, & vous ordonnez à vos Lévites d'égorger vingt-trois mille hommes de votre peuple; nos pères l'auraient-ils ſouffert? ſe seraient-ils laiſſé aſſommer comme des victimes par des prêtres ſanguinaires? Vous nous dites que non content de cette boucherie incroyable, vous avez fait encor maſſacrer vingt-quatre mille de vos pauvres ſuivants, parce que l'un d'eux avait couché avec une Madianite, tandis que vous-même avez épouſé une Madianite; & vous ajoutez que vous êtes le plus doux de tous les hommes. Encor quelques actions de cette douceur, & il ne ſerait plus reſté perſonne.

Non, ſi vous aviez été capable d'une telle cruauté, ſi vous aviez pû l'exercer, vous ſeriez le plus barbare de tous les hommes, & tous les ſupplices ne ſuffiraient pas pour expier un ſi étrange crime.

Ce ſont là, à peu près, les objections que font les ſavants à ceux qui

penſent que Moïſe eſt l'auteur du Pentateuque. Mais on leur répond que les voyes de Dieu ne ſont pas celles des hommes; que Dieu a éprouvé, conduit & abandonné ſon peuple par une ſageſſe qui nous eſt inconnue; que les Juifs eux-mêmes depuis plus de deux mille ans ont crû que Moïſe eſt l'auteur de ces livres; que l'Egliſe qui a ſuccédé à la Synagogue, & qui eſt infaillible comme elle, a décidé ce point de controverſe, & que les ſavants doivent ſe taire, quand l'Egliſe parle.



NECESSAIRE.

OSMIN.

NE dites-vous pas que tout eſt néceſſaire ?

SELIM.

Si tout n'était pas néceſſaire, il s'enſuivrait que Dieu aurait fait des choſes inutiles.

OSMIN.

C'eſt-à-dire, qu'il était néceſſaire à la nature divine qu'elle fit tout ce qu'elle a fait ?

SELIM.

Je le crois, ou du moins je le ſoupçonne : il y a des gens qui penſent autrement, je ne les entends point, peut-être ont-ils raiſon. Je crains la diſpute ſur cette matière.

OSMIN.

C'eſt auſſi d'un autre néceſſaire que je veux vous parler.

SELIM.

Quoi donc? de ce qui eſt néceſſaire à un honnête homme pour vivre? du malheur où l'on eſt réduit quand on manque du néceſſaire?

OSMIN.

Non, car ce qui eſt néceſſaire à l'un, ne l'eſt pas toujours à l'autre; il eſt néceſſaire à un Indien d'avoir du ris, à un Anglais d'avoir de la viande; il faut une fourure à un Ruſſe, & une étoffe de gaze à un Africain. Tel homme croit que douze chevaux de caroſſe lui ſont néceſſaires; tel autre ſe borne à une paire de ſouliers; tel autre marche gaiment pieds nuds. Je veux vous parler de ce qui eſt néceſſaire à tous les hommes.

SELIM.

Il me ſemble que Dieu a donné tout ce qu'il falait à cette eſpèce; des yeux pour voir, des pieds pour marcher, une bouche pour manger, un œſophage pour

pour avaler, un eſtomac pour digérer, une cervelle pour raiſonner, des organes pour produire leurs ſemblables.

OSMIN.

Comment donc arrive-t-il que des hommes naiſſent privés d'une partie de ces choſes néceſſaires ?

SELIM.

C'eſt que les loix générales de la nature ont amené des accidents qui ont fait naître des monſtres; mais en général l'homme eſt pourvu de tout ce qu'il lui faut pour vivre en ſociété.

OSMIN.

Y a-t-il des notions communes à tous les hommes qui ſervent à les faire vivre en ſociété ?

SELIM.

Oui; j'ai voyagé avec Paul Lucas, & par-tout où j'ai paſſé j'ai vu qu'on reſpectait ſon père & ſa mère, qu'on ſe croyait obligé de tenir ſa promeſſe, qu'on avait de la pitié pour les innocents opprimés, qu'on déteſtait la perſécution, qu'on regardait la liberté de penſer

ſer comme un droit de la nature, & les ennemis de cette liberté comme les ennemis du genre humain; ceux qui penſent différemment m'ont paru des créatures mal organiſées, des monſtres comme ceux qui ſont nés ſans yeux & ſans mains.

OSMIN.

Ces choſes néceſſaires, le ſont-elles en tout temps & en tous lieux?

SELIM.

Oui, ſans cela elles ne ſeraient pas néceſſaires à l'eſpèce humaine.

OSMIN.

Ainſi une créance qui eſt nouvelle n'était pas néceſſaire à cette eſpèce. Les hommes pouvaient très bien vivre en ſociété, & remplir leurs devoirs envers Dieu, avant de croire que Mahomet avait eu de fréquens entretiens avec l'Ange Gabriel.

SELIM.

Rien n'eſt plus évident: il ſerait ridicule de penſer qu'on n'eût pu remplir ſes devoirs d'homme avant que Mahomet fût venu au monde. Il n'etait point

du

du tout néceſſaire à l'eſpèce humaine de croire à l'Alcoran ; le monde allait avant Mahomet tout comme il va aujourd'hui. Si le Mahométiſme avait été néceſſaire au monde, il aurait exiſté dès le commencement du monde, il aurait exiſté en tous lieux. Dieu qui nous a donné à tous deux yeux pour voir ſon ſoleil, nous aurait donné à tous une intelligence pour voir la vérité de la religion Muſulmane. Cette ſecte n'eſt donc que comme les loix poſitives qui changent ſelon les temps & ſelon les lieux, comme les modes, comme les opinions des phyſiciens qui ſe ſuccèdent les unes aux autres.

La ſecte Muſulmane ne pouvait donc être eſſentiellement néceſſaire à l'homme.

OSMIN.

Mais puis qu'elle exiſte, Dieu l'a permiſe.

SELIM.

Oui, comme il permet que le monde ſoit rempli de ſotiſes, d'erreurs & de calamités. Ce n'eſt pas à dire que les hommes ſoient tous eſſentiellement faits pour être ſots & malheureux ; il permet

met que quelques hommes ſoient mangés par des ſerpents; mais on ne peut pas dire, Dieu a fait l'homme pour être mangé par des ſerpents.

OSMIN.

Qu'entendez-vous en diſant, Dieu permet ? rien peut-il arriver ſans ſes ordres ? permettre, vouloir, & faire n'eſt-ce pas pour lui la même choſe ?

SELIM.

Il permet le crime, mais il ne le fait pas.

OSMIN.

Faire un crime, c'eſt agir contre la juſtice divine, c'eſt déſobéïr à Dieu. Or Dieu ne peut déſobéïr à lui-même; il ne peut commettre de crime: mais il a fait l'homme de façon que l'homme en commet beaucoup; d'où vient cela ?

SELIM.

Il y a des gens qui le ſavent; mais ce n'eſt pas moi; tout ce que je ſais bien, c'eſt que l'Alcoran eſt ridicule, quoique de temps en temps il y ait d'aſſez bonnes choſes: certainement l'Al-

coran n'était point nécessaire à l'homme, puisque les hommes ont longtemps vécu sans lui : je m'en tiens là ; je vois clairement ce qui est faux, & je connais très peu ce qui est vrai.

OSMIN.

Je croyais que vous m'instruiriez, & vous ne m'apprenez rien.

SELIM.

N'est-ce pas beaucoup de connaître les gens qui vous trompent, & les erreurs grossiéres & dangereuses qu'ils vous débitent ?

OSMIN.

J'aurais à me plaindre d'un médecin qui me ferait une exposition des plantes nuisibles, & qui ne m'en montrerait pas une salutaire.

SELIM.

Je ne suis point Médecin, & vous n'êtes point malade ; mais il me semble que je vous donnerais une fort bonne recette, si je vous disais, Défiez vous de toutes les inventions des charlatans ; adorez Dieu ; soyez honnête homme, & croyez que deux & deux font quatre.

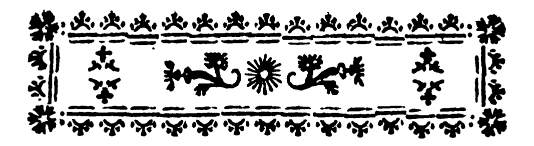


ORGUEIL.

CIceron dans une de ſes lettres dit familiérement à ſon ami, Mandez moi à qui vous voulez que je faſſe donner les Gaules. Dans une autre il ſe plaint d'être fatigué des lettres de je ne ſais quels princes qui le remercient d'avoir fait ériger leurs provinces en roiaumes, & il ajoute qu'il ne ſait ſeulement pas où ces roiaumes ſont ſitués.

Il ſe peut que Ciceron, qui d'ailleurs avait ſouvent vu le peuple romain, ce peuple roi, lui aplaudir & lui obéïr, & qui était remercié par des rois qu'il ne connaiſſait pas, ait eu quelques mouvements d'orgueil & de vanité.

Quoique ce ſentiment ne ſoit point du tout convenable à un auſſi chétif animal que l'homme, cependant on pourrait le pardonner à un Ciceron, à un Céſar, à un Scipion : mais que dans le fond d'une de nos provinces à demi barbares, un homme qui aura acheté une petite charge, & fait imprimer des vers médiocres, s'aviſe d'être orgueilleux, il y a là de quoi rire longtemps.



PATRIE.

UNe patrie eſt un compoſé de pluſieurs familles ; & comme on ſoutient communément ſa famille par amour propre, lorſqu'on n'a pas un intérêt contraire, on ſoutient par le même amour propre ſa ville ou ſon village qu'on appelle ſa patrie.

Plus cette patrie devient grande, moins on l'aime ; car l'amour partagé s'affaiblit. Il eſt impoſſible d'aimer tendrement une famille trop nombreuſe qu'on connait à peine.

Celui qui brule de l'ambition d'être Edile, Tribun, Préteur, Conſul, Dictateur, crie qu'il aime ſa patrie, & il n'aime que lui-même. Chacun veut être sûr de pouvoir coucher chez ſoi, ſans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être ſûr de ſa fortune & de ſa vie. Tous formant ainſi les mêmes ſouhaits, il ſe trouve que l'intérêt particulier devient

vient l'intérêt général : on fait des vœux pour la république, quand on n'en fait que pour soi-même.

Il est impossible qu'il y ait sur la terre un état qui ne se soit gouverné d'abord en république ; c'est la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'assemblent d'abord contre les ours & contre les loups : celle qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé les peuplades divisées en républiques ; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations nous n'en trouvames que deux subjuguées.

Il en était ainsi de l'ancien monde ; tout était république en Europe, avant les roitelets d'Etrurie & de Rome. On voit encor aujourd'hui des républiques en Afrique. Tripoli, Tunis, Alger, vers nôtre septentrion, sont des républiques de brigands. Les Hottentots vers le midi, vivent encor comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde ; libres, égaux entre eux, sans maîtres, sans sujets, sans argent, & presque sans besoins. La chair de leurs

leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, des huttes de bois & de terre ſont leurs retraites : ils ſont les plus puants de tous les hommes, mais ils ne le ſentent pas; ils vivent & ils meurent plus doucement que nous.

Il reſte dans nôtre Europe huit républiques ſans monarques, Veniſe, la Hollande, la Suiſſe, Gènes, Luques, Raguſe, Genève, & St. Marin. On peut regarder la Pologne, la Suède, l'Angleterre, comme des républiques ſous un roi; mais la Pologne eſt la ſeule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que vôtre patrie ſoit un état monarchique, ou un état républicain? il y a quatre mille ans qu'on agite cette queſtion. Demandez la ſolution aux riches; ils aiment tous mieux l'ariſtocratie : interrogez le peuple, il veut la démocratie; il n'y a que les rois qui préférent la royauté. Comment donc eſt-il poſſible que preſque toute la terre ſoit gouvernée par des monarques? demandez le aux rats qui proposèrent de pendre une ſonnette au cou du chat. Mais en vérité, la véritable raiſon eſt, comme on l'a dit, que les hommes ſont

très

très rarement dignes de ſe gouverner eux-mêmes.

Il eſt triſte que ſouvent pour être bon patriote on ſoit l'ennemi du reſte des hommes. L'ancien Caton, ce bon citoyen, diſait toujours en opinant au Sénat, tel eſt mon avis, & qu'on ruine Carthage. Etre bon patriote c'eſt ſouhaiter que ſa ville s'enrichiſſe par le commerce, & ſoit puiſſante par les armes. Il eſt clair qu'un païs ne peut gagner ſans qu'un autre perde, & qu'il ne peut vaincre ſans faire des malheureux.

Telle eſt donc la condition humaine, que ſouhaiter la grandeur de ſon païs c'eſt ſouhaiter du mal à ſes voiſins. Celui qui voudrait que ſa patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, ſerait le citoyen de l'univers.

PAUL.

Questions sur Paul.

PAUL était-il citoyen Romain comme il s'en vante ? S'il était de Tarsis en Cilicie, Tarsis ne fut colonie romaine que cent ans après lui; tous les antiquaires en sont d'accord. S'il était de la petite ville ou bourgade de Giscale, comme St. Jérome l'a cru, cette ville était dans la Galilée; & certainement les Galil ens n'étaient pas citoyens Romains.

Est-il vrai que Paul n'entra dans la société naissante des Chrétiens qui étaient alors demi-Juifs, que parce que Gamaliel dont il avait été le disciple lui refusa sa fille en mariage ? Il me semble que cette accusation ne se trouve que dans les actes des Apôtres reçus par les Ebionites, actes raportés & refutés par l'évêque Epiphane dans son 30e. chap.

Est-il vrai que Ste. Thècle vint trouver St. Paul déguisée en homme ? & les actes de Ste. Thècle sont-ils receva-

 bles ?

bles? Tertullien dans son livre du batême chap. 17. tient que cette histoire fut écrite par un prêtre attaché à Paul. Jérome, Ciprien en réfutant la fable du lion batisé par Ste. Thècle, affirment la vérité de ces actes. C'est là que se trouve un portrait de St. Paul qui est assez singulier; *il était gros, court, large d'épaules; ses sourcils noirs se joignaient sur son nez aquilin, ses jambes étaient crochues, sa tête chauve, & il était rempli de la grace du Seigneur.*

C'est à peu près ainsi qu'il est dépeint dans le Philopatris de Lucien: à la grace du Seigneur près, dont Lucien n'avait malheureusement aucune connaissance.

Peut on excuser Paul d'avoir repris Pierre qui judaïsait, quand lui-même alla judaïser huit jours dans le temple de Jérusalem?

Lorsque Paul fut traduit devant le gouverneur de Judée par les Juifs pour avoir introduit des étrangers dans le temple, fit-il bien de dire à ce gouverneur, que c'était *pour la résurrection des morts qu'on lui faisait son procès*, tandis qu'il ne s'agissait point de la résurrection des morts? *Actes chap.* 24.

Paul

Paul fit-il bien de circoncire son disciple Timothée, après avoir écrit aux Galates, *Si vous vous faites circoncire, Jésus ne vous servira de rien?*

Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens (ch. 9.) *n'avons-nous pas le droit de vivre à vos dépends & de mener avec vous une femme &c.?* Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens dans sa 2. épitre; *Je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché, ni aux autres?* Que penserait on aujourd'hui d'un homme qui prétendrait vivre à nos dépends lui & sa femme, nous juger, nous punir, & confondre le coupable & l'innocent?

Qu'entend-on par le ravissement de Paul au troisiéme ciel? qu'est-ce qu'un troisiéme ciel?

Quel est enfin le plus vraisemblable (humainement parlant) ou que Paul se soit fait chrétien pour avoir été renversé de son cheval par une grande lumière en plein midi, & qu'une voix céleste lui ait crié, *Saül, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* ou bien que Paul ait été irrité contre les Pharisiens, soit pour le refus de Gamaliel de lui donner sa fille, soit par quelque autre cause?

Dans toute autre histoire le refus de

Gamaliel ne semblerait-il pas plus naturel qu'une voix céleste, si d'ailleurs nous n'étions pas obligés de croire ce miracle ?

Je ne fais aucune de ces questions que pour m'instruire; & j'exige de quiconque voudra m'instruire qu'il parle raisonnablement.

PERSÉCUTION.

CE n'est pas Dioclétien que j'appellerai persécuteur, car il fut dix-huit ans entiers le protecteur des Chrétiens; & si dans les derniers tems de son empire il ne les sauva pas des ressentimens de Galérius, il ne fut en cela qu'un Prince séduit, & entrainé par la cabale au-delà de son caractère, comme tant d'autres.

Je donnerai encore moins le nom de persécuteurs aux Trajans, aux Antonins, je croirais prononcer un blasphême.

Quel est le persécuteur? c'est celui dont l'orgueil blessé, & le fanatisme en fureur irritent le Prince, ou les Magistrats contre des hommes innocens, qui

qui n'ont d'autre crime que de n'être pas de ſon avis. Impudent, tu adores un Dieu, tu prêches la vertu, & tu la pratiques; tu as ſervi les hommes, & tu les as conſolés; tu as établi l'orpheline, tu as ſecouru le pauvre, tu as changé les deſerts où quelques eſclaves trainaient une vie miſérable, en campagnes fertiles peuplées de familles heureuſes; mais j'ai découvert que tu me mépriſes, & que tu n'as jamais lu mon livre de controverſe: tu ſais que je ſuis un fripon, que j'ai contrefait l'Ecriture de G***. que j'ai volé des ****; tu pourrais bien le dire, il faut que je te prévienne; j'irai donc chez le confeſſeur du premier miniſtre ou chez le podeſtat. Je leur remontrerai en penchant le cou, & en tordant la bouche, que tu as une opinion erronée ſur les cellules où furent renfermés les ſeptante; que tu parlas même il y a dix ans d'une manière peu reſpectueuſe du chien de Tobie, lequel tu ſoutenais être un barbet, tandis que je prouvais que c'était un levrier. Je te dénoncerai comme l'ennemi de Dieu & des hommes. Tel eſt le langage du perſécuteur; & ſi ces paroles ne ſor-

tent pas précisément de sa bouche, elles sont gravées dans son cœur avec le burin du fanatisme trempé dans le fiel de l'envie.

C'est ainsi que le jésuite le Tellier osa persécuter le cardinal de Noailles, & que Jurieu persécuta Bayle.

Lorsqu'on commença à persécuter les protestans en France, ce ne fut ni François I. ni Henri II. ni François II. qui épièrent ces infortunés, qui s'armèrent contre eux d'une fureur réfléchie, & qui les livrèrent aux flammes pour exercer sur eux leurs vengeances. François I. était trop occupé avec la Duchesse d'Etampes, Henri II. avec sa vieille Diane, & François II. était trop enfant. Par qui la persécution commença-t-elle? par des prêtres jaloux qui armèrent les préjugés des magistrats, & la politique des ministres.

Si les Rois n'avaient pas été trompés, s'ils avaient prévu que la persécution produirait cinquante ans de guerres civiles, & que la moitié de la nation serait exterminée mutuellement par l'autre, ils auraient éteint dans leurs larmes les premiers buchers qu'ils laissèrent allumer.

O Dieu de miséricorde, si quelque homme peut ressembler à cet être malfaisant qu'on nous peint occupé sans cesse à détruire tes ouvrages, n'est-ce pas le persécuteur?

PHILOSOPHE.

PHilosophe, *amateur de la sagesse, c'est-à-dire de la vérité.* Tous les Philosophes ont eu ce double caractère, il n'en est aucun dans l'antiquité qui n'ait donné des exemples de vertu aux hommes, & des leçons de vérités morales. Ils ont pu se tromper tous sur la physique, mais elle est si peu nécessaire à la conduite de la vie, que les Philosophes n'avaient pas besoin d'elle. Il a falu des siècles pour connaître une partie des loix de la nature. Un jour suffit à un sage pour connaître les devoirs de l'homme.

Le Philosophe n'est point entousiaste, il ne s'érige point en Prophête, il ne se dit point inspiré des Dieux; ainsi je ne mettrai au rang des Philosophes, ni l'ancien Zoroastre, ni Hermes, ni l'an-

cien Orphée, ni aucun de ces légiſlateurs dont ſe vantaient les nations de la Caldée, de la Perſe, de la Sirie, de l'Egypte, & de la Grèce. Ceux qui ſe dirent enfans des dieux étaient les pères de l'impoſture, & s'ils ſe ſervirent du menſonge pour enſeigner des vérités, ils étaient indignes de les enſeigner; ils n'étaient pas Philoſophes: ils étaient tout au plus de très prudents menteurs.

Par quelle fatalité honteuſe peut-être pour les peuples occidentaux, faut-il aller au bout de l'Orient pour trouver un ſage ſimple, ſans faſte, ſans impoſture, qui enſeignait aux hommes à vivre heureux ſix cent ans avant nôtre ére vulgaire, dans un temps où tout le ſeptentrion ignorait l'uſage des lettres, & où les Grecs commençaient à peine à ſe diſtinguer par la ſageſſe? ce ſage eſt Confucius, qui étant légiſlateur ne voulut jamais tromper les hommes. Quelle plus belle règle de conduite a-t-on jamais donnée depuis lui dans la terre entière? „ Réglez un état comme „ vous réglez une famille; on ne peut „ bien gouverner ſa famille qu'en lui „ donnant l'exemple.

„ La

„ La vertu doit être commune au „ laboureur & au Monarque.

„ Occupe toi du ſoin de prévenir „ les crimes pour diminuer le ſoin de „ les punir.

„ Sous les bons rois Yao & Xu les „ Chinois furent bons ; ſous les mau- „ vais rois Kie & Chu ils furent mé- „ chants.

„ Fais à autrui comme à toi-même.

„ Aime les hommes en général, mais „ chéri les gens de bien. Oublie les „ injures & jamais les bienfaits. “

„ J'ai vu des hommes incapables de „ ſciences, je n'en ai jamais vu incapa- „ bles de vertus.

Avouons qu'il n'eſt point de légiſla- teur qui ait annoncé des vérités plus utiles au genre humain.

Une foule de Philoſophes Grecs en- ſeigna depuis une morale auſſi pure. S'ils s'étaient bornés à leurs vains ſyſtê- mes de phyſique, on ne prononcerait au- jourd'hui leur nom que pour ſe moquer d'eux. Si on les reſpecte encore, c'eſt qu'ils furent juſtes, & qu'ils apprirent aux hommes à l'être.

On ne peut lire certains endroits de Platon, & ſurtout l'admirable exorde

des loix de Zaleucus, ſans éprouver dans ſon cœur l'amour des actions honnêtes & généreuſes. Les Romains ont leur Ciceron, qui ſeul vaut peut-être tous les Philoſophes de la Grèce. Après lui viennent des hommes encor plus reſpectables, mais qu'on deſeſpère preſque d'imiter, c'eſt Epictète dans l'eſclavage, ce ſont les Antonins & les Juliens ſur le trône.

Quel eſt le citoyen parmi nous qui ſe priverait, comme Julien, Antonin, & Marc-Aurèle, de toutes les délicateſſes de nôtre vie molle & efféminée? qui dormirait comme eux ſur la dure? qui voudrait s'impoſer leur frugalité? qui marcherait comme eux à pied & tête nuds à la tête des armées, expoſé tantôt à l'ardeur du Soleil, tantôt aux frimats? qui commanderait comme eux à toutes ſes paſſions? Il y a parmi nous des dévots; mais où ſont les ſages? où ſont les ames inébranlables, juſtes & tolérantes?

Il y a eu des Philoſophes de cabinet en France, & tous, excepté Montagne, ont été perſécutés. C'eſt, ce me ſemble, le dernier degré de la malignité de nôtre nature, de vouloir opprimer ces mêmes

mes Philoſophes qui la veulent corriger.

Je conçois bien que des fanatiques d'une ſecte égorgent les entouſiaſtes d'une autre ſecte, que les Franciſcains haïſſent les Dominicains, & qu'un mauvais artiſte cabale pour perdre celui qui le ſurpaſſe ; mais que le ſage Charron ait été menacé de perdre la vie, que le ſavant & généreux Ramus ait été aſſaſſiné, que Deſcartes ait été obligé de fuir en Hollande pour ſe ſouſtraire à la rage des ignorants, que Gaſſendi ait été forcé pluſieurs fois de ſe retirer à Digne, loin des calomnies de Paris, c'eſt là l'opprobre éternel d'une nation.

Un des Philoſophes les plus perſécutés fut l'immortel Bayle, l'honneur de la nature humaine. On me dira que le nom de Jurieu ſon calomniateur & ſon perſécuteur eſt devenu exécrable, je l'avoue; celui du jéſuite le Tellier l'eſt devenu auſſi; mais de grands hommes qu'il opprimait en ont-ils moins fini leurs jours dans l'exil & dans la diſette?

Un des prétextes dont on ſe ſervit pour accabler Bayle, & pour le réduire à la pauvreté, fut ſon article de David dans ſon utile dictionnaire. On lui re-

reprochait de n'avoir point donné de louanges à des actions qui en elles-mêmes sont injustes, sanguinaires, atroces, ou contraires à la bonne foi, ou qui font rougir la pudeur.

Bayle, à la vérité, ne loua point David pour avoir ramassé, selon les livre Hébreux, six cent vagabonds perdus de dettes & de crimes, pour avoir pillé ses compatriotes à la tête de ces bandits, pour être venu dans le dessein d'égorger Nabal & toute sa famille, parce qu'il n'avait pas voulu payer les contributions, pour avoir été vendre ses services au Roi Achis ennemi de sa nation, pour avoir trahi ce Roi Achis son bienfaiteur, pour avoir saccagé les villages alliés de ce Roi Achis, pour avoir massacré dans ces villages jusqu'aux enfans à la mammelle, de peur qu'il ne se trouvat un jour une personne qui pût faire connaître ses déprédations, comme si un enfant à la mammelle aurait pu révéler son crime; pour avoir fait périr tous les habitans de quelques autres villages sous des scies, sous des herses de fer, sous des coignées de fer, & dans des fours à brique; pour avoir ravi le trône à Isboseth fils de Saül,

Saül, par une perfidie ; pour avoir dépouillé & fait périr Miphiboseth petit-fils de Saül & fils de son ami, de son protecteur Jonathas ; pour avoir livré aux Gabaonites deux autres enfans de Saül, & cinq de ses petits-enfans qui moururent à la potence.

Je ne parle pas de la prodigieuse incontinence de David, de ses concubines, de son adultère avec Bethsabée & du meurtre d'Urie.

Quoi donc, les ennemis de Bayle auraient-ils voulu que Bayle eût fait l'éloge de toutes ces cruautés & de tous ces crimes? faudrait-il qu'il eût dit, *Princes de la terre, imitez l'homme selon le cœur de Dieu, massacrez sans pitié les alliés de vôtre bienfaicteur, égorgez, ou faites égorger toute la famille de vôtre Roi, couchez avec toutes les femmes en faisant répandre le sang des hommes, & vous serez un modele de vertu quand on dira que vous avez fait des Psaumes.*

Bayle n'avait-il pas grande raison de dire que si David fut selon le cœur de Dieu, ce fut par sa pénitence, & non par ses forfaits? Bayle ne rendait il pas service au genre humain en disant que Dieu

Dieu qui a ſans doute dicté toute l'hiſtoire juive, n'a pas canoniſé tous les crimes rapportés dans cette hiſtoire ?

Cependant, Bayle fut perſécuté, & par qui? par des hommes perſécutés ailleurs, par des fugitifs qu'on aurait livrés aux flammes dans leur patrie; & ces fugitifs étaient combattus par d'autres fugitifs appellés Janſéniſtes, chaſſés de leur païs par les jéſuites, qui ont enfin été chaſſés à leur tour.

Ainſi tous les perſécuteurs ſe ſont déclaré une guerre mortelle, tandis que le Philoſophe opprimé par eux tous s'eſt contenté de les plaindre.

On ne ſait pas aſſez que Fontenelle en 1713. fut ſur le point de perdre ſes penſions, ſa place & ſa liberté, pour avoir rédigé en France vingt ans auparavant, le traité des oracles du ſavant Van Dale, dont il avait retranché avec précaution tout ce qui pouvait allarmer le fanatiſme. Un jéſuite avait écrit contre Fontenelle, il n'avait pas daigné répondre; & c'en fut aſſez pour que le jéſuite le Tellier confeſſeur de Louis XIV. accuſat auprès du Roi Fontenelle d'athéiſme.

Sans Mr. d'Argenſon, il arrivait que

le digne fils d'un faussaire, procureur de Vire, & reconnu faussaire lui-même, proscrivait la vieillesse du neveu de Corneille.

Il est si aisé de séduire son pénitent, que nous devons bénir Dieu que ce le Tellier n'ait pas fait plus de mal. Il y a deux gîtes dans le monde, où l'on ne peut tenir contre la séduction & la calomnie; ce sont le lit & le confessional.

Nous avons toujours vu les Philosophes persécutés par des fanatiques. Mais est-il possible que les gens de lettres s'en mêlent aussi? & qu'eux-mêmes ils aiguisent souvent contre leurs frères les armes dont on les perce tous l'un après l'autre?

Malheureux gens de lettres, est-ce à vous d'être délateurs? Voyez si jamais chez les Romains il y eut des Garasses, des Chaumeix, des Hayet, qui accusassent les Lucrèces, les Possidonius, les Varrons & les Plines.

Etre hipocrite? quelle bassesse! mais être hipocrite & méchant, quelle horreur! il n'y eut jamais d'hipocrites dans l'ancienne Rome, qui nous comptait pour une petite partie de ses sujets.

ſujets. Il y avait des fourbes, je l'avoue, mais non des hipocrites de religion, qui ſont l'eſpèce la plus lâche & la plus cruelle de toutes. Pourquoi n'en voit-on point en Angleterre, & d'où vient y en a-t-il encor en France? Philoſophes, il vous ſera aiſé de réſoudre ce problême.

PIERRE,

En Italien Piero, *ou* Pietro; *en Eſpagnol* Pedro; *en Latin* Petrus; *en Grec* Petros; *en Hébreu* Cepha.

POurquoi les ſucceſſeurs de Pierre ont-ils eu tant de pouvoir en occident, & aucun en orient? C'eſt demander pourquoi les évêques de Vurtzbourg & de Saltzbourg ſe ſont attribué les droits régaliens dans des tems d'anarchie, tandis que les évêques Grecs ſont toujours reſtés ſujets. Le tems, l'occaſion, l'ambition des uns, & la faibleſſe des autres, ont fait & feront tout dans ce monde.

A cette anarchie l'opinion s'eſt jointe, & l'opinion eſt la reine des hommes. Ce n'eſt

n'eſt pas qu'en effet ils ayent une opinion bien déterminée ; mais des mots leur en tiennent lieu.

Il eſt rapporté dans l'Evangile que Jeſus dit à Pierre ; " Je te donnerai les ,, clefs du Royaume des cieux. " Les partiſans de l'Evêque de Rome ſoutinrent vers le onziéme ſiècle, que qui donne le plus, donne le moins ; que les cieux entouraient la terre ; & que Pierre ayant les clefs du contenant, il avait auſſi les clefs du contenu. Si on entend par les cieux toutes les étoiles & toutes les planètes, il eſt évident, ſelon Tomaſius, que les clefs données à Simon Barjone ſurnommé Pierre, étaient un paſſe-partout. Si on entend par les cieux les nuées, l'atmoſphère, l'éther, l'eſpace dans lequel roulent les planètes, il n'y a guères de ſerruriers, ſelon Murſius, qui puiſſe faire une clef pour ces portes-là.

Les clefs en Paleſtine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie. Jeſus dit à Barjone ; ,, Ce que tu ,, auras lié ſur la terre, ſera lié dans le ,, ciel. "Les Théologiens du Pape en ont conclu, que les Papes avaient reçu le droit de lier & de délier les peuples du ſer-

ferment de fidélité fait à leurs rois, & de difpofer à leur gré de tous les royaumes. C'eft conclure magnifiquement. Les communes dans les états généraux de France en 1302. difent dans leur requête au Roi, que „ Boniface VIII. „ était un B***** qui croyait que Dieu „ liait & emprifonnait au ciel ce que „ Boniface liait fur terre. " Un fameux Luthérien d'Allemagne, (c'était je penfe Mélancton) avait beaucoup de peine à digérer que Jefus eût dit à Simon Barjone, „ Cepha ou Cephas, " tu ès Pierre, „ & fur cette pierre je bâtirai mon affem„ blée, mon églife. " Il ne pouvait concevoir que Dieu eût employé un pareil jeu de mots, une pointe fi extraordinaire, & que la puiffance du Pape fût fondée fur un quolibet.

Pierre a paffé pour avoir été évêque de Rome; mais on fait affez qu'en ce tems-là, & long-tems après, il n'y eut aucun évêché particulier. La fociété chrêtienne ne prit une forme que vers le fecond fiècle.

Il fe peut que Pierre eût fait le voyage de Rome, il fe peut même qu'il fut mis en croix la tête en bas, quoique ce ne fût pas l'ufage; mais on n'a aucune preu-

preuve de tout cela. Nous avons une lettre sous son nom, dans laquelle il dit qu'il est à Babylone; des canonistes judicieux ont prétendu que par Babylone on devait entendre Rome. Ainsi supposé qu'il eût datté de Rome, on aurait pû conclure que la lettre avait été écrite à Babylone. On a tiré long-tems de pareilles conséquences, & c'est ainsi que le monde a été gouverné.

Il y avait un saint homme à qui on avait fait payer bien chérement un bénéfice à Rome, ce qui s'appelle une simonie; on lui demandait, s'il croyait que Simon Pierre eût été au païs? il répondit, Je ne vois pas que Pierre y ait été, mais je suis sûr de Simon.

Quant à la personne de Pierre; il faut avouer que Paul n'est pas le seul qui ait été scandalisé de sa conduite; on lui a souvent résisté en face, à lui & à ses successeurs. Ce Paul lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues, c'est-à-dire, du porc, du boudin, du liévre, des anguilles, de l'ixion, & du grifon: Pierre se défendait en disant, qu'il avait vû le ciel ouvert vers la sixiéme heure, & une grande nape qui descendait des quatre coins du ciel, laquel-

le

le était toute remplie d'anguilles, de quadrupèdes & d'oiseaux, & que la voix d'un ange avait crié: " Tuez & „ mangez." C'est apparemment cette même voix qui a crié à tant de Pontifes, „ „ Tuez tout, & mangez la substance du „ peuple," dit Volston.

Casaubon ne pouvait aprouver la manière dont Pierre traita le bon homme Anania & Saphira sa femme. De quel droit, disait Casaubon, un Juif esclave des Romains ordonnait-il, ou souffrait-il que tous ceux qui croiraient en Jesus vendissent leurs héritages & en aportassent le prix à ses piés? Si quelque anabatiste à Londres faisoit aporter à ses piés tout l'argent de ses frères, ne serait-il pas arrêté comme un séducteur séditieux, comme un larron qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn? N'est-il pas horrible de faire mourir Anania, parce qu'ayant vendu son fonds & en ayant donné l'argent à Pierre, il avait retenu pour lui & pour sa femme quelques écus pour subvenir à leurs nécessités sans le dire? A peine Anania est-il mort, que sa femme arrive. Pierre au lieu de l'avertir charitablement qu'il vient de faire mourir son mari d'apoplexie,

plexie, pour avoir gardé quelques oboles, & de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piége. Il lui demande si son mari a donné tout son argent aux saints. La bonne femme répond, oui, & elle meurt sur le champ. Cela est dur.

Corringius demande, pourquoi Pierre qui tuait ainsi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les docteurs qui avaient fait mourir Jesus-Christ, & qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois? O Pierre! vous faites mourir deux chrêtiens qui vous ont fait l'aumône, & vous laissez vivre ceux qui ont crucifié votre Dieu!

Apparemment que Corringius n'était pas en païs d'inquisition, quand il faisait ces questions hardies. Erasme, à propos de Pierre, remarquait une chose fort singulière; c'est que le chef de la religion chrêtienne commença son Apostolat par renier Jesus-Christ; & que le premier pontife des Juifs avait commencé son ministère par faire un veau d'or, & par l'adorer.

Quoi qu'il en soit, Pierre nous est dépeint comme un pauvre qui catéchisait des pauvres. Il ressemble à ces fonda-

dateurs d'Ordres, qui vivaient dans l'indigence, & dont les ſucceſſeurs ſont devenus grands ſeigneurs.

Le Pape ſucceſſeur de Pierre a tantôt gagné, tantôt perdu; mais il lui reſte encor environ cinquante millions d'hommes ſur la terre, ſoumis en pluſieurs points à ſes loix, outre ſes ſujets immédiats.

Se donner un maître à trois ou quatre cent lieuës de chez ſoi, attendre pour penſer que cet homme ait paru penſer, n'oſer juger en dernier reſſort un procès entre quelques-uns de ſes concitoyens, que par des commiſſaires nommés par cet étranger; n'oſer ſe mettre en poſſeſſion des champs & des vignes qu'on a obtenus de ſon propre roi, ſans payer une ſomme conſidérable à ce maître étranger; violer les loix de ſon païs qui défendent d'épouſer ſa niéce, & l'épouſer légitimement en donnant à ce maître étranger une ſomme encor plus conſidérable; n'oſer cultiver ſon champ le jour que cet étranger veut qu'on célèbre la mémoire d'un inconnu qu'il a mis dans le ciel de ſon autorité privée; c'eſt là en partie ce que c'eſt que d'admettre un Pape; ce ſont là les libertés de l'Egliſe Gallicane. Il

Il y a quelques autres peuples qui portent plus loin leur soumission. Nous avons vû de nos jours un Souverain demander au Pape la permission de faire juger par son tribunal royal des moines accusés de parricide, ne pouvoir obtenir cette permission, & n'oser les juger ?

On sait assez qu'autrefois les droits des Papes allaient plus loin ; ils étaient fort au-dessus des Dieux de l'antiquité ; car ces Dieux passaient seulement pour disposer des empires, & les Papes en disposaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doutent de la divinité & de l'infaillibilité du Pape, quand on fait réfléxion,

Que quarante schismes ont profané la chaire de Saint Pierre, & que vingt-sept l'ont ensanglantée ;

Qu'Etienne VII. fils d'un prêtre, déterra le corps de Formose son prédécesseur, & fit trancher la tête à ce cadavre ;

Que Sergius III. convaincu d'assassinats, eut un fils de Marozie, lequel hérita de la papauté ;

Que Jean X. amant de Théodora, fut étranglé dans son lit ;

Que

Que Jean XI. fils de Sergius III. ne fut connu que par sa crapule;

Que Jean XII. fut assassiné chez sa maîtresse;

Que Benoît IX. acheta & revendit le Pontificat;

Que Grégoire VII. fut l'auteur de cinq cent ans de guerres civiles soutenues par ses successeurs;

Qu'enfin parmi tant de Papes, ambitieux, sanguinaires & débauchés, il y eut un Alexandre VI. dont le nom n'est prononcé qu'avec la même horreur que ceux des Néron & des Caligula.

C'est une preuve, dit-on, de la divinité de leur caractère, qu'elle ait subsisté avec tant de crimes; mais si les Califes avaient eu une conduite encor plus affreuse, ils auraient donc été encor plus divins. C'est ainsi que raisonne Dermius; mais les jésuites lui ont répondu.

PRÉ

PRE'JUGE'S.

LE préjugé eſt une opinion ſans jugement. Ainſi dans toute la terre on inſpire aux enfans toutes les opinions qu'on veut, avant qu'ils puiſſent juger.

Il y a des préjugés univerſels, néceſſaires, & qui ſont la vertu même. Par tous païs on apprend aux enfans à reconnaître un Dieu rémunérateur & vengeur; à reſpecter, à aimer leur père & leur mère; à regarder le larcin comme un crime, le menſonge intéreſſé comme un vice, avant qu'ils puiſſent deviner ce que c'eſt qu'un vice & une vertu.

Il y a donc de très-bons préjugés: ce ſont ceux que le jugement ratifie quand on raiſonne.

Sentiment n'eſt pas ſimple préjugé; c'eſt quelque choſe de bien plus fort. Une mère n'aime pas ſon fils, parce qu'on lui dit qu'il le faut aimer; elle le chérit heureuſement malgré elle. Ce n'eſt point par préjugé que vous courez au ſecours d'un enfant inconnu prêt à tom-

ber dans un précipice, ou à être dévoré par une bête.

Mais c'eſt par préjugé que vous reſpecterez un homme revêtu de certains habits, marchant gravement, parlant de même. Vos parents vous ont dit que vous deviez vous incliner devant cet homme: vous le reſpectez avant de ſavoir s'il mérite vos reſpects, vous croiſſez en âge & en connaiſſances; vous vous apercevez que cet homme eſt un charlatan, paitri d'orgueil, d'intérêt, & d'artifice; vous mépriſez ce que vous reveriez, & le préjugé cède au jugement. Vous avez cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance; on vous a dit, que les Titans firent la guerre aux Dieux, & que Vénus fut amoureuſe d'Adonis; vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuſes.

Examinons en peu de mots les différentes ſortes de préjugés, afin de mettre de l'ordre dans nos affaires. Nous ſerons peut-être comme ceux qui du tems du ſyſtême de *Law* s'aperçurent qu'ils avaient calculé des richeſſes imaginaires.

Pré-

Préjugés des sens.

N'est-ce pas une chose plaisante que nos yeux nous trompent toujours, lors même que nous voyons très-bien, & qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas? Que votre oreille bien conformée entende, *vous êtes belle, je vous aime*: il est bien sûr qu'on ne vous a pas dit, *je vous hais, vous êtes laide*; Mais vous voyez un miroir uni, il est démontré que vous vous trompez, c'est une surface très-raboteuse. Vous voyez le soleil d'environ deux piés de diamètre, il est démontré qu'il est un million de fois plus gros que la terre.

Il semble que Dieu ait mis la vérité dans vos oreilles, & l'erreur dans vos yeux. Mais étudiez l'optique, & vous verrez que Dieu ne vous a pas trompés, & qu'il est impossible que les objets vous paraissent autrement que vous les voyez dans l'état présent des choses.

Préjugés physiques.

Le soleil se lève, la lune aussi, la terre est immobile; ce sont là des préjugés physiques naturels. Mais que les

écrevisses soient bonnes pour le sang, parce qu'étant cuites elles sont rouges comme lui; que les anguilles guérissent la paralisie, parce qu'elles fretillent; que la lune influe sur nos maladies, parce qu'un jour on observa qu'un malade avait eu un redoublement de fiévre pendant le décours de la lune; ces idées & mille autres ont été des erreurs d'anciens charlatans qui jugèrent sans raisonner, & qui étant trompés trompèrent les autres.

Préjugés historiques.

La plupart des histoires ont été crues sans examen, & cette créance est un préjugé. Fabius Pictor raconte que plusieurs siècles avant lui, une vestale de la ville d'Albe allant puiser de l'eau dans sa cruche, fut violée, qu'elle accoucha de Romulus & de Remus, qu'ils furent nourris par une louve, &c. Le peuple Romain crut cette fable; il n'examina point si dans ce tems-là il y avait des vestales dans le Latium, s'il était vraisemblable que la fille d'un Roi sortit de son couvent avec sa cruche, s'il était probable qu'une louve allaitât deux enfans au-lieu de les manger. Le préjugé s'établit. Un

Un moine écrit que Clovis étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de se faire chrêtien s'il en réchapait; mais est-il naturel qu'on s'adresse à un Dieu étranger dans une telle occasion? n'est-ce pas alors que la religion dans laquelle on est né, agit le plus puissamment? Quel est le chrêtien qui dans une bataille contre les Turcs ne s'adressera pas plutôt à la sainte Vierge qu'à Mahomet? On ajoute qu'un pigeon aporta la sainte ampoule dans son bec pour oindre Clovis, & qu'un ange aporta l'oriflamme pour le conduire; le préjugé crut toutes les historiettes de ce genre. Ceux qui connaissent la nature humaine savent bien que l'usurpateur Clovis, & l'usurpateur Rolon ou Rol, se firent chrêtiens pour gouverner plus sûrement des chrêtiens, comme les usurpateurs Turcs se firent Musulmans pour gouverner plus surement les Musulmans.

Préjugés religieux.

Si votre nourrice vous a dit que Cérès préside aux blés, ou que Visnou & Xaca se sont fait hommes plusieurs

fois, ou que Sammonocodom eſt venu couper une forêt, ou qu'Odin vous attend dans ſa ſalle vers le Jutland, ou que Mahomet ou quelqu'autre a fait un voyage dans le ciel; enfin ſi votre précepteur vient enſuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre nourrice y a gravé, vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés? vos voiſins & ſurtout vos voiſines crient à l'impie, & vous éffrayent; votre Derviche craignant de voir diminuer ſon revenu, vous accuſe auprès du Cadi, & ce Cadi vous fait empâler s'il le peut, parce qu'il veut commander à des ſots, & qu'il croit que les ſots obéïſſent mieux que les autres; & cela durera juſqu'à-ce que vos voiſins & le Derviche & le Cadi commencent à comprendre que la ſottiſe n'eſt bonne à rien, & que la perſécution eſt abominable.

PRETRE.

LEs prêtres sont dans un état à peu près ce que sont les précepteurs dans les maisons des citoyens, faits pour enseigner, prier, donner l'exemple; ils ne peuvent avoir aucune autorité sur les maîtres de la maison, à moins qu'on ne prouve que celui qui donne des gages doit obéir à celui qui les reçoit.

De toutes les religions celle qui exclut le plus positivement les prêtres de toute autorité civile, c'est sans contredit celle de Jésu: *Rendez à César ce qui est à César. — Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier. — Mon royaume n'est point de ce monde.*

Les querelles de l'Empire & du Sacerdoce qui ont ensanglanté l'Europe pendant plus de six siècles, n'ont donc été de la part des prêtres que des rébellions contre Dieu & les hommes, & un péché continuel contre le St. Esprit.

Depuis Calcas qui assassina la fille d'Agamemnon, jusqu'à Grégoire XIII. & Sixte V. deux évêques de Rome

qui voulurent priver le grand Henri IV. du royaume de France, la puissance sacerdotale a été fatale au monde.

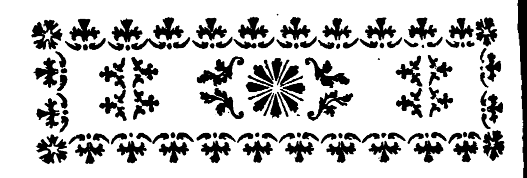
Priére n'est pas domination, exhortation n'est pas despotisme. Un bon prêtre doit être le médecin des ames. Si Hippocrate avait ordonné à ses malades de prendre de l'hellébore sous peine d'être pendus, Hippocrate aurait été plus fou & plus barbare que Phalaris, & il aurait eu peu de pratiques. Quand un prêtre dit, Adorez Dieu, soyez juste, indulgent, compatissant, c'est alors un très bon médecin; quand il dit, Croyez-moi, ou vous serez brulé, c'est un assassin.

Le magistrat doit soutenir & contenir le prêtre, comme le père de famille doit donner de la considération au précepteur de ses enfans & empêcher qu'il n'en abuse. *L'accord du Sacerdoce & de l'Empire* est le systême le plus monstrueux; car dès qu'on cherche cet accord, on suppose nécessairement la division; il faut dire, *la protection donnée par l'Empire au sacerdoce.*

Mais dans les païs où le Sacerdoce a obtenu l'empire, comme dans Salem, où Melkisedec était prêtre & roi, comme

comme dans le Japon où le Daïri a été ſi longtemps empereur, comment faut-il faire? je réponds que les ſucceſſeurs de Melkiſedec & des Daïri ont été dépoſſedés.

Les Turcs ſont ſages en ce point. Ils font à la vérité le voyage de la Mecque, mais ils ne permettent pas au Shérif de la Mecque d'excommunier le Sultan. Ils ne vont point acheter à la Mecque la permiſſion de ne pas obſerver le Ramadam, & celle d'épouſer leurs couſines ou leurs niéces; ils ne ſont point jugés par des Imans que le Shérif délègue; ils ne payent point la premiére année de leur revenu au Shérif. Que de choſes à dire ſur tout celà! Lecteur, c'eſt à vous de les dire vous-même.



RELIGION.

Première question.

L'Evêque de Vorcester, Warburton, auteur d'un des plus ſavants ouvrages qu'on ait jamais fait, s'exprime ainſi page 8. tome premier.

„ Une Religion, une ſociété qui „ n'eſt pas fondée ſur la créance d'une „ autre vie, doit être ſoutenue par une „ providence extraordinaire. Le Judaïſ- „ me n'eſt pas fondé ſur la créance d'u- „ ne autre vie; donc, le Judaïſme a „ été ſoutenu par une providence ex- „ traordinaire. "

Pluſieurs Théologiens ſe ſont élevés contre lui, & comme on retorque tous les arguments, on a retorqué le ſien, on lui a dit:

„ Toute Religion qui n'eſt pas fon- „ dée ſur le dogme de l'immortalité de „ l'ame, & ſur les peines & les récom- „ pen-

„ penses éternelles, est nécessairement
„ fausse; or le Judaïsme ne connut
„ point ces dogmes, donc le Judaïsme,
„ loin d'être soutenu par la providence,
„ était par vos principes une Religion
„ fausse & barbare qui attaquait la pro-
„ vidence. "

Cet Evêque eut quelques autres adversaires, qui lui soutinrent que l'immortalité de l'ame était connue chez les Juifs, dans le temps même de Moïse; mais il leur prouva très-évidemment, que ni le Décalogue, ni le Lévitique, ni le Deuteronome, n'avaient dit un seul mot de cette créance, & qu'il est ridicule de vouloir tordre & corrompre quelques passages des autres livres pour en tirer une vérité qui n'est point annoncée dans le livre de la loi.

Mr. l'Evêque ayant fait quatre volumes pour démontrer que la loi Judaïque ne proposait ni peines, ni récompenses après la mort, n'a jamais pû répondre à ses adversaires d'une manière bien satisfaisante. Ils lui disaient: Ou Moïse
„ connaissait ce dogme, & alors il a
„ trompé les Juifs en ne le manifestant
„ pas; ou il l'ignorait, & en ce cas il
„ n'en savait pas assez pour fonder une

„ bonne religion. En effet si la Reli-
„ gion avait été bonne, pourquoi l'au-
„ rait-on abolie? Une Religion vraie
„ doit être pour tous les temps & pour
„ tous les lieux; elle doit être comme
„ la lumière du soleil, qui éclaire tous
„ les peuples & toutes les générations.

Ce prélat, tout éclairé qu'il est, a eu beaucoup de peine à se tirer de toutes ces difficultés; mais quel systême en est exempt?

Seconde question.

Un autre savant beaucoup plus philosophe, qui est un des plus profonds métaphisiciens de nos jours, donne de fortes raisons pour prouver que le polithéisme a été la première Religion des hommes, & qu'on a commencé à croire plusieurs Dieux, avant que la raison fût assez éclairée pour ne reconnaître qu'un seul être suprême.

J'ose croire, au contraire, qu'on a commencé d'abord par reconnaitre un seul Dieu, & qu'ensuite la faiblesse humaine en a adopté plusieurs; & voici comme je conçois la chose.

Il est indubitable qu'il y eut des bour-

gades avant qu'on eût bâti de grandes villes, & que tous les hommes ont été divisés en petites républiques, avant qu'ils fussent réunis dans de grands empires. Il est bien naturel qu'une bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ses moissons, maltraitée par la bourgade voisine, sentant tous les jours sa faiblesse, sentant partout un pouvoir invisible, ait bientôt dit, Il y a quelque être au dessus de nous qui nous fait du bien & du mal.

Il me parait impossible qu'elle ait dit, il y a deux pouvoirs, car pourquoi plusieurs? On commence en tout genre par le simple, ensuite vient le composé, & souvent enfin on revient au simple par des lumiéres supérieures: telle est la marche de l'esprit humain.

Quel est cet être qu'on aura d'abord invoqué? Sera-ce le soleil? sera-ce la lune? je ne le crois pas. Examinons ce qui se passe dans les enfants; ils sont à peu près ce que sont les hommes ignorants. Ils ne sont frappés ni de la beauté, ni de l'utilité de l'astre qui anime la nature, ni des secours que la lune nous prête, ni des variations régulières de son cours; ils n'y pensent pas; ils

y ſont trop accoutumés. On n'adore, on n'invoque, on ne veut appaiſer que ce qu'on craint; tous les enfans voyent le ciel avec indifférence; mais, que le tonnerre gronde, ils tremblent, ils vont ſe cacher. Les premiers hommes en ont ſans doute agi de même. Il ne peut y avoir que des eſpèces de philoſophes qui ayent remarqué le cours des aſtres, les ayent fait admirer, & les ayent fait adorer; mais des cultivateurs ſimples & ſans aucune lumière n'en ſavaient pas aſſez pour embraſſer une erreur ſi noble.

Un village ſe ſera donc borné à dire; Il y a une puiſſance qui tonne, qui grêle ſur nous, qui fait mourir nos enfans, appaiſons-la; mais comment l'appaiſer? Nous voyons que nous avons calmé par de petits préſents la colère des gens irrités, faiſons donc de petits préſents à cette puiſſance. Il faut bien auſſi lui donner un nom. Le premier qui s'offre eſt celui de *Chef*, de *Maître*, de *Seigneur*; cette puiſſance eſt donc appellée mon Seigneur. C'eſt probablement la raiſon pour laquelle les premiers Egyptiens appellèrent leur Dieu Knef, les Syriens Adoni, les peuples

voisins Baal, ou Bel, ou Melch, ou Moloc; les Scythes Papée; tous mots qui signifient *Seigneur*, *Maître*.

C'est ainsi qu'on trouva presque toute l'Amérique partagée en une multitude de petites peuplades, qui toutes avaient leur Dieu protecteur. Les Méxiquains même, ni les Péruviens qui étaient de grandes nations, n'avaient qu'un seul Dieu. L'une adorait Mango Kapak, l'autre le Dieu de la guerre. Les Méxiquains donnaient à leur Dieu guerrier le nom de Vilipútsi, comme les Hébreux avaient appellé leur Seigneur Sabaoth.

Ce n'est point par une raison supérieure & cultivée que tous les peuples ont ainsi commencé à reconnaitre une seule divinité; s'ils avaient été Philosophes, ils auraient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un village; ils auraient examiné ces rapports infinis de tous les êtres, qui prouvent un être créateur & conservateur; mais ils n'examinèrent rien, ils sentirent. C'est là le progrès de notre faible entendement; chaque bourgade sentait sa faiblesse, & le besoin qu'elle avait d'un fort protecteur. Elle imaginait cet être tutelaire & terrible résidant dans la forêt

voisine, ou sur la montagne, ou dans une nuée. Elle n'en imaginait qu'un seul, parce que la bourgade n'avait qu'un chef à la guerre. Elle l'imaginait corporel, parce qu'il était impossible de se le représenter autrement. Elle ne pouvait croire que la bourgade voisine n'eût pas aussi son Dieu. Voila pourquoi Jephté dit aux habitans de Moab, *Vous possedez légitimement ce que vôtre Dieu Chamo vous a fait conquérir, vous devez nous laisser jouïr de ce que notre Dieu nous a donné par ses victoires.*

Ce discours tenu par un étranger à d'autres étrangers est très remarquable. Les Juifs & les Moabites avaient dépossédé les naturels du païs; l'un & l'autre n'avaient d'autre droit que celui de la force; & l'un dit à l'autre, Ton Dieu t'a protégé dans ton usurpation, souffre que mon Dieu me protège dans la mienne.

Jérémie & Amos demandent l'un & l'autre, *quelle raison a eu le Dieu Melchom de s'emparer du pays de Gad?* Il parait évident par ces passages, que l'antiquité attribuait à chaque païs un Dieu Protecteur. On trouve encor des traces de cette Théologie dans Homère.

Il

Il eſt bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée, & leur eſprit ayant acquis des connaiſſances confuſes, ils ayent bientôt multiplié leurs dieux, & aſſigné des protecteurs aux éléments, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux campagnes. Plus ils auront examiné les aſtres, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le ſoleil, quand on adore la divinité d'un ruiſſeau? Dès que le premier pas eſt fait, la terre eſt bientôt couverte de Dieux, & on deſcend enfin des aſtres aux chats & aux oignons.

Cependant, il faut bien que la raiſon ſe perfectionne; le temps forme enfin des Philoſophes qui voyent que ni les oignons, ni les chats, ni même les aſtres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces Philoſophes, Babyloniens, Perſans, Egyptiens, Scithes, Grecs & Romains, admettent un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur.

Ils ne le diſent pas d'abord aux peuples; car quiconque eût mal parlé des oignons & des chats devant des vieilles & des prêtres, eût été lapidé: quiconque eût reproché à certains Egyptiens

de

de manger leurs Dieux, eût été mangé lui-même; comme en effet Juvenal rapporte qu'un Egyptien fut tué & mangé tout crud dans une dispute de controverse.

Mais que fit-on? Orphée & d'autres établissent des mystères que les initiés jurent par des sermens exécrables de ne point révéler, & le principal de ces mystères est l'adoration d'un seul Dieu. Cette grande vérité pénètre dans la moitié de la terre; le nombre des initiés devient immense; il est vrai que l'ancienne Religion subsiste toujours; mais comme elle n'est point contraire au dogme de l'unité de Dieu, on la laisse subsister. Et pourquoi l'abolirait-on? Les Romains reconnaissent le *Deus optimus maximus*; les Grecs ont leur *Zeus*, leur Dieu suprême. Toutes les autres divinités ne sont que des êtres intermédiaires; on place des héros & des Empereurs au rang des Dieux, c'est-à-dire des bienheureux. Mais il est sûr que Claude, Octave, Tibère & Caligula ne sont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot il parait prouvé que du temps d'Auguste, tous ceux qui avaient

ent une Religion, reconnaissaient un Dieu supérieur, éternel, & plusieurs ordres de Dieux sécondaires, dont le culte fut appellé depuis idolatrie.

Les loix des Juifs n'avaient jamais favorisé l'idolatrie; car quoiqu'ils admissent des Malachim, des Heloim, des Anges, des êtres céleстes d'un ordre inférieur, leur loi n'ordonnait point que ces divinités sécondaires eussent un culte chez eux. Ils adoraient les anges, il est vrai, c'est-à-dire, ils se prosternaient quand ils en voyaient; mais comme cela n'arrivait pas souvent, il n'y avait ni de cérémonial, ni de culte légal établi pour eux. Les Chérubins de l'arche ne recevaient point d'hommages. Il est constant que les Juifs du moins depuis Aléxandre adoraient ouvertement un seul Dieu, comme la foule innombrable d'initiés l'adoraient secrettement dans leurs mystères.

Troisiéme question.

Ce fut dans ce temps où le culte d'un Dieu suprême était universellement établi chez tous les sages en Asie, en Europe, & en Afrique, que la Re-

Religion Chrêtienne prit naiſſance.

Le Platoniſme aida beaucoup à l'intelligence de ſes dogmes. Le *Logos*, qui chez Platon ſignifiait la ſageſſe, la raiſon de l'être ſuprême, devint chez nous le Verbe, & une ſeconde perſonne de Dieu. Une métaphiſique profonde & au-deſſus de l'intelligence humaine, fut un ſanctuaire inacceſſible, dans lequel la Religion fut envelopée.

On ne répetera point ici, comment Marie fut déclarée dans la ſuite mère de Dieu, comment on établit la conſubſtantialité du Père & du Verbe, & la proceſſion du *Pneuma*, organe divin du divin *Logos*, deux natures & deux volontés réſultantes de l'hipoſtaſe; & enfin la manducation ſupérieure, l'ame nourrie ainſi que le corps, des membres & du ſang de l'homme Dieu, adoré & mangé ſous la forme du pain, préſent aux yeux, ſenſible au goût, & cependant anéanti. Tous les myſtères ont été ſublimes.

On commença dès le ſecond ſiècle, par chaſſer les démons au nom de Jéſus; auparavant on les chaſſait au nom de Jehovah, ou Yhaho; car St. Matthieu rapporte que les ennemis de Jéſus ayant

ayant dit qu'il chassait les démons au nom du prince des démons, il leur répondit, *Si c'est par Belzebuth que je chasse les démons, par qui vos enfans les chassent-ils?*

On ne sait point en quel temps les Juifs reconnurent pour prince des démons Belzebuth, qui était un Dieu étranger; mais on sait, (& c'est Joseph qui nous l'apprend) qu'il y avait à Jérusalem des exorcistes, préposés pour chasser les démons des corps des possédés, c'est-à-dire, des hommes attaqués de maladies singulières, qu'on attribuait alors dans une grande partie de la terre à des génies malfaisants.

On chassait donc ces démons avec la véritable prononciation de Jehovah aujourd'hui perdue, & avec d'autres cérémonies aujourd'hui oubliées.

Cet exorcisme par Jehovah ou par les autres noms de Dieu était encor en usage dans les premiers siècles de l'Eglise. Origène en disputant contre Celse lui dit N°. 262. „ Si en invo-
„ quant Dieu, ou en jurant par lui,
„ on le nomme le Dieu d'Abraham,
„ d'Isaac & de Jacob, on fera certai-
„ nes choses par ces noms, dont la na-
„ ture

„ ture & la force ſont telles, que les
„ démons ſe ſoumettent à ceux qui les
„ prononcent ; mais ſi on le nomme
„ d'un autre nom, comme Dieu de la
„ mer bruïante, ſupplantateur, ces
„ noms ſeront ſans vertu. Le nom
„ d'Iſraël traduit en Grec ne pourra
„ rien opérer ; mais prononcez-le en
„ Hébreu, avec les autres mots requis,
„ vous opérerez la conjuration. "

Le même Origène au nombre 19. dit ces paroles remarquables. „ Il y a
„ des noms qui ont naturellement de
„ la vertu, tels que ſont ceux dont
„ ſe ſervent les ſages parmi les Egyp-
„ tiens, les Mages en Perſe, les Brac-
„ manes dans l'Inde. Ce qu'on nom-
„ me magie n'eſt pas un art vain &
„ chimérique, ainſi que le prétendent
„ les Stoïciens & les Epicuriens : ni le
„ nom de Sabaoth, ni celui d'Adonaï,
„ n'ont pas été faits pour des êtres créés ;
„ mais ils appartiennent à une théologie
„ myſtérieuſe qui ſe rapporte au Créa-
„ teur ; de là vient la vertu de ces noms
„ quand on les arrange & qu'on les
„ prononce ſelon les règles, &c. "

Origène en parlant ainſi ne donne point ſon ſentiment particulier, il ne

fait que rapporter l'opinion universelle. Toutes les religions alors connues admettaient une espèce de magie, & on distinguait la magie céleste, & la magie infernale; la nécromancie & la Théurgie; tout était prodige, divination, oracle. Les Perses ne niaient point les miracles des Egyptiens, ni les Egyptiens ceux des Perses. Dieu permettait que les premiers Chrétiens fussent persuadés des oracles attribués aux Sibylles, & leur laissait encor quelques erreurs peu importantes, qui ne corrompaient point le fonds de la religion.

Une chose encor fort remarquable, c'est que les chrêtiens des deux premiers siècles avaient de l'horreur pour les temples, les autels & les simulacres. C'est ce qu'Origène avoue N°. 347. Tout changea depuis avec la discipline, quand l'Eglise reçut une forme constante.

Quatrième question.

Lorsqu'une fois une religion est établie légalement dans un état, les tribunaux sont tous occupés à empêcher qu'on ne renouvelle la plupart des choses qu'on faisait dans cette religion avant

qu'elle

qu'elle fût publiquement reçue. Les fondateurs s'aſſemblaient en ſecret malgré les magiſtrats; on ne permet que les aſſemblées publiques ſous les yeux de la loi, & toutes aſſociations qui ſe dérobent à la loi ſont défendues. L'ancienne maxime était qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; la maxime oppoſée eſt reçue, que c'eſt obéir à Dieu que de ſuivre les loix de l'état. On n'entendait parler que d'obſeſſions & de poſſeſſions; le diable était alors déchaîné ſur la terre; le diable ne ſort plus aujourd'hui de ſa demeure; les prodiges, les prédictions étaient alors néceſſaires; on ne les admet plus. Un homme qui prédirait des calamités dans les places publiques, ſerait mis aux petites maiſons. Les fondateurs recevaient ſecrettement l'argent des fidèles; un homme qui recueillerait de l'argent pour en diſpoſer ſans y être autoriſé par la loi, ſerait repris de juſtice. Ainſi, on ne ſe ſert plus d'aucun des échafauts qui ont ſervi à bâtir l'édifice.

Cinquième queſtion.

Après notre ſainte religion, qui ſans doute

doute est la seule bonne, quelle serait la moins mauvaise?

Ne serait-ce pas la plus simple? Ne serait-ce pas celle qui enseignerait beaucoup de morale & très-peu de dogmes? celle qui tendrait à rendre les hommes justes, sans les rendre absurdes? celle qui n'ordonnerait point de croire des choses impossibles, contradictoires, injurieuses à la Divinité, & pernicieuses au genre humain, & qui n'oserait point menacer des peines éternelles quiconque aurait le sens commun? Ne serait-ce point celle qui ne soutiendrait pas sa créance par des bourreaux, & qui n'inonderait pas la terre de sang pour des sophismes inintelligibles? celle dans laquelle une équivoque, un jeu de mots & deux ou trois chartes supposées, ne feraient pas un Souverain & un Dieu, d'un Prêtre souvent incestueux, homicide & empoisonneur? celle qui ne soumettrait pas les Rois à ce Prêtre? celle qui n'enseignerait que l'adoration d'un Dieu, la justice, la tolérance & l'humanité?



Sixième question.

On dit que la religion des Gentils était absurde en plusieurs points, contradictoire, pernicieuse; mais ne lui a-t-on pas imputé plus de mal qu'elle n'en a fait, & plus de sottises qu'elle n'en a prêchées?

> Car, de voir Jupiter taureau,
> Serpent, cigne, ou quelqu'autre chose;
> Je ne trouve point cela beau,
> Et ne m'étonne pas, si parfois on en cause.
>
> *Prologue d'Amphytrion.*

Sans doute cela est fort impertinent; mais qu'on me montre dans toute l'antiquité un temple dédié à Léda couchant avec un cygne ou avec un taureau. Y a-t-il eu un sermon prêché dans Athènes ou dans Rome, pour encourager les filles à faire des enfans avec les cygnes de leur basse-cour? Les fables recueillies & ornées par Ovide, sont-elles la Religion? Ne ressemblent-elles pas à notre légende dorée, à notre fleur des Saints? Si quelque Brame ou quelque Derviche venait nous objecter l'histoire de Ste. Marie Egyptienne, laquelle n'ayant pas de quoi payer les

les matelots qui l'avaient conduite en Egypte, donna à chacun d'eux ce que l'on appelle des faveurs, en guise de monnoye; nous dirions au Brame, Mon révérend père, vous vous trompez, nôtre religion n'est pas la légende dorée.

Nous reprochons aux anciens leurs oracles, leurs prodiges. S'ils revenaient au monde, & qu'on pût compter les miracles de Notre-Dame de Lorette, & ceux de Notre-Dame d'Ephèse, en faveur de qui des deux serait la balance du compte?

Les sacrifices humains ont été établis chez presque tous les peuples, mais très rarement mis en usage. Nous n'avons que la fille de Jephté, & le Roi Agag d'immolés chez les Juifs; car Isaac & Jonathas ne le furent pas. L'histoire d'Iphigénie n'est pas bien avérée chez les Grecs. Les sacrifices humains sont très rares chez les anciens Romains; en un mot, la religion payenne a fait répandre très-peu de sang, & la nôtre en a couvert la terre. La nôtre est sans doute la seule bonne, la seule vraie; mais nous avons fait tant de mal par son moyen, que quand nous parlons des autres, nous devons être modestes.

Septième question.

Si un homme veut persuader sa religion à des étrangers, ou à ses compatriotes, ne doit-il pas s'y prendre avec la plus insinuante douceur, & la modération la plus engageante ? S'il commence par dire que ce qu'il annonce est démontré, il trouvera une foule d'incrédules ; s'il ose leur dire, qu'ils ne rejettent sa doctrine, qu'autant qu'elle condamne leurs passions, que leur cœur a corrompu leur esprit, qu'ils n'ont qu'une raison fausse & orgueilleuse ; il les révolte, il les anime contre lui, il ruine lui-même ce qu'il veut établir.

Si la religion qu'il annonce est vraie, l'emportement & l'insolence la rendront-ils plus vraie ? Vous mettez-vous en colère quand vous dites qu'il faut être doux, patient, bienfaisant, juste, remplir tous les devoirs de la société ? Non, car tout le monde est de votre avis ; pourquoi donc dites-vous des injures à votre frère, quand vous lui prêchez une métaphisique mystérieuse ? C'est que son bon sens irrite votre amour propre. Vous avez l'orgueil d'exiger que votre frère soumette son in-

intelligence à la vôtre: l'orgueil humilié produit la colère; elle n'a point d'autre source. Un homme blessé de vingt coups de fusil dans une bataille, ne se met point en colère; mais un docteur blessé du refus d'un suffrage, devient furieux & implacable.

Huitiéme question.

Ne faut-il pas soigneusement distinguer la religion de l'état & la religion théologique? celle de l'état exige que les Imans tiennent des régistres des circoncis, les curés ou pasteurs des régistres des batisés, qu'il y ait des mosquées, des églises, des temples, des jours consacrés à l'adoration & au repos, des rites établis par la loi; que les ministres de ces rites ayent de la considération sans pouvoir, qu'ils enseignent les bonnes mœurs au peuple, & que les ministres de la loi veillent sur les mœurs des ministres des temples. Cette religion de l'état ne peut en aucun temps causer aucun trouble.

Il n'en est pas ainsi de la religion théologique; celle-ci est la source de toutes les sottises, & de tous les troubles imaginables; c'est la mère du fa-

natiſme & de la diſcorde civile, c'eſt l'ennemie du genre humain. Un bonze prétend que Fo eſt un Dieu, qu'il a été prédit par des faquirs, qu'il eſt né d'un éléphant blanc, que chaque bonze peut faire un Fo avec des grimaces. Un Talapoin dit que Fo était un ſaint homme, dont les bonzes ont corrompu la doctrine, & que c'eſt Sammonocodom qui eſt le vrai Dieu. Après cent arguments & cent démentis, les deux factions conviennent de s'en raporter au Dalay Lama qui demeure à trois cent lieues de là, qui eſt immortel & même infaillible. Les deux factions lui envoyent une députation ſolemnelle. Le Dalay-Lama commence, ſelon ſon divin uſage, par leur diſtribuer ſa chaiſe percée.

Les deux ſectes rivales la reçoivent d'abord avec un reſpect égal, la font ſécher au ſoleil, & l'enchaſſent dans de petits chapelets qu'ils baiſent dévotement. Mais dès que le Dalay Lama & ſon Conſeil ont prononcé au nom de Fo, voila le parti condamné qui jette les chapelets au nez du vice-Dieu, & qui lui veut donner cent coups d'étriviéres. L'autre parti défend ſon Lama dont il a reçu de bonnes terres; tous deux ſe bat-

battent long-temps ; & quand ils sont las de s'exterminer, de s'assassiner, de s'empoisonner réciproquement, ils se disent encor de grosses injures ; & le Dalay Lama en rit, & il distribue encor sa chaise percée à quiconque veut bien recevoir les déjections du bon père Lama.

RESURRECTION.

On conte que les Egyptiens n'avaient bâti leurs pyramides que pour en faire des tombeaux, & que leurs corps embaumés par-dedans & par-dehors, attendaient que leurs ames vinssent les ranimer au bout de mille ans. Mais si leurs corps devaient ressusciter, pourquoi la premiére opération des parfumeurs était-elle de leur percer le crane avec un crochet, & d'en tirer la cervelle? L'idée de ressusciter sans cervelle, fait soupçonner (si on peut user de ce mot) que les Egyptiens n'en avaient guères de leur vivant : mais il faut considérer que la plupart des an-

ciens croyaient que l'ame eſt dans la poitrine. Et pourquoi l'ame eſt-elle dans la poitrine plûtôt qu'ailleurs? C'eſt qu'en effet dans tous nos ſentiments un peu violents, on éprouve vers la région du cœur, une dilatation ou un reſſerrement, qui a fait penſer que c'était là le logement de l'ame. Cette ame était quelque choſe d'aérien, c'était une figure légère qui ſe promenait où elle pouvait, juſqu'à-ce qu'elle eût retrouvé ſon corps.

La croyance de la réſurrection eſt beaucoup plus ancienne que les temps hiſtoriques. Athalide fils de Mercure pouvait mourir & reſſuſciter à ſon gré; Eſculape rendit la vie à Hipolite; Hercule à Alceſte. Pelops ayant été hâché en morceaux par ſon père, fut reſſuſcité par les Dieux. Platon raconte qu'Héres reſſuſcita pour quinze jours ſeulement.

Les Phariſiens, chez les Juifs, n'adoptèrent le dogme de la réſurrection que très long-temps après Platon.

Il y a dans les actes des Apôtres un fait bien ſingulier, & bien digne d'attention. St. Jaques, & pluſieurs de de ſes compagnons conſeillent à St. Paul d'aller dans le temple de Jéruſa-

lem,

lem, obſerver toutes les cérémonies de l'ancienne loi, tout chrêtien qu'il était, *afin que tous ſachent*, diſent-ils, *que tout ce qu'on dit de vous eſt faux, & que vous continuez de garder la loi de Moïſe.*

St. Paul alla donc pendant ſept jours dans le temple, mais le ſeptiéme il fut reconnu. On l'accuſa d'y être venu avec des étrangers, & de l'avoir prophané. Voici comment il ſe tira d'affaire.

Or Paul ſachant qu'une partie de ceux qui étaient là, étaient Sadducéens, & l'autre Phariſiens, il s'écria dans l'aſſemblée: Mes frères, je ſuis Phariſien & fils de Phariſien; c'eſt à cauſe de l'eſpérance d'une autre vie, & de la réſurrection des morts, que l'on veut me condamner *. Il n'avait point du tout été queſtion de la réſurrection des morts dans toute cette affaire; Paul ne le diſait que pour animer les Phariſiens & les Sadducéens les uns contre les autres.

vſ. 7. *Paul ayant parlé de la ſorte, il s'émut une diſſenſion entre les Phariſiens & les Sadducéens; & l'aſſemblée fut diviſée.*

* *Actes des Apôtres chap.* 23. *v.* 6. 7. 8.

vſ. 8. *Car les Sadducéens diſent qu'il n'y a ni réſurrection, ni ange, ni eſprit, au lieu que les Phariſiens reconnaiſſent & l'un & l'autre*, &c.

On a prétendu que Job, qui eſt très ancien, connaiſſait le dogme de la réſurrection. On cite ces paroles: Je *ſais que mon rédempteur eſt vivant, & qu'un jour ſa rédemption s'élévera ſur moi, ou que je me relèverai de la pouſſière, que ma peau reviendra, & que je verrai encor Dieu dans ma chair*.

Mais pluſieurs commentateurs entendent par ces paroles, que Job eſpère qu'il relévera bientôt de maladie, & qu'il ne demeurera pas toujours couché ſur la terre, comme il l'était. La ſuite prouve aſſez que cette explication eſt la véritable; car il s'écrie le moment d'après à ſes faux & durs amis; *Pourquoi donc dites-vous, Perſécutons-le*, ou bien, *parce que vous direz, parce que nous l'avons perſécuté*. Cela ne veut-il pas dire évidemment, Vous vous repentirez de m'avoir offenſé, quand vous me reverrez dans mon premier état de ſanté & d'opulence? Un malade qui dit, Je me léverai, ne dit pas, Je reſſuſciterai. Donner des ſens forcés à des paſſages clairs,

clairs, c'eſt le ſûr moyen de ne jamais s'entendre.

St. Jérôme ne place la naiſſance de la ſecte des Phariſiens que très-peu de temps avant Jeſus-Chriſt. Le Rabin Hillel paſſe pour le Fondateur de la ſecte Phariſienne ; & cet Hillel était contemporain de Gamaliel le maître de St. Paul.

Pluſieurs de ces Phariſiens croyaient que ces Juifs ſeuls reſſuſciteraient, & que le reſte des hommes n'en valait pas la peine. D'autres ont ſoutenu qu'on ne reſſuſciterait que dans la Paleſtine, & que les corps de ceux qui auront été enterrés ailleurs, ſeront ſecrettement transportés auprès de Jéruſalem pour s'y rejoindre à leur ame. Mais St. Paul écrivant aux habitans de Theſſalonique, leur dit, que le *ſecond avénement de Jeſus-Chriſt eſt pour eux & pour lui, qu'ils en ſeront témoins.*

vſ. 16. *Car auſſi-tôt que le ſignal aura été donné par l'archange, & par le ſon de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même deſcendra du Ciel, & ceux qui ſeront morts en Jeſus-Chriſt reſſuſciteront les premiers.*

vſ. 17. *Puis nous autres qui ſommes vivans,*

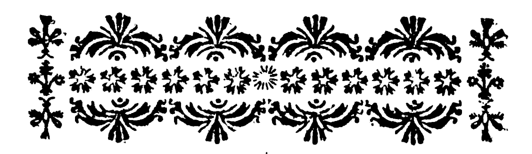
vans, & qui ferons demeurés jufqu'alors, nous ferons emportés avec eux dans les nuées pour aller au devant du Seigneur au milieu de l'air, & ainfi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur. *

Ce paffage important ne prouve-t-il pas évidemment que les premiers chrêtiens comptaient voir la fin du monde, comme en effet elle eft prédite dans St. Luc, pour le temps même que St. Luc vivait? S'ils ne virent point cette fin du monde, fi perfonne ne reffufcita pour lors, ce qui eft différé n'eft pas perdu.

St. Auguftin croit que les enfans, & même les enfans morts nés, reffufciteront dans l'âge de la maturité. Les Origènes, les Jérômes, les Atanafes, les Bafiles, n'ont pas crû que les femmes duffent reffufciter avec leur fexe.

Enfin, on a toujours difputé fur ce que nous avons été, fur ce que nous fommes, & fur ce que nous ferons.

* *I. Epit. aux Theff. ch. 4.*



SALOMON.

LE nom de Salomon a toujours été révéré dans l'orient. Les ouvrages qu'on croit de lui, les annales des Juifs, les fables des Arabes ont porté sa renommée jusqu'aux Indes. Son règne est la grande époque des Hébreux.

Il était le troisiéme roi de la Palestine. Le premier livre des Rois dit que sa mère Betzabée obtint de David qu'il fit couronner Salomon son fils au lieu de son aîné Adonias. Il n'est pas surprenant qu'une femme complice de la mort de son premier mari, ait eû assez d'artifice pour faire donner l'héritage au fruit de son adultère, & pour faire deshériter le fils légitime, qui de plus était l'aîné.

C'est une chose très remarquable que le Prophête Natan qui était venu reprocher à David son adultère, le meurtre d'Urie, le mariage qui suivit ce meurtre, fût le méme qui depuis seconda Bet-

Betzabée pour mettre sur le trône Salomon né de ce mariage sanguinaire & infame. Cette conduite, à ne raisonner que selon *la chair*, prouverait que ce prophête Natan avait, selon les tems, deux poids & deux mesures. Le livre même ne dit pas que Natan reçut une mission particulière de Dieu, pour faire deshériter Adonias. S'il en eut une, il faut la respecter. Mais nous ne pouvons admettre que ce que nous trouvons écrit.

Adonias, exclus du trône par Salomon, lui demanda pour toute grace, qu'il lui permît d'épouser Abisag, cette jeune fille qu'on avait donnée à David pour le réchauffer dans sa vieillesse.

L'Ecriture ne dit point si Salomon disputait à Adonias la concubine de son père; mais elle dit que Salomon, sur cette seule demande, le fit assassiner. Aparemment que Dieu, qui lui donna l'esprit de sagesse, lui refusa alors celui de justice & d'humanité, comme il lui refusa depuis le don de la continence.

Il est dit dans le même livre des Rois, qu'il était maître d'un grand roïaume, qui s'étendait de l'Euphrate à la mer rouge & à la Méditerranée; mais malheureusement il est dit en même tems que

le

le roi d'Egypte avait conquis le pays de Gazer dans le Canaan, & qu'il donna pour dot la ville de Gazer à sa fille, qu'on prétend que Salomon épousa; il est dit qu'il y avait un roi à Damas. Les roïaumes de Sidon & de Tyr florissaient. Entouré d'états puissans, il manifesta sans doute sa sagesse, en demeurant en paix avec eux tous. L'abondance extrême qui enrichit son pays ne pouvait être que le fruit de cette sagesse profonde, puisque du tems de Saül il n'y avait pas un ouvrier en fer dans son païs, & qu'on ne trouva que deux épées quand il falut que Saül fit la guerre aux Philistins, auxquels les Juifs étaient soumis.

Saül, qui ne possédait d'abord dans ses états que deux épées, eut bientôt une armée de trois cent trente mille hommes. Jamais le Sultan des Turcs n'a eu de si nombreuses armées; il y avait là de quoi conquérir la terre. Ces belles contradictions semblent exclure tout raisonnement; mais ceux qui veulent raisonner trouvent très difficile que David qui succède à Saül vaincu par les Philistins, ait pu pendant son administration fonder un vaste empire.

Les richesses qu'il laissa à Salomon

ſont encor plus incroyables : il lui donna comptant cent trois mille talents d'or, & un million treize mille talents d'argent. Le talent d'or des Hébreux vaut environ ſix mille livres ſterling ; le talent d'argent environ cinq cent livres ſt. La ſomme totale du legs en argent comptant, ſans les pierreries & les autres effets, & ſans le revenu ordinaire proportionné ſans doute à ce tréſor, montait à un milliard cent dix-neuf millions cinq cent mille livres ſterling, ou à cinq milliards cinq cent quatre-vingt-dix-ſept millions d'écus d'Allemagne, ou à vingt-cinq milliards ſix cent quarante-huit millions de France : il n'y avait pas alors autant d'eſpèces circulantes dans le monde entier.

On ne voit pas après cela pourquoi Salomon ſe tourmentait tant à envoyer ſes flottes au païs d'Ophir pour rapporter de l'or. On devine encor moins comment ce puiſſant monarque n'avait pas dans ſes vaſtes états un ſeul homme qui ſût couper du bois dans la forêt du Liban. Il fut obligé de prier Hiram roi de Tyr de lui prêter des fendeurs de bois & des ouvriers pour le mettre en œuvre. Il faut avouer que

ces

ces contradictions exercent le génie des commentateurs.

On servait par jour pour le diner & le souper de sa maison cinquante boeufs & cent moutons, & de la volaille & du gibier à proportion; ce qui peut aller par jour à soixante mille livres pesant de viande. Cela fait une bonne maison. On ajoute qu'il avait quarante mille écuries & autant de remises pour ses chariots de guerre, mais seulement douze mille écuries pour sa cavalerie. Voilà bien des chariots pour un pais de montagnes, & c'était un grand appareil pour un roi dont le prédécesseur n'avoit eû qu'une mule à son couronnement, & pour un terrain qui ne nourrit que des ânes.

On n'a pas voulu qu'un prince qui avait tant de chariots se bornat à un petit nombre de femmes; on lui en donne sept cent, qui portaient le nom de reines; & ce qui est étrange, c'est qu'il n'avait que trois cent concubines, contre la coutume des Rois, qui ont d'ordinaire plus de maîtresses que de femmes. Si ces histoires ont été dictées par le Saint Esprit, avouons qu'il aime le merveilleux.

Quant au Temple qu'il fit bâtir, & que

que les Juifs ont cru le plus bel ouvrage de l'Univers, si les Bramantes, les Michel Anges & les Palladio avaient vu ce bâtiment, ils ne l'auraient pas admiré: c'était une espèce de petite forteresse quarrée, qui renfermait une cour, & dans cette cour un édifice de quarante coudées de long, & un autre de vingt; & il est dit seulement que ce second édifice, qui était proprement le temple, l'oracle, le saint des saints, avait vingt coudées de large comme de long, & vingt de haut. Il n'y a point d'architecte en Europe, qui ne regardât un tel bâtiment comme un monument de barbares.

Les livres attribués à Salomon, ont duré plus que son temple. C'est peut-être une des grandes preuves de la force des préjugés & de la faiblesse de l'esprit humain.

Le nom seul de l'auteur a rendu ces livres respectables: on les a cru bons, parce qu'on les a cru d'un Roi, & que ce Roi passait pour le plus sage des hommes.

Le premier ouvrage qu'on lui attribue, est celui des *Proverbes*. C'est un recueil de maximes triviales, basses, incohérentes, sans goût, sans choix & sans

ſans deſſein. Peut-on ſe perſuader qu'un Roi éclairé ait compoſe un recueil de ſentences dans leſquelles on n'en trouve pas une ſeule qui regarde la manière de gouverner, la politique, les mœurs des courtiſans, les uſages de la cour?

On y voit des chapitres entiers où il n'eſt parlé que de gueuſes, qui vont inviter les paſſants dans les ruës à coucher avec elles.

Qu'on prenne au hazard quelques-uns de ces proverbes.

Il y a trois choſes inſatiables, & une quatriéme qui ne dit jamais, c'eſt aſſez; le ſépulcre, la matrice, la terre, qui n'eſt jamais raſſaſiée d'eau; & le feu, qui eſt la quatrième, ne dit jamais, c'eſt aſſez.

Il y a trois choſes difficiles, & j'ignore entiérement la quatriéme. La voie d'un aigle dans l'air, la voie d'un ſerpent ſur la pierre, la voie d'un vaiſſeau ſur la mer, & la voye d'un homme dans une femme.

Il y a quatre choſes qui ſont les plus petites de la terre, & qui ſont plus ſages que les ſages; les fourmis, petit peuple qui ſe prépare une nourriture pen-

dant

dant la moisson ; le liévre, peuple faible qui couche sur des pierres ; la sauterelle, qui n'ayant pas de rois, voyage par troupes ; le lezard, qui travaille de ses mains & qui demeure dans les palais des Rois.

Est-ce à un grand Roi, au plus sage des mortels, qu'on ose imputer des niaiseries si basses & si absurdes? Ceux qui le font auteur de ces plattes puérilités, & qui croyent les admirer, ne sont pas assurément les plus sages des hommes.

Les Proverbes ont été attribués à Isaïe, à Elzia, à Sobna, à Eliacin, à Joaké, & à plusieurs autres. Mais qui que ce soit qui ait compilé ce recueil de sentences orientales, il n'y a pas d'apparence que ce soit un roi qui s'en soit donné la peine. Aurait-il dit, que *la terreur du roi est comme le rugissement du lion?* C'est ainsi que parle un sujet ou un esclave, que la colère de son maître fait trembler. Salomon aurait-il tant parlé de la femme impudique? Aurait-il dit, *ne regardez point le vin quand il paraît clair, & que sa couleur brille dans le verre?*

Je doute fort qu'on ait eu des verres

res à boire du temps de Salomon; c'eſt une invention fort récente; toute l'antiquité buvait dans des taſſes de bois ou de métal; & ce ſeul paſſage indique que cette rapſodie juive fut compoſée dans Aléxandrie, ainſi que tant d'autres livres juifs.

L'*Eccléſiaſte*, que l'on met ſur le compte de Salomon, eſt d'un ordre & d'un goût tout différent. Celui qui parle dans cet ouvrage eſt un homme détrompé des illuſions de la grandeur, laſſé de plaiſirs, & dégouté de la ſcience. C'eſt un philoſophe Epicurien, qui repète à chaque page que le juſte & l'impie ſont ſujets aux mêmes accidents, que l'homme n'a rien de plus que la bête, qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exiſter, qu'il n'y a point d'autre vie, & qu'il n'y a rien de bon & de raiſonnable que de jouïr en paix du fruit de ſes travaux avec la femme qu'on aime.

Tout l'ouvrage eſt d'un matérialiſte qui eſt à la fois ſenſuel & dégouté. Il ſemble ſeulement qu'on ait mis au dernier verſet un mot édifiant ſur Dieu, pour diminuer le ſcandale qu'un tel livre devait cauſer.

Les

Les critiques auront de la peine à se persuader que ce livre soit de Salomon. Il n'est pas naturel qu'il ait dit: *malheur à la terre qui a un Roi enfant.* Les juifs n'avaient point eû encor de tels Rois.

Il n'est pas naturel qu'il ait dit, *j'observe le visage du Roi.* Il est bien plus vraisemblable que l'auteur a voulu faire parler Salomon, & que par cette aliénation d'esprit dont tous les ouvrages des Juifs sont remplis, il a oublié souvent dans le corps du livre que c'était un Roi qu'il faisait parler.

Ce qui est toujours surprenant, c'est que l'on ait consacré cet ouvrage impie parmi les livres canoniquès. S'il falait établir aujourd'hui le canon de la Bible, on n'y mettrait certainement pas l'Ecclésiaste ; mais il fut inséré dans un tems où les Livres étaient très rares, où ils étaient plus admirés que lus. Tout ce qu'on peut faire aujourd'hui, c'est de pallier autant qu'il est possible l'épicuréisme qui régne dans cet ouvrage. On a fait pour l'Ecclésiaste comme pour tant d'autres choses qui revoltent bien autrement. Elles furent établies dans des tems d'ignorance ;

tance, & on est forcé, à la honte de la raison, de les soutenir dans des temps éclairés, & d'en déguiser ou l'absurdité ou l'horreur par des allégories.

Le Cantique des Cantiques est encor attribué à Salomon, parce que le nom de Roi s'y trouve en deux ou trois endroits, parce qu'on fait dire à l'amante, qu'elle est belle *comme les peaux de Salomon*, parce que l'amante dit qu'elle est *noire*, & qu'on a cru que Salomon désignait par-là sa femme Egyptienne.

Ces trois raisons sont également ridicules. 1°. Quand l'amante, en parlant à son amant, dit : *le Roi m'a menée dans ses celliers*, elle parle visiblement d'un autre que de son amant : donc le roi n'est pas cet amant : c'est le roi du festin, c'est le paranimphe, c'est le maître de la maison qu'elle entend : & cette Juive est si loin d'être la maîtresse d'un roi, que dans tout le cours de l'ouvrage c'est une bergère, une fille des champs qui va chercher son amant à la campagne & dans les ruës de la ville, & qui est arrêtée aux portes par les gardes qui lui volent sa robe.

1°. *Je suis belle comme les peaux de Salomon*, est l'expression d'une villageoise qui dirait,

dirait, je ſuis belle comme les tapiſſeries du Roi : & c'eſt préciſément parce que le nom de Salomon ſe trouve dans cet ouvrage qu'il ne ſaurait être de lui. Quel monarque ferait une comparaiſon ſi ridicule? *Voyez*, dit l'amante, au 3e. chapitre, *voyez le roi Salomon avec le diadème dont ſa mère l'a couronné au jour de ſon mariage*. Qui ne reconnait à ces expreſſions la comparaiſon ordinaire que font les filles du peuple en parlant de leurs amants? Elles diſent : il eſt beau comme un Prince, il a un air de Roi, &c.

3°. Il eſt vrai que cette bergère qu'on fait parler dans ce cantique amoureux, dit qu'elle eſt halée du Soleil, qu'elle eſt *brune*. Or ſi c'était là la fille du Roi d'Egypte, elle n'était point ſi halée. Les filles de qualité en Egypte ſont blanches. Cléopatre l'était ; & en un mot ce perſonnage ne peut être à la fois une fille de village & une reine.

Il ſe peut qu'un Monarque, qui avait mille femmes, ait dit à l'une d'elles, *qu'elle me baiſe d'un baiſer de ſa bouche, car vos tetons ſont meilleurs que le vin* ; un Roi & un berger, quand il s'agit

s'agit de baiſer ſur la bouche, peuvent s'exprimer de la même manière. Il eſt vrai qu'il eſt aſſez étrange qu'on ait prétendu que c'était la fille qui parlait en cet endroit, & qui faiſait l'éloge des tetons de ſon amant.

Je ne nierai pas encor qu'un Roi galant ait fait dire à ſa maîtreſſe, *Mon bien-aimé eſt comme un bouquet de mirrhe, il demeurera entre mes tetons.* Je n'entends pas trop ce que c'eſt qu'un bouquet de mirrhe; mais enfin quand la bien-aimée aviſe ſon bien-aimé, de lui paſſer la main gauche ſur le cou, & de l'embraſſer de la main droite, je l'entends fort bien.

On pourrait demander quelques explications à l'auteur du cantique, quand il dit; Votre nombril eſt comme une coupe dans laquelle il y a toujours quelque choſe à boire; votre ventre eſt comme un boiſſeau de froment, vos tetons ſont comme deux faons de chevreuil, & votre nez eſt comme la tour du Mont Liban.

J'avoue que les églogues de Virgile ſont d'un autre ſtile; mais chacun a le ſien, & un juif n'eſt pas obligé d'écrire comme Virgile.

 C'eſt

C'eſt apparemment encor un beau tour d'éloquence orientale, que de dire, *Notre ſœur eſt encor petite, elle n'a point de tetons; que ferons nous de notre ſœur? ſi c'eſt un mur, bâtiſſons deſſus; ſi c'eſt une porte, fermons la.*

A la bonne heure que Salomon le plus ſage des hommes ait parlé ainſi dans ſes goguettes. Mais pluſieurs Rabins ont ſoutenu que non ſeulement cette petite églogue voluptueuſe n'était pas du roi Salomon, mais qu'elle n'était pas autentique Théodore de Mopſueſte était de ce ſentiment, & le célèbre Grotius appelle le cantique des cantiques *un ouvrage libertin*, *flagitioſus*; cependant il eſt conſacré, & on le regarde comme une allégorie perpétuelle du mariage de Jéſus-Chriſt avec ſon Egliſe. Il faut avouer que l'allégorie eſt un peu forte, & qu'on ne voit pas ce que l'Egliſe pourrait entendre quand l'auteur dit que ſa petite ſœur n'a point de tetons.

Après tout, ce cantique eſt un morceau précieux de l'antiquité. C'eſt le ſeul livre d'amour qui nous ſoit reſté des hébreux. Il eſt vrai que c'eſt une rapſodie inepte, mais il y a beaucoup de

de volupté. Il n'y est question que de baisers sur la bouche, de tetons qui valent mieux que du vin, de jouës qui sont de la couleur des tourterelles. Il y est souvent parlé de jouïssance. C'est une églogue juive. Le stile est comme celui de tous les ouvrages d'éloquence des hébreux, sans liaison, sans suite, plein de répétitions, confus, ridiculement métaphorique; mais il y a des endroits qui respirent la naïveté & l'amour.

A l'égard du Livre de la Sagesse, imprimé dans les Bibles à la suite du Cantique, on croit qu'il est de Philon le Juif, qui voulut le faire passer sous un grand nom.

Le livre de la Sagesse est dans un goût plus sérieux; mais il n'est pas plus de Salomon que le Cantique des Cantiques. On l'attribue communément à Jesus fils de Sirac, d'autres à Philon de Biblos; mais quelque soit l'auteur, il parait que de son tems on n'avait point encor le Pentateuque, car il dit au chap. 10. qu'Abraham voulut immoler Isaac du temps du déluge; & dans un autre endroit, il parle du Patriarche Joseph comme d'un Roi d'Egypte.

Pour l'Ecclésiaste, dont nous avons

déja parlé, Grotius prétend qu'il fut écrit ſous Zorobabel. Nous avons vû avec quelle liberté l'auteur de l'Eccléſiaſte s'exprime; on ſait qu'il dit que *les hommes n'ont rien de plus que les bêtes; qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exiſter; qu'il n'y a point d'autre vie, qu'il n'y a rien de bon que de ſe réjouïr dans ſes œuvres avec celle qu'on aime.*

Il ſe pourrait faire que Salomon eût tenu de tels diſcours à quelques unes de ſes femmes; on prétend que ce ſont des objections qu'il ſe fait; mais ces maximes qui ont l'air un peu libertin, ne reſſemblent point du tout à des objections; & c'eſt ſe moquer du monde, d'entendre dans un auteur le contraire de ce qu'il dit.

Au reſte, pluſieurs pères ont prétendu que Salomon avait fait pénitence; ainſi on peut lui pardonner.

Il y a grande apparence que Salomon était riche & ſavant, pour ſon tems & pour ſon peuple. L'exagération, compagne inſéparable de la groſſiéreté, lui attribua des richeſſes qu'il n'avait pu poſſéder, & des livres qu'il n'avait pu faire. Le reſpect pour l'antiquité a depuis conſacré ces erreurs.

Mais

Mais que ses livres ayent été écrits par un Juif, que nous importe? notre religion chrêtienne est fondée sur la juive, mais non pas sur tous les livres que les juifs ont faits. Pourquoi le Cantique des Cantiques sera-t-il plus sacré pour nous que les fables du Talmud? C'est, dit-on, que nous l'avons compris dans le canon des Hébreux: & qu'est-ce que ce canon? C'est un recueil d'ouvrages autentiques. Eh bien un ouvrage pour être autentique est-il divin? une histoire des Rois de Juda & de Sichem, par exemple, est-elle autre chose qu'une histoire? Voilà un étrange préjugé. Nous avons les Juifs en horreur, & nous voulons que tout ce qui a été écrit par eux & recueilli par nous, porte l'empreinte de la Divinité. Il n'y a jamais eu de contradiction si palpable.

SECTE.

TOute Secte, en quelque genre que ce puisse être, est le ralliement du doute & de l'erreur. Scotistes, Thomistes, Réaux, Nominaux, Papis-

tes, Calviniſtes, Moliniſtes, Janſéniſtes, ne ſont que des noms de guerre.

Il n'y a point de ſecte en géométrie; on ne dit point un Euclidien, un Archimédien.

Quand la vérité eſt évidente, il eſt impoſſible qu'il s'éléve des partis & des factions. Jamais on n'a diſputé s'il fait jour à midi.

La partie de l'aſtronomie qui détermine le cours des aſtres & le retour des éclipſes étant une fois connue, il n'y a plus de diſpute chez les aſtronomes.

¶On ne dit point en Angleterre, Je ſuis Neutonien, je ſuis Lokien, Halleyen, pourquoi? parce que quiconque a lu, ne peut refuſer ſon conſentement aux vérités enſeignées par ces trois grands hommes. Plus Neuton eſt révéré, moins on s'intitule Neutonien; ce mot ſupoſerait qu'il y a des anti-Neutoniens en Angleterre. Nous avons encor peut-être quelques Cartéſiens en France, c'eſt uniquement parce que le ſyſtême de Deſcartes eſt un tiſſu d'imaginations erronées.

Il en eſt de même dans le petit nombre de vérités de fait qui ſont bien con-

constatées. Les actes de la tour de Londres ayant été autentiquement recueillis par Rymer, il n'y a point de Rymeriens, parce que personne ne s'avise de combattre ce recueil. On n'y trouve ni contradictions ni absurdités, ni prodiges, rien qui révolte la raison, rien, par conséquent, que des Sectaires s'efforcent de soutenir ou de renverser par des raisonnements absurdes. Tout le monde convient donc que les actes de Rymer sont dignes de foi.

Vous êtes Mahométan, donc il y a des gens qui ne le sont pas, donc vous pourriez bien avoir tort.

Quelle serait la religion véritable, si le christianisme n'existait pas? c'est celle dans laquelle il n'y a point de sectes; celle dans laquelle tous les esprits s'accordent nécessairement.

Or, dans quel dogme tous les esprits se sont-ils accordés? dans l'adoration d'un Dieu & dans la probité. Tous les philosophes de la terre qui ont eu une religion, dirent dans tous les temps, Il y a un Dieu, & il faut être juste. Voilà donc la religion universelle établie dans tous les temps & chez tous les hommes.

Le point dans lequel ils s'accordent tous est donc vrai, & les systêmes par lesquels ils différent, sont donc faux.

Ma secte est la meilleure, me dit un Brame; mais mon ami, si ta secte est bonne, elle est nécessaire; car si elle n'était pas absolument nécessaire, tu m'avoueras qu'elle serait inutile: si elle est absolument nécessaire, elle l'est à tous les hommes; comment donc se peut-il faire que tous les hommes n'ayent pas ce qui leur est absolument nécessaire? Comment se peut-il que le reste de la terre se moque de toi & de ton Brama?

Lorsque Zoroastre, Hermès, Orphée, Minos, & tous les grands hommes disent, Adorons Dieu, & soyons justes, personne ne rit; mais toute la terre siffle celui qui prétend qu'on ne peut plaire à Dieu, qu'en tenant à sa mort une queue de vache, & celui qui veut qu'on se fasse couper un bout de prépuce, & celui qui consacre des crocodiles & des oignons, & celui qui attache le salut éternel à des os de morts qu'on porte sous sa chemise, ou à une indulgence plénière qu'on achète à Rome pour deux sous & demi.

D'où vient ce concours universel de risée

risée & de siflemens d'un bout de l'univers à l'autre? Il faut bien que les choses dont tout le monde se moque, ne soient pas d'une vérité bien évidente. Que dirions-nous d'un secrétaire de Séjan, qui dédia à Pétrone un livre d'un stile ampoulé, intitulé, *La Vérité des oracles Sibyllins prouvée par les faits?*

Ce secrétaire vous prouve d'abord qu'il était nécessaire que Dieu envoyât sur la terre plusieurs sibylles l'une après l'autre; car il n'avait pas d'autres moïens d'instruire les hommes. Il est démontré que Dieu parlait à ces sibylles: car le mot de *sibylle* signifie *conseil de Dieu.* Elles devaient vivre long-temps; car c'est bien le moins que des personnes à qui Dieu parle, ayent ce privilège. Elles furent au nombre de douze, car ce nombre est sacré. Elles avaient certainement prédit tous les événements du monde, car Tarquin le superbe acheta trois de leurs livres cent écus d'une vieille. Quel incrédule, ajoute le secrétaire, osera nier tous ces faits évidents qui se sont passés dans un coin à la face de toute la terre? Qui poura nier l'accomplisse-

ment de leurs prophéties? Virgile lui-même n'a-t-il pas cité les prédictions des sibylles? Si nous n'avons pas les premiers exemplaires des livres sibyllins, écrits dans un temps où l'on ne savait ni lire ni écrire, n'en avons-nous pas des copies autentiques? Il faut que l'impiété se taise devant ces preuves. Ainsi parlait Houtevillus à Séjan. Il espérait avoir une place d'augure qui lui vaudrait cinquante mille livres de rente, & il n'eut rien.

Ce que ma secte enseigne est obscur, je l'avoue, dit un fanatique: & c'est en vertu de cette obscurité qu'il la faut croire; car elle dit elle-même qu'elle est pleine d'obscurités. Ma secte est extravagante, donc elle est divine; car comment ce qui parait si fou aurait-il été embrassé par tant de peuples s'il n'y avait pas du divin? C'est précisément comme l'Alcoran que les Sonnites disent avoir un visage d'ange & un visage de bête; ne soyez pas scandalisés du mufle de la bête, & reverez la face de l'ange. Ainsi parle cet insensé; mais un fanatique d'une autre secte répond à ce fanatique, C'est toi qui es la bête, & c'est moi qui suis l'ange.

Or,

Or, qui jugera ce procès? qui décidera entre ces deux énergumènes? l'homme raiſonnable, impartial, ſavant d'une ſcience qui n'eſt pas celle des mots; l'homme dégagé des préjugés & amateur de la vérité & de la juſtice; l'homme enfin qui n'eſt pas bête, & qui ne croit point être ange.

SENS COMMUN.

IL y a quelquefois dans les expreſſions vulgaires une image de ce qui ſe paſſe au fond du cœur de tous les hommes. *Senſus communis* ſignifiait chez les Romains non ſeulement ſens commun, mais humanité, ſenſibilité. Comme nous ne valons pas les Romains, ce mot ne dit chez nous que la moitié de ce qu'il diſait chez eux. Il ne ſignifie que le bon ſens, raiſon groſſière, raiſon commencée, premiére notion des choſes ordinaires, état mitoyen entre la ſtupidité & l'eſprit. *Cet homme n'a pas le ſens commun*, eſt une groſſe injure. *Cet homme a le ſens commun*, eſt une injure auſſi; cela veut dire qu'il n'eſt pas tout-à-

fait ſtupide, & qu'il manque de ce qu'on appelle eſprit. Mais d'où vient cette expreſſion *ſens commun*, ſi ce n'eſt des ſens ? Les hommes quand ils inventèrent ce mot faiſaient l'aveu que rien n'entrait dans l'ame que par les ſens ; autrement, auraient-ils emploié le mot de ſens pour ſignifier le raiſonnement commun ?

On dit quelquefois, Le ſens commun eſt fort rare ; que ſignifie cette phraſe ? que dans pluſieurs hommes la raiſon commencée eſt arrêtée dans ſes progrès par quelques préjugés, que tel homme qui juge très-ſainement dans une affaire, ſe trompera toujours groſſiérement dans une autre. Cet Arabe, qui ſera d'ailleurs un bon calculateur, un ſavant chymiſte, un aſtronome exact, croira cependant que Mahomet a mis la moitié de la lune dans ſa manche.

Pourquoi ira-t-il au-delà du ſens commun dans les trois ſciences dont je parle, & ſera-t-il au-deſſous du ſens commun, quand il s'agira de cette moitié de lune ? C'eſt que dans les premiers cas il a vu avec ſes yeux, il a perfectionné ſon intelligence ; & dans le ſecond il a vu par les yeux d'autrui, il a fermé les ſiens, il a perverti le ſens commun qui eſt en lui. Com-

Comment cet étrange renversement d'esprit peut-il s'opérer? Comment les idées, qui marchent d'un pas si régulier & si ferme dans la cervelle sur un grand nombre d'objets, peuvent-elles clocher si misérablement sur un autre mille fois plus palpable, & plus aisé à comprendre? Cet homme a toujours en lui les mêmes principes d'intelligence; il faut donc qu'il y ait un organe vicié; comme il arrive quelquefois que le gourmet le plus fin peut avoir le goût depravé sur une espèce particulière de nourriture.

Comment l'organe de cet Arabe, qui voit la moitié de la lune dans la manche de Mahomet, est-il vicié? C'est par la peur. On lui a dit que s'il ne croyait pas à cette manche, son ame immédiatement après sa mort, en passant sur le pont aigu, tomberait pour jamais dans l'abîme; on lui a dit bien pis: Si jamais vous doutez de cette manche, un Derviche vous traitera d'impie, un autre vous prouvera que vous êtes un insensé, qui ayant tous les motifs possibles de crédibilité, n'avez pas voulu soumettre votre raison superbe à l'évidence. Un troisième vous déférera au petit Divan d'une petite province,

vince, & vous ſerez légalement empalé.

Tout cela donne une terreur panique au bon Arabe, à ſa femme, à ſa ſœur, à toute la petite famille. Ils ont du bon ſens ſur tout le reſte; mais ſur cet article leur imagination eſt bleſſée, comme celle de Paſcal, qui voyait continuellement un précipice auprès de ſon fauteuil. Mais notre Arabe croit-il en effet à la manche de Mahomet? non, il fait des efforts pour croire; il dit, Cela eſt impoſſible, mais cela eſt vrai; je crois ce que je ne crois pas. Il ſe forme dans ſa tête ſur cette manche un cahos d'idées qu'il craint de débrouiller; & c'eſt véritablement n'avoir pas le ſens commun.

SENSATION.

LEs huitres ont, dit-on, deux ſens, les taupes quatre, les autres animaux comme les hommes cinq; quelques perſonnes en admettent un ſixième; mais il eſt évident que la ſenſation voluptueuſe, dont ils veulent parler, ſe réduit au ſentiment du tact, & que cinq

ſens,

ſens ſont nôtre partage. Il nous eſt impoſſible d'en imaginer par delà, & d'en déſirer.

Il ſe peut que dans d'autres globes on ait des ſens dont nous n'avons pas d'idée : il ſe peut que le nombre des ſens augmente de globe en globe, & que l'être qui a des ſens innombrables & parfaits ſoit le terme de tous les êtres.

Mais nous autres avec nos cinq organes, quel eſt nôtre pouvoir ? Nous ſentons toûjours malgré nous, & jamais parce que nous le voulons ; il nous eſt impoſſible de ne pas avoir la ſenſation que nôtre nature nous deſtine quand l'objet nous frape. Le ſentiment eſt dans nous, mais il ne peut en dépendre. Nous le recevons, & comment le recevons-nous ? On ſait aſſez qu'il n'y a aucun rapport entre l'air battu, & des paroles qu'on me chante, & l'impreſſion que ces paroles font dans mon cerveau.

Nous ſommes étonnés de la penſée ; mais le ſentiment eſt tout auſſi merveilleux. Un pouvoir divin éclate dans la ſenſation du dernier des inſectes comme dans le cerveau de Neuton. Cependant, que mille animaux meurent ſous

vos

vos yeux, vous n'êtes point inquiets de ce que deviendra leur faculté de ſentir, quoique cette faculté ſoit l'ouvrage de l'être des êtres ; vous les regardez comme des machines de la nature nées pour périr & pour faire place à d'autres.

Pourquoi & comment leur ſenſation ſubſiſterait-elle, quand ils n'exiſtent plus? Quel beſoin l'auteur de tout ce qui eſt aurait-il de conſerver des propriétés dont le ſujet eſt détruit? Il vaudrait autant dire que le pouvoir de la plante nommée ſenſitive, de retirer ſes feuilles vers ſes branches, ſubſiſte encor quand la plante n'eſt plus. Vous allez ſans doute demander, comment la ſenſation des animaux périſſant avec eux, la penſée de l'homme ne périra pas? je ne peux répondre à cette queſtion ; je n'en ſais pas aſſez pour la réſoudre. L'auteur éternel de la ſenſation & de la penſée ſait ſeul comment il la donne, & comment il la conſerve.

Toute l'antiquité a maintenu, que rien n'eſt dans notre entendement qui n'ait été dans nos ſens. Deſcartes dans ſes romans prétendit que nous avions des idées métaphiſiques avant de connaître le teton de notre nourrice ; une faculté

faculté de Théologie profcrivit ce dogme, non parce que c'était une erreur, mais parce que c'était une nouveauté: enfuite elle adopta cette erreur parce qu'elle était détruite par Loke Philofophe Anglais, & qu'il falait bien qu'un Anglais eût tort. Enfin après avoir changé fi fouvent d'avis, elle eft revenue à profcrire cette ancienne vérité, que les fens font les portes de l'entendement; elle a fait comme les gouvernemens obérés, qui tantôt donnent cours à certains billets, & tantôt les décrient. Mais depuis long-temps perfonne ne veut des billets de cette faculté.

Toutes les facultés du monde n'empêcheront jamais les Philofophes de voir que nous commençons par fentir, & que notre mémoire n'eft qu'une fenfation continuée. Un homme qui naîtrait privé de fes cinq fens, ferait privé de toute idée, s'il pouvait vivre. Les notions métaphifiques ne viennent que par les fens; car comment mefurer un cercle ou un triangle, fi on n'a pas vû ou touché un cercle & un triangle? comment fe faire une idée imparfaite de l'infini, qu'en reculant des bornes? & comment retrancher des bornes, fans en avoir vû ou fenti? La

La ſenſation envelope toutes nos facultés, dit un grand Philoſophe (page 128. Tome 2. traité des ſenſations.)

Que conclure de tout cela? Vous qui liſez & qui penſez, concluez.

Les Grecs avaient inventé la faculté *Pſyché* pour les ſenſations, & la faculté *nous* pour les penſées. Nous ignorons malheureuſement ce que c'eſt que ces deux facultés; nous les avons, mais leur origine ne nous en eſt pas plus connue qu'à l'huitre, à l'ortie de mer, au polipe, aux vermiſſeaux & aux plantes. Par quelle méchanique inconcevable le ſentiment eſt-il dans tout mon corps, & la penſée dans ma ſeule tête? Si on vous coupe la tête, il n'y a pas d'aparence que vous puiſſiez alors réſoudre un problême de géométrie: cependant vôtre glande pinéale, votre corps calleux, dans leſquels vous logez vôtre ame, ſubſiſtent longtemps ſans altération: vôtre tête coupée eſt ſi pleine d'eſprits animaux, que ſouvent elle bondit après avoir été ſéparée de ſon tronc: il ſemble qu'elle devrait avoir dans ce moment des idées très vives, & reſſembler à la tête d'Orphée qui faiſait encor de la muſique, & qui chantait Euridice quand on la jettait dans les eaux de l'Ebre. Si

Si vous ne penſez pas, quand vous n'avez plus de tête, d'où vient que vôtre cœur eſt ſenſible quand il eſt arraché?

Vous ſentez, dites-vous, parce que tous les nerfs ont leur origine dans le cerveau; & cependant ſi on vous a trépané, & ſi on vous brule le cerveau, vous ne ſentez rien. Les gens qui ſavent les raiſons de tout cela ſont bien habiles.

SONGES.

Somnia quæ ludunt animos volitantibus umbris,
Non delubra deum nec ab æthere numina mittunt,
Sed ſua quiſque facit.

MAis comment tous les ſens étant morts dans le ſommeil, y en a-t-il un interne qui eſt vivant? comment vos yeux ne voyant plus, vos oreilles n'entendant rien, voyez-vous cependant & entendez-vous dans vos rêves? Le chien eſt à la chaſſe en ſonge, il aboie, il ſuit ſa proye, il eſt à la curée. Le poëte fait des vers en dormant. Le matématicien voit des figures, le mêtaphiſicien

cien raiſonne bien ou mal: on en a des exemples frappants.

Sont-ce les ſeuls organes de la machine qui agiſſent? eſt-ce l'ame pure, qui ſouſtraite à l'empire des ſens jouït de ſes droits en liberté?

Si les organes ſeuls produiſent les rêves de la nuit, pourquoi ne produiront-ils pas ſeuls les idées du jour? Si l'ame pure, tranquille dans le repos des ſens, agiſſant par elle-même, eſt l'unique cauſe, le ſujet unique de toutes les idées que vous avez en dormant, pourquoi toutes ces idées ſont-elles preſque toujours irréguliéres, déraiſonnables, incohérentes? Quoi, c'eſt dans le temps où cette ame eſt le moins troublée qu'il y a plus de trouble dans toutes ſes imaginations! elle eſt en liberté, & elle eſt folle! Si elle était née avec des idées métaphiſiques, comme l'ont dit tant d'écrivains qui rêvaient les yeux ouverts, ſes idées pures & lumineuſes de l'être, de l'infini, de tous les premiers principes, devraient ſe réveiller en elle avec la plus grande énergie quand ſon corps eſt endormi: on ne ſerait jamais bon Philoſophe qu'en ſonge.

Quelque ſyſtême que vous embraſſiez, quel-

quelques vains efforts que vous faſſiez pour vous prouver que la mémoire remue vôtre cerveau, & que vôtre cerveau remue vôtre ame, il faut que vous conveniez que toutes vos idées vous viennent dans le ſommeil ſans vous, & malgré vous : vôtre volonté n'y a aucune part. Il eſt donc certain que vous pouvez penſer ſept ou huit heures de ſuite, ſans avoir la moindre envie de penſer, & ſans même être ſûr que vous penſez. Peſez cela, & tâchez de deviner ce que c'eſt que le composé de l'animal.

Les ſonges ont toujours été un grand objet de ſuperſtition ; rien n'était plus naturel. Un homme vivement touché de la maladie de ſa maîtreſſe, ſonge qu'il la voit mourante ; elle meurt le lendemain, donc les Dieux lui ont prédit ſa mort.

Un Géneral d'armée rêve qu'il gagne une bataille ; il la gagne en effet ; les Dieux l'ont averti qu'il ſerait vainqueur.

On ne tient compte que des rêves qui ont été accomplis, on oublie les autres. Les ſonges ſont une grande partie de l'hiſtoire ancienne, auſſi-bien que les oracles. La

La vulgate traduit ainsi la fin du verset 26. du chap. 19. du Lévitique : *Vous n'observerez point les songes.* Mais le mot *songe* n'est point dans l'hébreu : & il serait assez étrange qu'on reprouvat l'observation des songes dans le même livre où il est dit que Joseph devint le bienfaicteur de l'Egypte & de sa famille, pour avoir expliqué trois songes.

L'explication des rêves était une chose si commune, qu'on ne se bornait pas à cette intelligence ; il falait encor deviner quelquefois ce qu'un autre homme avait rêvé. Nabucodonosor ayant oublié un songe qu'il avait fait, ordonna à ses mages de le deviner, & les menaça de mort s'ils n'en venaient pas à bout ; mais le juif Daniel qui était de l'école des mages, leur sauva la vie en devinant quel était le songe du roi, & en l'interprétant. Cette histoire & beaucoup d'autres, pourraient servir à prouver que la loi des Juifs ne défendait pas l'oneiromancie, c'est-à-dire, la science des songes. Aussi étaient-ils de grands réveurs.

SUPERSTITION.

Section premiére,

Tirée de Cicéron, de Sénèque & de Plutarque.

Presque tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un Etre suprême, & de la soumission du cœur à ses ordres éternels, est superstition. C'en est une très-dangereuse que le pardon des crimes attaché à certaines cérémonies.

Et nigras mactant pecudes, & manibu' divis,
Inferias mittunt &c.
O faciles nimium qui tristia crimina cædis,
Fluminea tolli posse putatis aquâ !

Vous pensez que Dieu oubliera votre homicide, si vous vous baignez dans un fleuve, si vous immolez une brebis noire, & si on prononce sur vous des paroles. Un second homicide vous sera donc pardonné au même prix, & ainsi un troisiéme; & cent meurtres ne vous couteront que cent brebis noires & cent ablutions !

tions ! Faites mieux, miſérables humains, point de meurtre & point de brebis noires.

Quelle infâme idée d'imaginer qu'un prêtre d'Iſis & de Cibèle en jouant des cimbales & des caſtagnettes vous réconciliera avec la Divinité ! Et qu'eſt-il donc ce prêtre de Cibèle, cet eunuque errant qui vit de vos faibleſſes, pour s'établir médiateur entre le ciel & vous ? Quelles patentes a-t-il reçues de Dieu ? Il reçoit de l'argent de vous pour marmoter des paroles, & vous penſez que l'Etre des êtres ratifie les paroles de ce charlatan ?

Il y a des ſuperſtitions innocentes : vous danſez les jours de fêtes en l'honneur de Diane ou de Pomone, ou de quelqu'un de ces Dieux ſécondaires dont votre calendrier eſt rempli : à la bonne heure. La danſe eſt très-agréable, elle eſt utile au corps, elle réjouït l'ame ; elle ne fait de mal à perſonne ; mais n'allez pas croire que Pomone & Vertumne vous ſachent beaucoup de gré d'avoir ſauté en leur honneur, & qu'ils vous puniſſent d'y avoir manqué. Il n'y a d'autre Pomone ni d'autre Vertumne, que la beche & le hoyau du

du jardinier. Ne ſoyez pas aſſez imbéciles pour croire que votre jardin ſera grêlé ſi vous avez manqué de danſer la pirrique ou la cordace.

Il y a peut-être une ſuperſtition pardonnable, & même encourageante à la vertu ; c'eſt celle de placer parmi les Dieux les grands hommes qui ont été les bienfaiteurs du genre humain. Il ſerait mieux ſans doute, de s'en tenir à les regarder ſimplement comme des hommes vénérables, & ſurtout de tâcher de les imiter. Vénérez ſans culte un Solon, un Thales, un Pitagore ; mais n'adorez pas un Hercule pour avoir nettoyé les écuries d'Augias, & pour avoir couché avec cinquante filles dans une nuit.

Gardez vous ſurtout d'établir un culte pour des gredins qui n'ont eu d'autre mérite que l'ignorance, l'entouſiaſme, & la craſſe, qui ſe ſont fait un devoir & une gloire de l'oiſiveté & de la gueuſerie ; ceux qui au moins ont été inutiles pendant leur vie, méritent-ils l'apothéoſe après leur mort ?

Remarquez que les temps les plus ſuperſtitieux ont toujours été ceux des plus horribles crimes.

SUPERSTITION.

Section seconde.

LE superstitieux est au fripon ce que l'esclave est au tiran. Il y a plus encore ; le superstitieux est gouverné par le fanatique, & le devient. La superstition née dans le paganisme, adoptée par le judaïsme, infecta l'église chrêtienne dès les premiers temps. Tous les pères de l'Eglise sans exception crurent au pouvoir de la magie. L'Eglise condamna toujours la magie, mais elle y crut toujours : elle n'excommunia point les sorciers comme des fous qui étaient trompés, mais comme des hommes qui étaient réellement en commerce avec les diables.

Aujourd'hui la moitié de l'Europe croit que l'autre a été longtemps & est encor superstitieuse. Les protestants regardent les reliques, les indulgences, les macérations, les prières pour les morts, l'eau bénite, & presque tous les rites de l'Eglise Romaine, comme une démence superstitieuse. La superstition selon eux; consiste à prendre des prati-

ques inutiles pour des pratiques nécessaires. Parmi les catholiques romains il y en a de plus éclairés que leurs ancêtres, qui ont renoncé à beaucoup de ces usages autrefois sacrés; & ils se défendent sur les autres qu'ils ont conservés, en disant, ils sont indifférents, & ce qui n'est qu'indifférent ne peut être un mal.

Il est difficile de marquer les bornes de la superstition. Un Français vòyageant en Italie trouve presque tout superstitieux, & ne se trompe guères. L'archevêque de Cantorbéri prétend que l'archevêque de Paris est superstitieux; les Presbitériens font le même reproche à Monsieur de Cantorbéri, & sont à leur tour traités de superstitieux par les Quakers, qui sont les plus superstitieux de tous aux yeux des autres chrétiens.

Personne ne convient donc chez les sociétés chrétiennes de ce que c'est que la superstition. La secte qui semble le moins attaquée de cette maladie de l'esprit est celle qui a le moins de rites. Mais si avec peu de cérémonies elle est fortement attachée à une croyance absurde, cette créance absurde équivaut,

elle seule, à toutes les pratiques superstitieuses observées depuis Simon le magicien jusqu'au curé Gauffrédi.

Il est donc évident que c'est le fond de la religion d'une secte, qui passe pour superstition chez une autre secte.

Les Musulmans accusent toutes les sociétés chrétiennes, & en sont accusés. Qui jugera ce grand procès ? Sera-ce la raison ? Mais chaque secte prétend avoir la raison de son côté. Ce sera donc la force qui jugera, en attendant que la raison pénétre dans un assez grand nombre de têtes pour désarmer la force.

Par exemple, il a été un temps dans l'Europe chrétienne où il n'était pas permis à de nouveaux époux de jouir des droits du mariage sans avoir acheté ce droit de l'Evêque & du Curé.

Quiconque dans son testament ne laissait pas une partie de son bien à l'Eglise était excommunié & privé de la sépulture. Cela s'appellait mourir déconfès, c'est-à-dire, ne confessant pas la religion chrétienne. Et quand un chrétien mourait intestat, l'église relevait le mort de cette excommunication, en faisant un testament pour lui, en stipu-

pulant, & en se faisant payer le legs pieux que le défunt aurait dû faire.

C'est pourquoi le Pape Grégoire IX. & St. Louis ordonnèrent après le Concile de Narbonne tenu en 1235. que tout testament auquel on n'aurait pas appellé un prêtre serait nul, & le Pape décerna que le testateur & le notaire seraient excommuniés.

La taxe des péchés fut encor, s'il est possible, plus scandaleuse. C'était la force qui soutenait toutes ces loix auxquelles se soumettait la superstition des peuples; & ce n'est qu'avec le temps que la raison fit abolir ces honteuses vexations, dans le temps qu'elle en laisse subsister tant d'autres.

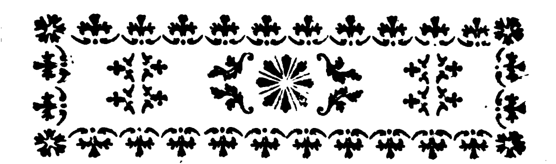
Jusqu'à quel point la politique permet-elle qu'on ruine la superstition? Cette question est très épineuse; c'est demander jusqu'à quel point on doit faire la ponction à un hidropique, qui peut mourir dans l'opération. Cela dépend de la prudence du médecin.

Peut-il exister un peuple, libre de tous préjugés superstitieux? c'est demander, Peut-il exister un peuple de philosophes? On dit qu'il n'y a nulle superstition dans la magistrature de la Chine. Il

eſt vraiſemblable qu'il n'en reſtera aucune dans la magiſtrature de quelques villes d'Europe.

Alors ces magiſtrats empêcheront que la ſuperſtition du peuple ne ſoit dangereuſe. L'exemple de ces magiſtrats n'éclairera pas la canaille, mais les principaux bourgeois la contiendront. Il n'y a peut-être pas un ſeul tumulte, un ſeul attentat religieux, où les bourgeois n'ayent autrefois trempé, parce que ces bourgeois alors étaient canaille; mais la raiſon & le temps les auront changés. Leurs mœurs adoucies adouciront celles de la plus vile, & de la plus féroce populace: c'eſt de quoi nous avons des exemples frappants dans plus d'un païs. En un mot, moins de ſuperſtitions moins de fanatiſme, & moins de fanatiſme moins de malheurs.

THEIS-



THEISTE.

LE Théiste est un homme fermement persuadé de l'existence d'un être suprême aussi bon que puissant, qui a formé tous les êtres étendus, végetans, sentans, & réfléchissans; qui perpétue leur espèce, qui punit sans cruauté les crimes, & récompense avec bonté les actions vertueuses.

Le Théiste ne sait pas comment Dieu punit, comment il favorise, comment il pardonne, car il n'est pas assez téméraire pour se flatter de connaître comment Dieu agit, mais il sait que Dieu agit & qu'il est juste. Les difficultés contre la providence ne l'ébranlent point dans sa foi, parce qu'elles ne sont que des grandes difficultés & non pas des preuves; il est soumis à cette providence, quoiqu'il n'en aperçoive que quelques effets & quelques dehors, & jugeant des choses qu'il ne voit pas par

les choses qu'il voit, il pense que cette providence s'étend dans tous les lieux & dans tous les siècles.

Réuni dans ce principe avec le reste de l'univers, il n'embrasse aucune des sectes, qui toutes se contredisent; sa religion est la plus ancienne & la plus étendue; car l'adoration simple d'un Dieu a précédé tous les systèmes du monde. Il parle une langue que tous les peuples entendent, pendant qu'ils ne s'entendent pas entre eux. Il a des frères depuis Pékin jusqu'à la Cayenne, & il compte tous les sages pour ses frères. Il croit que la religion ne consiste ni dans des opinions d'une métaphisique inintelligible, ni dans de vains appareils, mais dans l'adoration & dans la justice. Faire le bien, voila son culte; être soumis à Dieu, voilà sa doctrine. Le Mahométan lui crie, Pren garde à toi si tu ne fais pas le pélérinage de la Mecque. Malheur à toi, lui dit un récolet, si tu ne fais pas un voyage à nôtre Dame de Lorette. Il rit de Lorette & de la Mecque, mais il secourt l'indigent, & il defend l'opprimé.

THEOLOGIEN.

J'Ai connu un vrai Théologien; il possédait les langues de l'orient, & était instruit des anciens rites des nations autant qu'on peut l'être. Les Bracmanes, les Caldéens, les Ignicoles, les Sabéens, les Siriens, les Egyptiens lui étaient aussi connus que les Juifs; les diverses leçons de la Bible lui étaient familiéres; il avait pendant trente années essaié de concilier les Evangiles, & tâché d'accorder ensemble les pères. Il chercha dans quel temps précisément on rédigea le simbole attribué aux apôtres, & celui qu'on met sous le nom d'Athanase; comment on institua les sacrements les uns après les autres, quelle fut la différence entre la Sinaxe & la Messe; comment l'Eglise Chrétienne fut divisée depuis sa naissance en différents partis, & comment la societé dominante traita toutes les autres d'hérétiques. Il sonda les profondeurs de la politique qui se mêla toujours de ces querelles, & il distingua entre la politique & la

gesse, entre l'orgueil qui veut subjuguer les esprits & le désir de s'éclairer soi-même, entre le zèle & le fanatisme.

La difficulté d'arranger dans sa tête tant de choses, dont la nature est d'être confondues, & de jetter un peu de lumière sur tant de nuages, le rebuta souvent; mais comme ces recherches étaient le devoir de son état, il s'y consacra malgré ses dégoûts. Il parvint enfin à des connaissances ignorées de la plupart de ses confrères. Plus il fut véritablement savant, plus il se défia de tout ce qu'il savait. Tandis qu'il vécut, il fut indulgent, & à sa mort il avoua qu'il avait consumé inutilement sa vie.

Th-

TIRANNIE.

ON appelle Tiran le ſouverain qui ne connait de loix que ſon caprice, qui prend le bien de ſes ſujets, & qui enſuite les enrôle pour aller prendre celui de ſes voiſins. Il n'y a point de ces tirans-là en Europe.

On diſtingue la tirannie d'un ſeul, & celle de pluſieurs. Cette tirannie de pluſieurs ſerait celle d'un corps qui envahirait les droits des autres corps, & qui exercerait le deſpotiſme à la faveur des loix corrompues par lui. Il n'y a pas non plus de cette eſpèce de tirans en Europe.

Sous quelle tirannie aimeriez-vous mieux vivre? Sous aucune; mais s'il faloit choiſir? je déteſterais moins la tirannie d'un ſeul que celle de pluſieurs. Un deſpote a toujours quelques bons momens; une aſſemblée de deſpotes n'en a jamais. Si un tiran me fait une injuſtice, je peux le déſarmer par ſa maitreſſe, par ſon confeſſeur, ou par ſon page; mais une compagnie de graves tirans eſt inacceſſible à toutes les ſéduc-

 tions.

tions. Quand elle n'eſt pas injuſte, elle eſt au moins dure, & jamais elle ne répand de graces.

Si je n'ai qu'un deſpote, j'en ſuis quitte pour me ranger contre un mur, lorſque je le vois paſſer, ou pour me proſterner, ou pour frapper la terre de mon front ſelon la coutume du païs; mais s'il y a une compagnie de cent deſpotes, je ſuis expoſé à répéter cette cérémonie cent fois par jour, ce qui eſt très ennuieux à la longue quand on n'a pas les jarrets ſouples. Si j'ai une métairie dans le voiſinage de l'un de nos ſeigneurs, je ſuis écraſé; ſi je plaide contre un parent des parents d'un de nos ſeigneurs, je ſuis ruiné. Comment faire? J'ai peur que dans ce monde on ne ſoit réduit à être enclume ou marteau; heureux qui échape à cette alternative!

TO

TOLERANCE.

Section première.

DE toutes les religions ; la chrétienne est sans doute celle qui doit inspirer le plus de tolérance, quoique jusqu'ici les chrétiens ayent été les plus intolérants de tous les hommes.

Jésus ayant daigné naître dans la pauvreté & dans la bassesse, ainsi que les frères, ne daigna jamais pratiquer l'art d'écrire. Les Juifs avaient une loi écrite avec le plus grand détail, & nous n'avons pas une seule ligne de la main de Jésus. Les Apôtres se divisèrent sur plusieurs points. St. Pierre & St. Barnabé mangeaient des viandes défendues avec les nouveaux chrétiens étrangers, & s'en abstenait avec les chrétiens Juifs. St. Paul lui reprochait cette conduite, & ce même St. Paul, Pharisien, disciple du Pharisien Gamaliel, ce même St. Paul qui avait persécuté les chrétiens avec fureur, & qui ayant rompu avec Gamaliel se fit chrétien lui-même, alla pourtant ensuite sacrifier dans le temple de

Jérusalem, dans le temps de son Apostolat. Il observa publiquement pendant huit jours toutes les cérémonies de la loi Judaïque à laquelle il avait renoncé, il y ajouta même des dévotions, des purifications qui étaient de surabondance, il judaïsa entiérement. Le plus grand Apôtre des chrétiens fit pendant huit jours les mêmes choses pour lesquelles on condamne les hommes au bucher chez une grande partie des peuples chrétiens.

Theudas, Judas, s'étaient dits *Messies* avant Jésus. Dosithée, Simon, Menandre, se dirent *Messies* après Jésus. Il y eut dès le premier siècle de l'Eglise, & avant même que le nom de chrétien fût connu, une vingtaine de sectes dans la Judée.

Les Gnostiques, contemplatifs, les Dosithéens, les Cérintiens, existaient avant que les Disciples de Jésus eussent pris le nom de chrétiens. Il y eut bientôt cinquante Evangiles, dont chacun apartenait à une Societé differente; & dès la fin du premier siècle on peut compter trente sectes de chrétiens dans l'Asie mineure, dans la Sirie, dans Aléxandrie, & même dans Rome.

Tou-

Toutes ces ſectes mépriſées du gouvernement Romain, & cachées dans leur obſcurité, ſe perſécutaient cependant les unes les autres dans les ſouterrains où elles rempaient; c'eſt-à-dire, elles ſe diſaient des injures. C'eſt tout ce qu'elles pouvaient faire dans leur abjection. Elles n'étaient preſque toutes compoſées que de gens de la lie du peuple.

Lorſqu'enfin quelques chrétiens eurent embraſſé les dogmes de Platon, & mêlé un peu de philoſophie à leur religion qu'ils ſéparèrent de la juive, ils devinrent inſenſiblement plus conſidérables, mais toujours diviſés en pluſieurs ſectes, ſans que jamais il y ait eu un ſeul temps où l'égliſe chrétienne ait été réunie. Elle a pris ſa naiſſance au milieu des diviſions des Juifs, des Samaritains, des Phariſiens, des Saducéens, des Eſſeniens, des Judaïtes, des diſciples de Jean, des Thérapeutes. Elle a été diviſée dans ſon berceau, elle l'a été dans les perſécutions mêmes qu'elle eſſuia quelquefois ſous les premiers Empereurs. Souvent le martir était regardé comme un apoſtat par ſes frères, & le chrétien carpocratien expi-

rait ſous le glaive des bourreaux Romains, excommunié par le chrêtien Ebionite, lequel Ebionite était anatématiſé par le Sabellien.

Cette horrible diſcorde qui dure depuis tant de ſiècles, eſt une leçon bien frappante que nous devons mutuellement nous pardonner nos erreurs : la diſcorde eſt le grand mal du genre humain, & la Tolérance en eſt le ſeul remède.

Il n'y a perſonne qui ne convienne de cette vérité, ſoit qu'il médite de ſang-froid dans ſon cabinet, ſoit qu'il examine paiſiblement la vérité avec ſes amis. Pourquoi donc les mêmes hommes qui admettent en particulier l'indulgence, la bienfaiſance, la juſtice, s'élèvent-ils en public avec tant de fureur contre ces vertus ? pourquoi ? c'eſt que leur intérêt eſt leur Dieu ; c'eſt qu'ils ſacrifient tous à ce monſtre qu'ils adorent.

Je poſſède une dignité & une puiſſance que l'ignorance & la crédulité ont fondée ; je marche ſur les têtes des hommes proſternés à mes pieds : s'ils ſe relévent & me regardent en face, je ſuis perdu ; il faut donc les tenir attachés à la terre avec des chaines de fer. Ainſi

Ainſi ont raiſonné des hommes que des ſiècles de fanatiſme ont rendu puiſſants. Ils ont d'autres puiſſants ſous eux, & ceux-ci en ont d'autres encore, qui tous s'enrichiſſent des dépouilles du pauvre, s'engraiſſent de ſon ſang, & rient de ſon imbécilité. Il déteſtent tous la Tolérance, comme des partiſans enrichis aux dépens du public craignent de rendre leurs comptes, & comme des tirans redoutent le mot de liberté. Pour comble, enfin, ils ſoudoient des fanatiques qui crient à haute voix, Reſpectez les abſurdités de mon maître, tremblez, payez, & taiſez vous.

C'eſt ainſi qu'on en uſa longtemps dans une grande partie de la terre; mais aujourd'hui que tant de ſectes ſe balancent par leur pouvoir, quel parti prendre avec elles? Toute ſecte, comme on ſait, eſt un titre d'erreur; il n'y a point de ſecte de Géomètres, d'Algébriſtes, d'Aritméticiens, parce que toutes les propoſitions de Geométrie, d'Algèbre, d'Arithmétique ſont vraies. Dans toutes les autres ſciences on peut ſe tromper. Quel Théologien Thomiſte ou Scotiſte oſerait dire ſérieuſement qu'il eſt ſûr de ſon fait?

S'il

S'il eſt une ſecte qui rappelle les temps des premiers chértiens, c'eſt ſans contredit celle des Quakres. Rien ne reſſemble plus aux Apôtres. Les Apôtres recevaient l'eſprit, & les Quakres reçoivent l'eſprit. Les Apôtres & les Diſciples parlaient trois ou quatre à la fois dans l'aſſemblée au troiſiéme étage, les Quakres en font autant au rez-de chauſſée Il était permis, ſelon St. Paul, aux femmes de prêcher, & ſelon le même St. Paul il leur était défendu; les Quakreſſes prêchent en vertu de la première permiſſion.

Les Apôtres & les Diſciples juraient par oui & par non; les Quakres ne jurent pas autrement.

Point de dignité, point de parure différente parmi les Diſciples & les Apôtres; les Quakres ont des manches ſans boutons, & ſont tous vêtus de la même manière.

Jéſus-Chriſt ne batiſa aucun de ſes Apôtres; les Quakres ne ſont point batiſés.

Il ſerait aiſé de pouſſer plus loin le parallèle; il ſerait encor plus aiſé de faire voir combien la Religion chrêtienne d'aujourd'hui diffère de la Religion que

Jéſus

Jésus a pratiquée. Jésus était Juif, & nous ne sommes point Juifs. Jésus s'abstenait de porc parce qu'il est immonde, & du lièvre parce qu'il rumine & qu'il n'a point le pied fendu; nous mangeons hardiment du porc parce qu'il n'est point pour nous immonde, & nous mangeons du lièvre qui a le pied fendu, & qui ne rumine pas.

Jésus était circoncis, & nous gardons nôtre prépuce. Jésus mangeait l'agneau Pascal avec des laitues, il célébrait la fête des Tabernacles; & nous n'en faisons rien. Il observait le Sabat, & nous l'avons changé; il sacrifiait, & nous ne sacrifions point.

Jésus cacha toujours le mistère de son incarnation & de sa dignité, il ne dit point qu'il était égal à Dieu. St. Paul dit expressément dans son épitre aux Hébreux que Dieu a créé Jésus inférieur aux Anges; & malgré toutes les paroles de St. Paul, Jésus a été reconnu Dieu au Concile de Nicée.

Jésus n'a donné au Pape ni la Marche d'Ancone, ni le Duché de Spolette; & cependant le Pape les posséde de droit divin.

Jésus n'a point fait un Sacrement du mariage

mariage ni du Diaconat, & chez nous le Diaconat & le mariage sont des Sacrements.

Si l'on veut bien y faire attention, la religion Catholique Apostolique & Romaine, est dans toutes ses cérémonies & dans tous ses dogmes, l'opposé de la religion de Jésus.

Mais quoi! faudra-t-il que nous judaïsions tous parce que Jesus a judaïsé toute sa vie?

S'il était permis de raisonner conséquemment en fait de religion, il est clair que nous devrions tous nous faire Juifs, puisque Jésus-Christ nôtre Sauveur est né juif, a vécu juif, est mort juif, & qu'il a dit expressément qu'il accomplissait, qu'il remplissait la religion juive. Mais il est plus clair encore que nous devons nous tolérer mutuellement, parce que nous sommes tous faibles, inconséquents, sujets à la mutabilité, à l'erreur: un roseau couché par le vent dans la fange dira-t-il au roseau voisin couché dans un sens contraire, *rampe à ma façon, misérable, ou je présenterai requête pour qu'on t'arrache & qu'on te brule?*

TOLERANCE.

Section seconde.

QU'est-ce que la Tolérance? c'est l'apanage de l'humanité. Nous sommes tous paitris de faiblesse, & d'erreurs; pardonnons nous réciproquement nos sottises, c'est la premiére loi de la nature.

Qu'à la bourse d'Amsterdam, de Londres, ou de Surate, ou de Bassora, le Guèbre, le Banian, le Juif, le Mahométan, le Déicole Chinois, le Bramin, le Chrétien Grec, le Chrétien Romain, le Chrétien Protestant, le Chrétien Quakre, trafiquent ensemble; ils ne léveront pas le poignard les uns sur les autres pour gagner des ames à leur religion. Pourquoi donc nous sommes-nous égorgés presque sans interruption depuis le premier Concile de Nicée?

Constantin commença par donner un édit qui permettait toutes les religions; il finit par persécuter. Avant lui on ne s'éleva contre les Chrétiens que

que parce qu'ils commençaient à faire un parti dans l'état. Les Romains permettaient tous les cultes, jusqu'à celui des Juifs, jusqu'à celui des Egyptiens, pour lesquels ils avaient tant de mépris. Pourquoi Rome tolerait-elle ces cultes? c'est que ni les Egyptiens, ni même les Juifs, ne cherchaient à exterminer l'ancienne religion de l'empire, ne couraient point la terre & les mers pour faire des prosélites; ils ne songeaient qu'à gagner de l'argent; mais il est incontestable que les Chrétiens voulaient que leur religion fût la dominante. Les Juifs ne voulaient pas que la statue de Jupiter fût à Jérusalem; mais les Chrétiens ne voulaient pas qu'elle fût au capitole. St. Thomas a la bonne foi d'avouer, que si les Chrétiens ne détrônèrent pas les empereurs, c'est qu'ils ne le pouvaient pas. Leur opinion était que toute la terre doit être chrétienne. Ils étaient donc nécessairement ennemis de toute la terre, jusqu'à-ce qu'elle fût convertie.

Ils étaient entre eux ennemis les uns des autres sur tous les points de leur controverse. Faut-il d'abord regarder Jésus-Christ comme Dieu? ceux qui le nient

nient sont anathématisés sous le nom d'Ebionites, qui anathématisent les adorateurs de Jésus.

Quelques-uns d'entre eux veulent-ils que tous les biens soient communs, comme on prétend qu'ils l'étaient du tems des Apôtres? Leurs adversaires les appellent Nicolaïtes, & les accusent des crimes les plus infâmes. D'autres prétendent-ils à une dévotion mystique? on les appelle Gnostiques, & on s'éléve contre eux avec fureur. Marcion dispute-t-il sur la Trinité? on le traite d'idolâtre.

Tertullien, Praxéas, Origène, Novat, Novatien, Sabellius, Donat sont tous persécutés par leurs frères avant Constantin: & à peine Constantin a-t-il fait régner la religion chrétienne, que les Athanasiens & les Eusebiens se déchirent; & depuis ce temps l'Eglise chrétienne est inondée de sang jusqu'à nos jours.

Le peuple Juif était, je l'avoue, un peuple bien barbare. Il égorgeait sans pitié tous les habitans d'un malheureux petit païs sur lequel il n'avait pas plus de droit qu'il n'en a sur Paris & sur Londres. Cependant quand Naaman

man eſt guéri de ſa lèpre pour s'être plongé ſept fois dans le Jourdain, quand pour témoigner ſa gratitude à Eliſée qui lui a enſeigné ce ſecret, il lui dit qu'il adorera le Dieu des Juifs par reconnaiſſance, il ſe réſerve la liberté d'adorer auſſi le Dieu de ſon Roi. Il en demande permiſſion à Eliſée, & le Prophête n'héſite pas à la lui donner. Les Juifs adoraient leur Dieu; mais ils n'étaient jamais étonnés que chaque peuple eût le ſien. Ils trouvaient bon que Chamos eût donné un certain diſtrict aux Moabites, pourvû que leur Dieu leur en donnat auſſi un. Jacob n'héſita pas à épouſer les filles d'un idolâtre. Laban avait ſon Dieu, comme Jacob avait le ſien. Voilà des exemples de tolérance chez le peuple le plus intolérant & le plus cruel de toute l'antiquité; nous l'avons imité dans ſes fureurs abſurdes, & non dans ſon indulgence.

Il eſt clair que tout particulier qui perſécute un homme, ſon frère, parce qu'il n'eſt pas de ſon opinion, eſt un monſtre. Cela ne ſouffre pas de difficulté. Mais le gouvernement! mais les magiſtrats! mais les princes! comment en

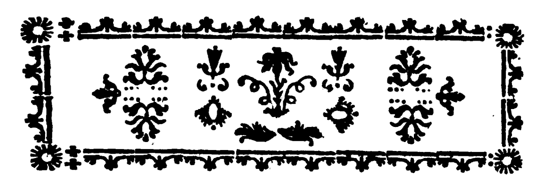
uſeront-ils

uſeront-ils envers ceux qui ont un autre culte que le leur? Si ce ſont des étrangers puiſſants, il eſt certain qu'un prince ſera alliance avec eux. François I. très-Chrêtien s'unira avec les Muſulmans contre Charlequint fort Chrêtien. François I. donnera de l'argent aux Luthériens d'Allemagne, pour les ſoutenir dans leur révolte contre l'Empereur; mais il commencera, ſelon l'uſage, par faire bruler les Luthériens chez lui. Il les paye en Saxe par politique; il les brûle par politique à Paris. Mais qu'arrivera-t-il? Les perſécutions font des proſélites. Bientôt la France ſera pleine de nouveaux proteſtants. D'abord ils ſe laiſſeront pendre, & puis ils pendront à leur tour. Il y aura des guerres civiles. Puis viendra la St. Barthelemi, & ce coin du monde ſera pire que tout ce que les anciens & les modernes ont jamais dit de l'enfer.

Inſenſés! qui n'avez jamais pû rendre un culte pur au Dieu qui vous a faits! Malheureux, que l'exemple des Noachides, des Lettrés Chinois, des Parſis & de tous les ſages n'ont jamais pû conduire! Monſtres, qui avez beſoin de ſuperſtitions comme le géſier des corbeaux

a besoin de charognes. On vous l'a déjà dit, & on n'a autre chose à vous dire; si vous avez deux religions chez vous, elles se couperont la gorge; si vous en avez trente, elles vivront en paix. Voyez le grand Turc, il gouverne des Guèbres, des Banians, des Chrêtiens Grecs, des Nestoriens, des Romains. Le premier qui veut exciter du tumulte est empalé, & tout le monde est tranquille.

VER-



VERTU.

QU'eſt-ce que Vertu ? Bienfaiſance envers le prochain. Puis-je appeller vertu autre choſe que ce qui me fait du bien ? Je ſuis indigent, tu es libéral. Je ſuis en danger, tu me ſecoures. On me trompe, tu me dis la vérité. On me néglige, tu me conſoles Je ſuis ignorant, tu m'inſtruis. Je t'appellerai ſans difficulté vertueux. Mais que deviendront les vertus cardinales & théologales ? Quelques-unes reſteront dans les écoles.

Que m'importe que tu ſois tempérant? C'eſt un précepte de ſanté que tu obſerves ; tu t'en porteras mieux, & je t'en félicite. Tu as la foi & l'eſpérance, je t'en félicite encor davantage ; elles te procureront la vie éternelle. Tes vertus théologales ſont des dons céleſtes ; tes cardinales ſont d'excellentes qualités qui ſervent à te conduire : mais el-

les ne ſont point vertus par rapport à ton prochain. Le prudent ſe fait du bien, le vertueux en fait aux hommes. St. Paul a eu raiſon de te dire que la charité l'emporte ſur la foi & ſur l'eſpérance.

Mais quoi, n'admettra-t-on de vertus que celles qui ſont utiles au prochain? Eh comment puis-je en admettre? Nous vivons en ſociété; il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de la ſocieté. Un ſolitaire ſera ſobre, pieux; il ſera revêtu d'un cilice; eh bien, il ſera ſaint; mais je ne l'appellerai vertueux que quand il aura fait quelque acte de vertu dont les autres hommes auront profité. Tant qu'il eſt ſeul, il n'eſt ni bienfaiſant ni malfaiſant; Il n'eſt rien pour nous. Si St. Bruno a mis la paix dans les familles, s'il a ſecouru l'indigence, il a été vertueux; s'il a jeuné, prié dans la ſolitude, il a été un ſaint. La vertu entre les hommes eſt un commerce de bienfaits; celui qui n'a nulle part à ce commerce ne doit point être compté. Si ce ſaint était dans le monde, il y ferait du bien ſans doute; mais tant qu'il n'y ſera pas, le monde

de aura raiſon de ne lui pas donner le nom de vertueux; il ſera bon pour lui, & non pour nous.

Mais, dites-vous, ſi un ſolitaire eſt gourmand, yvrogne, livré à une débauche ſecrette avec lui-même, il eſt donc vertueux lorſqu'il a les qualités contraires. C'eſt de quoi je ne peux convenir; c'eſt un très vilain homme s'il a les défauts dont vous parlez; mais il n'eſt point vicieux, méchant, puniſſable par rapport à la ſociété à qui ſes infamies ne font aucun mal. Il eſt à préſumer que s'il rentre dans la ſociété, il y fera du mal, qu'il y ſera très-vicieux; & il eſt même bien plus probable que ce ſera un méchant homme, qu'il n'eſt ſûr que l'autre ſolitaire tempérant & chaſte, ſera un homme de bien; car dans la ſociété les défauts augmentent, & les bonnes qualités diminuent.

On fait une objection bien plus forte; Néron, le Pape Alexandre VI. & d'autres monſtres de cette eſpèce, ont répandu des bienfaits; je réponds hardiment qu'ils furent vertueux ce jour-là.

Quelques théologiens diſent que le divin Empereur Antonin n'était pas vertueux, que c'était un Stoïcien entê-

té, qui non content de commander aux hommes voulait encor être eſtimé d'eux, qu'il rapportait à lui-même le bien qu'il faiſait au genre humain, qu'il fut toute ſa vie juſte, laborieux, bienfaiſant par vanité, & qu'il ne fit que tromper les hommes par ſes vertus. Je m'écrie alors, Mon Dieu, donnez nous ſouvent de pareils fripons.

Fin du Tome ſecond.



TABLE

Des Articles contenus dans ce second Volume.

Sec-

Fin de la Table du second Volume.

G. Oberlé
1.1.1987
[VOLT.]

861974







